TOME XI. N° 13 *PARIS, 157, Boul. Saint-Germain (6e)* 1er OCT. 1922

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

Sylla et son destin [1]

Le Triomphe de Sylla.

Le vainqueur de la porte Colline et nouveau dictateur était de ces très rares mortels auxquels sert une première expérience. Quelque six ans auparavant, du temps de Sulpicius et de la fuite du vieux Marius, qu'avaient relâché les magistrats de Minturnes, il avait déjà tenu Rome dans sa forte main ; puis, par longanimité et insouciance, pardonnant quand il aurait dû sévir, ou ne sévissant qu'à moitié, il laissait échapper la fortune et s'installer Cinna avec Carbon. D'où découlaient pour la patrie des maux terribles, et, pour lui Sylla, d'intolérables injures, telles que le pillage de ses domaines, les persécutions contre sa femme Metella et ses jeunes enfants. Alors il avait vu dans ses songes, qui lui dispensaient tous avertissements, la forme éplorée de la Vengeance, nationale et familiale à la fois, le suppliant de ne plus la dédaigner, de l'appeler, de la bien nourrir, d'user d'elle à fond. Puisqu'elle est la déesse qui demande toujours à être assouvie, et fait son festin de la colère et rancune, longuement mûries, refroidies et réassaisonnées.

(1) Voir *la Revue universelle* des 1er et 15 août, 1er et 15 septembre 1922.

— Tu seras écoutée, lui dit-il, ainsi que ma cavale Bysée, dont l'avis est conforme au tien.

De longue date, en Grèce et en Asie, le grand prévoyant, démêleur des causes et niveleur d'obstacles avait médité sur ce qu'il ferait, le jour où il serait le maître absolu. Sur chacun des maux dont souffrait la cité, par la perfidie des hommes et la nocivité des institutions démocratiques, il mettait des noms et des visages, des responsabilités et des méfaits, n'étant point abstracteur de quintessence, ni porté aux solutions passives. Derrière chaque blessure portée à l'État, il voyait le fer d'un tribun scélérat, ou l'or d'un chevalier véreux. Les idées et conceptions générales lui étaient certes familières, mais plus familier encore lui était l'art de les personnaliser et revêtir de chair et d'os. Il ne croyait à l'anonymat ni dans la mauvaise confection des lois, ni dans les événements funestes, ni dans la composition des poèmes, chansons ou Atellanes, ni même dans les mouvements ou convulsions des foules furieuses. Toutes choses, selon lui, avaient un chef, un meneur, un initiateur et un but ; et seuls l'entre-croisement et la natte en rendaient la lecture malaisée et le remède parfois incertain. Il disait que d'une eau bourbeuse il considérait la source comme troublée ; d'une sédition, l'origine comme illégale, inique, ou contraire au sens commun ; d'un crime, le principe comme souillé ou erroné ; d'une paralysie, le début comme parétique et tenant aux humeurs. Toutes scories et écobues qui se peuvent amender, brûler et jeter aux vents. Aussi déprisait-il fort la sophistique, qui noie les fautifs et leurs fautes dans un vague magma universel, pardonne ainsi que dans un brouillard, et encourage à toutes les exactions : « De tels menteurs et dupeurs d'esprit doivent être pendus, ou bannis, au même titre que les coquins qu'ils absolvent. » Rigidité de vues et d'actes qui n'empêchait (et bien au contraire) ni la fertilité d'imagination, ni les délices de l'analyse : « Grec pour la rêverie et méditation, Romain si je mets la main à la pâte. » Ainsi se définissait Lucius Cornelius.

La perspective de la cérémonie triomphale — qui lui était certes bien due — ne lui montait pas à la tête, ainsi qu'à tant d'illustres capitaines. Il la considérait comme utile à l'accomplissement de ses vastes desseins : vastes en largeur et en profondeur. Il regrettait seulement qu'elle dût aboutir à un temple en ruines et flambé, qui était celui de

Jupiter Capitolin. L'incendie, au cours duquel avaient disparu les livres sibyllins, gardiens et protecteurs de la cité, datait du mois de juillet de l'année précédente. On l'attribuait à la négligence des gardiens, afin d'en absoudre les démocrates, responsables en surplus de ce crime affreux. Sylla avait solennellement promis au Prince des dieux de lui reconstruire sa maison sur un plan magnifique et de rechercher et châtier les coupables, sur la piste desquels il mettait sa police. Une prime importante était promise à quiconque les découvrirait. Ce fut là l'origine des délateurs tant reprochés, et si âprement, au plus grand législateur de l'empire romain, mais sans lesquels il eût été impossible de connaître nommément les meneurs, assassins et autres canailles, qui avaient failli ruiner l'État. A ceux qui lui objectaient, en riant, par la suite, l'emploi de ces auxiliaires précieux et décriés, il répliquait, riant aussi, que nul flamine, ni questeur, ni consul, ne se prêterait à semblable besogne, et qu'il est impossible de manier l'ail exquis, sans que quelque odeur ne reste aux doigts.

Sa femme Metella, qui le connaissait à merveille et jusque dans les replis, étant confidente de ses pensées, se doutait que son indulgence, naguère célèbre, était morte en lui. Les durs combats qui avaient, au mépris de la foi jurée, suivi le traité, en bonne et due forme, avec Lucius Scipion, le jetaient dans une exaspération froide et sans merci. Quand elle l'interrogeait sur ses desseins, câlinement appuyée à son bras ou le surprenant d'un baiser à son travail, il évitait de lui répondre directement, et usait de quelque apologue ou plaisanterie. Comme jadis pour les villes prises, il avait divisé Rome en un certain nombre de secteurs, commandés chacun par un magistrat militaire, lequel avait sous ses ordres un bureau de police et un millier de corréliens, choisis parmi les plus dévoués. Il y eut d'abord douze de ces secteurs, puis l'élargissement de la besogne en fit porter le nombre à vingt-deux, communiquant entre eux d'heure en heure, à l'aide de messagers spéciaux. Dès la première minute après la victoire, toutes les portes de Rome furent étroitement gardées et nul ne put entrer ni sortir, sans un ordre visé dans ces capitaineries. Chaque matin arrivaient au palais des Trois Consuls, aménagé en quartier général, les signalements des émeutiers qui s'étaient particulièrement signalés au cours des derniers troubles révolutionnaires, avec la liste

de leurs méfaits, des personnes nobles qu'ils avaient tuées, dépouillées ou persécutées, des femmes et des jeunes filles dont ils avaient abusé. Non seulement pendant plusieurs années, dignes de la pire barbarie, une infecte plèbe, déchaînée par Marius, Sulpicius, Cinna et Carbon, avait tenu la plus belle des villes et la plus fière sous la terreur. Mais, derrière cette tourbe et plus haut qu'elle, des chevaliers, des coupeurs de bourse, des sicaires nantis, avaient guidé les coups et s'étaient gorgés de richesses volées. De ceux-là surtout s'enquérait, sur l'ordre du maître, la police syllanienne, avec une promptitude et une précision telles qu'en une semaine près de douze mille noms étaient réunis. Une sélection attentive en ramena par la suite le chiffre à six mille, soit la moitié ; les autres demeurant en état de haute surveillance et suspicion, sans être autrement inquiétés.

Avez-vous, par hasard, au cours d'une promenade dans le désert, aux confins de l'oasis, entendu, vers la tombée d'un jour ardent, rugir le lion en frairie?... Aussitôt les buvantes gazelles, après un rapide émoi et entre-regard, se sauvent et se choquent sur leurs pattes grêles dans tous les sens. Les bufles hagards se mettent à galoper, frappant le sol de leurs durs sabots, hennissant, bousculant tout sur leur passage. Les oiseaux eux-mêmes, bien que hors de cause et de portée, volètent d'une branche à l'autre, et piaillent appelant leur couvée en détresse. Le chat sauvage, capable d'un bond de se soustraire à qui le poursuit, perd la tête et s'agrippe aux tendres onagres, et autres zèbres devenus comme fous. C'est une agitation analogue à celles des feuilles du tremble avant la bourrasque, des cours d'eau avant la tempête, par qui leur flux est augmenté. Ainsi, au premier rugissement de Sylla, tenant au Capitole le glaive à deux mains et prêt à frapper, trembla et fut secouée la cohorte pâle des républicains. En vain certains de ces froussards, qui cherchent à se rassurer en rassurant, affirmaient-ils que le tyran n'était pas si cruel, qu'il redouterait les représailles, se bornerait à une douzaine d'exécutions et d'exemples, et passerait le reste à la lessive. En vain, d'autres plus imprudents, goguenardaient-ils qu'il serait assassiné et vite, s'il faisait le méchant et le faraud, et que son meurtrier était déjà tiré au sort et désigné. Ni ces assurances, ni ces menaces, ne convainquaient les gens clairvoyants, renseignés par les proches du dictateur, et les quelques propos qui leur échap-

paient. On se rappelait comment, huit ans auparavant, il s'était débarrassé de Sulpicius et avait exposé sa tête au Forum, attachée aux rostres pendant quatre jours. On évoquait les hallucinations du vieux Marius, un dur à cuire cependant celui-là, mais que hantait, à l'agonie, la mémoire effrayante de son adversaire. Enfin, en revenant de la prise et du sac de la maudite Préneste (où ses soldats avaient passé presque tous les habitants au fil de l'épée), Lucius Cornelius n'avait-il pas déclaré publiquement : « Que nul de mes ennemis, que nul de ceux-là n'espère de pardon qui ont été délibérément contre moi depuis la rupture de la trêve avec Scipion. » On lui prêtait encore ce propos terrible : « Je châtierai les hommes et les magistrats, je châtierai les villages, je châtierai les tribunaux et les villes, s'il le faut, des provinces entières. Aucun traître ne sera épargné. »

La ville de Cumes étant si fort éloignée, et d'ailleurs en proie aux architectes qui y construisaient une salle de spectacle, un riche citoyen du nom de Tifanius Ruber, assez prétentieux et plus conservateur que réactionnaire, avait prêté au chef sa villa, sise à Rome même, pour la cérémonie du triomphe. Il l'avait rapidement aménagée à cet effet, tel Xémandre, naguère, son palais de Dardane, pour l'entrevue avec Mithridate. Ce n'étaient que trophées et astragales. Une aile fut attribuée à Metella et aux jeunes enfants, Faustus et Fausta déjà grandelets, attentifs à la gloire paternelle et qu'il fallait modérer. Une aile à Sylla et à ses secrétaires, janissaires noirs et licteurs, dont la compagnie lui était imposée, comme on le pense bien. Dans les jardins, les plus vastes et beaux de la cité, et représentant à eux seuls plusieurs fortunes, étaient édifiés des baraquements dorés, pour le personnel et les cuisines du banquet consécutif. Cet immense va-et-vient de serviteurs, de marmitons, de soldats, de clients, de délateurs et aussi de parents, naguère persécutés ou se disant tels, se faisait dans un ordre et une ponctualité d'excellent aloi. Il ne s'y mêlait pas de simples curieux, ni de suspects, à cause du sentiment de crainte, qui allait grandissant.

Enhardi par l'amabilité souriante de son hôte — toujours enjoué en dehors du service — Tifanius Ruber eut la tentation de se rendre compte, par lui-même, de cette activité fameuse, et dont chacun s'entretenait en frissonnant. Il gravit l'escalier de marbre qu'il connaissait bien, le tenant

de ses aïeux, et où il avait joué tout enfant, mais qui, en ce jour, lui paraissait autre et plus solennel. Les gardes s'écartèrent devant lui. Il entra et surprit le dictateur assis et parlant à son secrétaire, l'œil et la joue enflammés, cependant qu'un vieux magistrat aux cheveux blancs, ancien préteur, du nom de Gabirius, se tenait debout devant lui. Lucius Cornelius venait d'apprendre que son lieutenant félon Ofella, ayant détourné, à son profit, une somme destinée à l'achat de vins militaires pour le siège de Préneste, avait été mis en jugement le matin même, à son insu, et acquitté par Gabirius. Ce qui l'irritait, c'était moins le dol de son lieutenant que l'incroyable pusillanimité du juge.

— Pourquoi as-tu agi de la sorte? demandait-il. Tu t'imaginais, sans doute, que je mettais Ofella au-dessus des lois. Tu tombais bien! Or, Ofella serait mon fils ou mon frère, qu'il n'en serait pas moins soumis à notre droit urbain, lequel châtie, trop mollement il est vrai — mais j'y remédierai — la concussion. Réponds... pourquoi as-tu agi de la sorte?

— Ma sentence me semblait légitime et légale, ô divin, le délit n'étant pas complètement prouvé.

— Qu'appelles-tu un délit *complètement* prouvé, vieille bête?

— Celui où il y a six témoignages concordants.

— Pourquoi pas cinq, ou douze, ou quatre, triple buse! Tu ne vois donc pas encore, à ton âge, que la lettre de la loi est une chose, l'esprit une autre, et que c'est l'esprit qui doit l'emporter. Tu mériterais d'être pendu par les pieds. Néanmoins, en raison de ton âge et de la bonne conduite de ta « gens », pendant la dernière insurrection, je me contenterai — et tu te contenteras aussi sans doute — d'un châtiment plus bénin : dix coups de verges, en plein Forum.

A ces mots, la physionomie prétoriale, mais stupide, du président Gabirius exprima un désarroi, mêlé de stupeur. Aucun magistrat à sa connaissance n'avait été fessé en public depuis deux cents ans et davantage. Encore le fait était-il contesté par de très bons et honorables historiens. Homme du monde et répandu, accueilli dans la meilleure société aristocratique, limant et fignolant ses arrêts, dont quelques-uns étaient célèbres, rendant visite aux nobles dames et matrones, leur envoyant des bonbons au jour de l'an, ainsi que des fleurs et des parfums, il se demandait si son supérieur hiérarchique plaisantait... de quel ton fâcheux!

Le regard de Lucius Cornelius lui prouva que la chose était sérieuse. C'est pourquoi il changea d'attitude et tomba soudain à genoux, demandant grâce comme un enfant. Témoins de ce grotesque spectacle, Torquatus et les autres secrétaires se retenaient pour ne pas rire.

— Tu es écœurant, relève-toi, rentre chez toi et attends-y patiemment les fustigateurs, qui te mèneront au Forum, aussitôt après le triomphe. Il te restera la consolation de servir ainsi d'exemple aux autres. J'ai besoin de juges qui sachent juger.

A ce moment, Tifanius Ruber, pour se donner de l'importance — et aussi parce qu'il était en relations cordiales avec Gabirius — eut la mauvaise pensée d'intervenir devant tous et d'implorer la grâce du dictateur. Ce trait d'audace fut suivi d'un assez long silence, pendant lequel chacun se demandait comment allait tomber la foudre. L'œil courroucé et railleur de Sylla passait de Gabirius tremblotant à Ruber interloqué, puis se promenait sur l'assistance et sur les murs de marbre du grand bureau.

— Que penserais-tu, ô Tifanius, articula-t-il enfin, d'un ton figue et raisin, si je te demandais de retourner cette pièce de ta demeure, où nous sommes céans, de telle façon que le plafond fût à la place du plancher et réciproquement, ainsi que les murs à l'envers et retournés?

— Oh... oh..., fit l'interventionniste malheureux, ne voyant à cette question aucune réponse convenable.

— Tu penserais, ô Tifanius, d'abord que je me mêle de ce qui ne me regarde pas, ensuite que j'ai moi-même la tête à l'envers. Un proverbe du Latium, que tu connais sans doute, affirme qu'à chacun suffisent ses oignons. La bonne et saine administration de la justice romaine, à laquelle tu es aussi intéressé que moi, — étant propriétaire opulent, — exige que celui-ci soit fouetté. Un mot de plus, et c'est toi que je charge d'appliquer, à ton indigne client, ma sentence trop douce.

Le bonhomme, vexé, se le tint pour dit. Assez alléché par ce préambule, il demanda même la permission, qui lui fut accordée, de demeurer spectateur de ce qui allait suivre. Les gardes entraînèrent Gabirius tout en larmes et qui avait déjà les mains sur son derrière, à la façon d'un vieil enfant risible, et introduisirent Lucretius Ofella, ainsi que plusieurs témoins de ses propos odieux et de ses excitations à la révolte. Son regard, d'ordinaire orgueilleux, — car il se cuidait grand

capitaine et égal aux premiers pour la valeur et l'intelligence tactiques, — exprimait, cette fois, un certain abattement. Il n'avait pas prévu l'immense popularité de son général, ni l'étonnante, mais humaine lâcheté de ses ennemis les plus déclarés. Excellent sur le champ de bataille et aux sièges des citadelles, — quand il ne désertait pas son poste, — il était médiocre à l'assemblée, ou dans les brigues des comices.

— Je pourrais, ô Lucretius, commença Sylla, te faire mettre à mort et même supplicier sous trois chefs également pertinents : abandon de poste, excitation à la sédition, concussion manifeste. Pourtant, tenant compte de tes loyaux services antérieurs, je te donne l'occasion de te racheter et d'aller rejoindre Murena, ou, au choix, de partir avec Pompée pour l'Afrique. Il y a là-bas des honneurs et de la gloire à cueillir. Je te rétrograde à l'humble fonction de centurion et te laisse douze heures pour tes préparatifs et les adieux aux tiens. Acceptes-tu?

— Je refuse et en vertu de la loi Tiberia, vu que j'ai commandé en chef devant Préneste, je brigue, dès demain, le consulat.

Cette riposte insolente fut prononcée avec assurance, à cause du public présent dans la salle ; alors qu'au privé le lieutenant factieux eût été beaucoup plus docile.

— Tu ne m'as pas bien entendu, ou tu ne m'as pas compris, Lucretius ; et je te prie de mesurer dorénavant tes propos. Tu as de ma part l'alternative entre l'armée de Metella en Asie et celle de Pompée en Afrique. Je n'ai pas ajouté que tu eusses la faculté et permission de briguer le consulat, ni aucune charge, dans les consultations électorales qui vont s'ouvrir incessamment.

— J'ai fort bien entendu et compris, général. Sans moi, tu n'aurais pas triomphé du jeune Marius, dans Préneste. C'est grâce aux dispositions prises par moi que tu as enlevé la ville rebelle. Toute peine mérite salaire. Mon nom est aussi réputé que le tien. Dans un instant, quand je vais sortir, tu entendras les acclamations. Gabirius avait bien jugé en m'acquittant d'un délit imaginaire, et la querelle que tu lui as cherchée est une injure. Je ne puis que te répéter que, dès demain, je serai candidat au consulat, que tu le veuilles ou non.

— As-tu pesé, ô imprudent, les termes de la motion sénatoriale qui m'a décerné la dictature?

— Au-dessus de ta dictature, Lucius Cornelius, il y a la coutume de la république.

— Soit, prends donc tes responsabilités, comme je vais prendre les miennes, et ne souille plus mes yeux de ta présence.

Ofella sortit, au milieu d'un murmure désapprobateur, tant à cause de son indiscipline que de son inadmissible arrogance. Presque aussitôt retentirent les clameurs d'une bande de voyous et de sicaires, attirés par lui devant la villa, et qui simulaient l'assentiment populaire. Tifanius Ruber, bien que médiocre observateur, remarqua que la figure de Sylla passait de l'écarlate au livide et se pointillait de petites taches rousses. Le chef appela d'un geste Torquatus, lui glissa quelques mots à l'oreille. Un moment après, on entendit un cliquetis d'armes et les cris des manifestants, qui fuyaient sous les coups des cornéliens. Le possesseur de la belle villa reçut ainsi l'assurance qu'il avait jeté ses dés du bon côté, en offrant l'hospitalité au vainqueur de Marius et de Mithridate. Mais, pendant un moment, le toupet d'Ofella en avait presque imposé à son caractère indécis.

Le soir, il raconta à sa femme Calphurnia les intéressants incidents auxquels il avait assisté et exagéra la noblesse de son propre rôle quant à Gabirius le vieux. A l'entendre, le dictateur, ému par ses supplications, ferait grâce. Calphurnia, très belle personne et très courtisée, admirait Lucius Cornelius et n'admirait pas son propre mari ; mais elle feignit de croire cette bourde, étant d'ailleurs en bons termes avec Metella, et très occupée des soins du banquet. Rapidement, la nouvelle transpira que l'ancien préteur et juge Gabirius, président du tribunal depuis cinq ans, devait être fouetté en plein Forum pour une peccadille, et qu'il était interdit à Lucretius Ofella, sous peine de mort, de briguer le consulat ni aucune charge.

Deux graves affaires préoccupaient Sylla et qu'il voulait avoir réglées avant la journée du triomphe. L'une était de qualité intime et concernait le jeune et brillant Gnœus Pompée. L'autre, d'un ordre plus général, avait trait à la dépouille de Marius et aux multiples statues et trophées consacrant un peu partout, à Rome et ailleurs, la gloire frelatée de ce vieux brouillon et démocrate, vainqueur malgré lui des Cimbres et des Teutons. Le maître résolut de consacrer à la première le début de l'après-midi, après sa sieste, et à la

seconde la tombée du jour. Après quoi il remettrait au surlendemain la suite des affaires sérieuses.

Metella se trouvait à ses côtés, contrairement aux usages qui tenaient les femmes romaines à l'écart de semblables transactions, quand il reçut Gnœus Pompée. Celui-ci était grand, bien fait de sa personne, séduisant et assez fat. Il se vantait volontiers de mettre le proconsul dans sa poche et de lui faire avaler toutes sortes de forgeries. Au fond, Lucius Cornelius l'impressionnait, comme les autres lieutenants, et il subissait son ascendant. Il avait épousé une femme très sotte, médisante et qui boitait, ornée d'une tête de Gorgone, plus âgée que lui et fort riche ; et il faisait la cour à la frêle et charmante Émilie, fille d'un premier mariage de Metella avec un imbécile nommé Scaurus. Émilie était fiancée à Marius Glabrion, individu brutal et de nul agrément.

— Je t'ai fait venir, mon cher Pompée, afin de te remettre le commandement de six légions étrangères et de cent vingt galères, accompagnées de huit cents transports. Il s'agit, tu le sais déjà, de passer en Afrique pour y mettre à la raison Ahenobardus et son compère noir Hiarbas le Numide. Cette mission te sied à merveille et fera de toi le premier dans Rome après moi. J'y mets cependant une condition.

— Laquelle, ô divin?

— Tu vas répudier la mégère dont tu gémis sans cesse, devant Metella ici présente, et qui gâte ton existence et ton avenir. Tu aimes en secret notre belle-fille Émilie. Nous te la donnons. Suivant la formule romaine, ne t'inquiète de rien : l'exécution de ce décret n'est que l'affaire de quelques heures et d'une très brève formalité. Émilie est gentille et elle a une belle dot.

— Je te savais le plus expéditif des hommes, répliqua Pompée en se regorgeant et riant, mais ceci bat tous les précédents. En effet, ma femme m'est odieuse. En effet, je chéris Émilie. En effet, c'est pour moi un grand et profitable honneur, auquel je suis, crois-le, fort sensible, que d'entrer dans ton illustre famille et de vivre désormais près de toi, mon chef et mon ami. Cependant permets que je réfléchisse avant de prendre une pareille décision et le commandement que tu m'offres.

— Réfléchir à quoi?... Ce n'est pas une proposition, c'est un ordre. Je procède par voie de conséquence : tu es le seul de mes fidèles lieutenants qui puisse régler rapidement cet

ennuyeux contretemps africain. Ta femme actuelle est un empêchement. Je la supprime et te remarie à celle que tu désires, sans te l'avouer.

— Mais Émilie est fiancée à Glabrion.

— Qu'importe ! J'expédie Glabrion en Espagne, avec Annius, contre Sertorius. Ce n'est pas la besogne qui manque. Allons, décide-toi, mon très cher, rien n'est pénible comme le spectacle de l'hésitation, chez un soldat de ta valeur.

— Décidez-vous, Gnœus Pompée... ajouta aimablement Metella, notre seigneur à tous les deux l'exige, et, en somme, la pénitence est douce. Je réponds du caractère d'Émilie.

Pompée en était encore à se demander si ce n'était pas là une taquinerie, ou une épreuve. Il redoutait les plaisanteries des camarades, quand ils apprendraient comment avait été tranché... puis renoué le lien conjugal. Le commandement de l'armée d'Afrique tentait grandement son ambition, qui était à la taille de ses capacités. Enfin il lui déplaisait de jouer, devant la belle et subtile Metella, un rôle de gobelune.

— J'attends, — reprit Sylla avec flegme. Tu sais peut-être que j'ai autre chose à faire que de dresser la liste de tes scrupules et balancements. Refuse et rends ton grade et ton épée, ou accepte... mais décide-toi.

— Eh bien ! faites venir la tendre Émilie. Je me résous à répudier ma mégère.

Cette scène de comédie avait mis le général d'excellente humeur. Il la racontait, par la suite, à tout venant, louant et offrant ainsi qu'un modèle la docilité de Pompée : « A la bonne heure, voilà un caractère ! » Il n'était pas fâché, en somme, de déconsidérer un peu cette ambition sans frein et de la tenir désormais sous sa coupe. Car sa belle-fille ne le contrariait jamais en rien, elle aimait Pompée, et jusqu'à sa mort, qui vint rapidement, en raison d'une grossesse maladive, elle sut gré à son beau-père de l'avoir démarié, puis remarié selon ses vœux.

La seconde besogne, d'un genre différent, avait une haute importance politique. Les effigies de Marius lauré, victorieux, capitolin comme Jupiter lui-même, broyant et foulant les barbares, infectaient les places de Rome, ainsi que les domiciles privés. Par toute l'Italie, le nom de la brute des marais de Minturnes avait été donné à des rues, à des carrefours, à des décisions municipales. On ne pouvait faire un pas, dans

certaines provinces, sans rencontrer un torse du pseudo-héros, une jambe tendue, un bras menaçant, ou un Jugurtha mis en marmelade par une sorte de colosse barbu. Ce qui d'ailleurs était faux, car ledit Marius n'était pour rien dans la capture de Jugurtha et était pour assez peu de chose, au résumé, dans les victoires d'Aix et de Verceil. Grâce à lui les premières familles du patriciat romain avaient été décimées ou anéanties, les provinces s'étaient soulevées et l'usure était devenue, avec la guerre civile, le grand fléau de l'Italie entière. Dans les nombreuses écoles publiques, les enfants, stylés par des maîtres ignorants ou démocrates, célébraient journellement le nom et les hauts faits de ce mauvais citoyen. Les choses continuant ainsi, l'histoire serait faussée et la postérité induite en erreur. Des maux infinis en pourraient résulter, par la corruption du jugement des hommes, enclins à célébrer, dans leur principal représentant, des institutions exécrables et honteuses.

Après qu'il eut réfléchi à ces conséquences, le parti de Sylla fut pris : il se remémora une antique coutume, tombée en désuétude, — ce sont généralement les meilleures, — qui autorisait les monarques romains à exhumer les mauvais citoyens et jeter leurs dépouilles à l'eau qui disperse et pourrit, non au feu qui purifie. C'était par là qu'il fallait commencer. On s'autoriserait de cette opération pour la destruction ultérieure des dégoûtantes effigies et l'assainissement scolaire. Le dictateur manda près de lui Tyrannion, fort occupé avec Ephastès au rangement des manuscrits d'Aristote et de Théophraste dans la grande bibliothèque municipale de Rome. Tyrannion avait le défaut de lever le coude et de boire plus que de raison, ce qui lui faisait une trogne peu banale, avec un nez comme un flambeau. Mais il ne manquait ni de psychologie, ni de pédagogie, et la fréquentation des philosophes grecs le rendait habile à extirper les causes et supprimer du même coup les effets. Ce qui est une partie de la science politique, avec la prévoyante énergie.

— C'est bien beau ici, fit Tyrannion avec ses cheveux emmêlés et clignant ses yeux gris de Béotien, mais cela manque un peu de boisson, ô divin, et ma gorge est particulièrement sèche.

— Tu oublies, répliqua Lucius Cornelius, qu'au dire de mes détracteurs et ennemis, je me désaltère exclusivement de sang. Veux-tu un pot de sang frais?

Après ce préambule railleur, le philosophe fut mis au courant de ce que son redoutable et jovial patron attendait de lui : « Je te propose à la destruction de la gloire et popularité de cette sinistre brute de Marius. Son cadavre est enterré à l'Esquilin comme tu sais. Demain, pendant que je monterai au Capitole, grimpe à l'Esquilin avec quelques fossoyeurs et un garde solide, ouvre la sépulture, tire à toi la charogne, puis, sur un tombereau, va la précipiter sans tarder dans un égout à ta convenance. Celui de l'Anio est tout proche. Les jours suivants, à l'aide de marteaux, seront détruites les statues du drôle, conformément à un édit que je vais prendre. Enfin, je te donne l'inspection générale et permanente des écoles publiques, à charge, dans le délai d'un mois, de biffer des programmes scolaires la mémoire et jusqu'au nom de Marius. De cette façon, l'oubli viendra vite.

— D'autant plus vite, ajouta Tyrannion, que le soleil de Sylla, maintenant au zénith, reléguera dans l'ombre et les ténèbres ceux qui prétendaient l'offusquer. On attend de toi, ô Epaphrodite, de grandes choses, lesquelles, par définition, doivent être terribles. Ne déçois pas nos espérances ! Permets-moi de te demander, pour l'accomplissement de mon mandat, quelques milliers de sesterces. L'avilissement et la trempette des restes de ce Marius comportent un certain apparat, et nous vivons à une époque où la chienlit elle-même se paie assez cher.

— Il ne convient pas que l'État romain soit souillé, à mes débuts, d'une telle dépense (Lucius Cornelius mit le menton dans sa main, selon un geste familier). Adresse-toi de ma part à l'affranchi Chrysogonus, le plus généreux de ceux qui mettent leur bourse à ma disposition. Or, le placement n'en sera point si mauvais. Chrysogonus sera enchanté de noyer Marius. Va. J'insiste sur le point important : le synchronisme de ton acte avec la montée du cortège au Capitole. Ce contraste saisira et charmera la foule immense. Car je représente l'ordre, Tyrannion, et mon pouvoir succède à un long désordre. Il importe donc que mon gouvernement soit aussi dramatique et fertile en épisodes récréatifs et roboratifs que l'était celui des démocrates. La révolution tire sa principale force de ceci qu'elle est pareille à un jeu de cirque. J'entends que cet irrésistible attrait ne soit pas refusé à la réaction. »

Le dictateur revint sur cette pensée au cours d'une con-

versation qu'il eut, ce soir prétriomphal, et unique, avec son épouse Metella. Les enfants dormaient. Les ordres étaient donnés. Étonnamment calme sous le clair de lune, la somptueuse villa buvait la nuit. Après avoir ardemment souhaité cette heure victorieuse et supplié les dieux de l'accorder, la Romaine redoutait maintenant, pour le chef des chefs auquel sa destinée était unie, un excès de rigueur de sa part, allant jusqu'à la froide cruauté. Le pontife son père lui avait enseigné cette mesure en tout, qui préserve les humains des contre-coups de leurs succès, aussi grands que ceux de leurs échecs. Mêlée au premier milieu politique de son temps, à ses traverses, parfois atroces, d'intelligence avisée et au delà, elle calculait que la pointe sublime de la fortune est aussi la plus délicate, là où le diamant s'achève en cristal. Sa préoccupation, exprimée d'une voix douce et en même temps simple, remua Sylla, qui lui prit la main. Elle le voyait, à la lueur des flambeaux, maître de lui comme de l'univers civilisé, et de jugement parfaitement sain.

— Je prévois, commença-t-il en pesant ses mots, deux années qui seront très dures, et où rien, ni aucune intercession, ne m'amollira. Je dois me transformer en pierre, pour redresser les pierres de la cité. Les lois présentement sont exténuées, ou pleines de trous, et les magistrats sont pourris. L'esprit civique est perturbé par la fréquence de la brigue et des votes, par l'excès des mots sur les choses. L'Italie s'en va en morceaux et Rome s'en irait en factions. Il me faut deux ans pleins pour amender cela et rendre l'autorité aux meilleurs, en réformant la comptabilité publique et rétablissant nos finances.

— Par quel moyen, mon très cher mari?

— Par la confiscation des biens des grands voleurs. Des moyens et petits larrons, qui larronnent dans le denier public, je n'aurai cure. Ils relèvent du préteur et des verges. Mais quelque neuf cents millions de sesterces — et peut-être davantage — sont à recueillir sur six à sept mille gaillards, ennemis publics et pilleurs de l'État, agents avoués ou cachés de Mithridate et fabricants de démagogues. Ces trésors de la trahison et du dol iront par mes soins à l'État et feront baisser le prix des denrées, devenu intolérable et excessif. Je punirai, en sus des particuliers, les villes rebelles qui ont embrassé la cause révolutionnaire et se sont données à Marius et à Cinna. Les unes seront rasées complètement, comme les

plus coupables et perverses, et leurs habitants dispersés. Aux autres j'arracherai la moitié de leur territoire et l'attribuerai à mes soldats et à leurs sous-officiers et officiers. C'est une chose odieuse que la vagabonde misère ou que la simple gêne de ces braves gens qui ont tout sacrifié à la patrie. Eux et leurs familles ont droit à ces biens que détiennent aujourd'hui indûment des exploiteurs, des charlatans, des accapareurs et des banquiers... Tu vois — conclut affectueusement le héros — que la besogne d'Hercule aux biceps irrésistibles était menue, à côté de celle que j'entreprends. Pendant deux années, je donnerai certes des fêtes magnifiques et des combats de gladiateurs. Mais aucune de ces distractions populaires, ni des farces et Atellanes qui les accompagneront, ne vaudra la scène politique. Nous avons de quoi nourrir cent, mille, six mille tragédies, toutes plus rudes les unes que les autres, et où il apparaîtra que le gouvernement d'un seul, si celui-là est résolu, contient plus de substance et de mouvement que la folle anarchie des démocrates assemblés.

— Rappelle-toi cependant — objecta Metella devenue songeuse — qu'à celui qui détient le pouvoir suprême l'entraînement hors de l'humain est aisé. La sagesse borne la justice, et la justice illimitée devient injustice. Il ne serait pas bon que ta vindicte au nom de Rome rejoignît tes rancunes personnelles et qu'on pût t'accuser d'assouvir les unes, sous le couvert des autres.

Lucius Cornelius, à ces mots, ne put réprimer un sourire. Car ce qu'il projetait était bien au delà d'un pareil reproche et comptait certes d'autres risques. Accoutumé aux pires calomnies et dédaigneux de leur sottise, il avait pris son parti d'avance des interprétations mesquines ou sordides, habituelles aux libéraux et conservateurs qui sont les laquais des démocrates. Il s'en souciait comme d'une peau de lamproie. Cette causerie conjugale, d'un aimable laisser-aller, comportait une conclusion : « Il serait inopportun — ajouta-t-il en jouant avec les doigts fins de son épouse — que vous demeuriez à Rome, toi et les enfants, pendant que je procéderai à cet assainissement. Les miasmes fétides t'en attristeraient. Comme je compte frapper les plus hautes têtes, principalement au Sénat et dans les chevaliers, tu serais harcelée, habitant la Ville, du matin au soir, par les supplications vaines de ces ardélions qui se mêlent de tout et dont notre cher hôte, Tifanius Ruber, est le modèle achevé. Étant

femme il est dans ta nature de pencher vers le pardon des injures, ou l'amollissement des sentences, car la vue des pleurs te bouleverse. C'est alors, si je cédais à tes prières, que l'État, dans ma personne, serait le plus exposé. Car un tel remède, appliqué à moitié, permettrait à ceux qui en réchapperaient de comploter avec leurs pairs et complices, non encore atteints et punis, et de rétablir le désordre. Cela s'est vu il y a huit ans. Alors j'ai fléchi par humanité et parce que tu me le demandais ; et les conséquences inhumaines de ce fléchissement ont amené les suprêmes excès de Marius, de Cinna et de Carbon, poussé l'État au bord du gouffre. Je serais un sot, Metella, de retomber dans pareille erreur. Je te prie donc de t'installer à Cumes, où vous me verrez fort souvent, en compagnie de Faustus, de Fausta et de quelques-uns de nos amis. Ma résidence officielle demeurera aux Trois Consuls, où je me contenterai d'un lit de camp et d'un logement moins confortable.

Metella n'avait qu'à se conformer à ce désir. Ce qu'elle fit. Son maître lui recommanda en outre d'aménager la villa ancienne de telle sorte qu'on y pût recevoir les ambassadeurs et les princes de tous pays et les traiter avec dignité. Peu exigeant pour lui-même — sauf quant à la table et aux plaisirs de la chasse et de la pêche, auxquels il s'adonnait sans grand attirail et en petite pisciculture et vénerie — le dictateur tenait par-dessus toutes choses à ce que ses invités fussent bien choyés et gardassent une suave et agréable souvenir de la chère, des vins, des bains, des danses, des lits, de la bibliothèque, des jardins, des distractions. Il désirait, du même biais, que les femmes de sa cour et notamment la sienne, fussent toujours en grande toilette et parées, montrant leurs charmes avec décence, mais avec goût. Ses détracteurs ont raconté mensongèrement que ses fêtes semi-officielles ou privées, auxquels étaient admis des comédiens et des danseuses, comme c'est l'usage, dégénéraient en débauche ou en batifolages malséants. Rien de plus faux. En présence de Sylla, baladins, mimes, courtisanes même — et, si celles-ci étaient admises, les dames de la société se retiraient — observaient une tenue et une étiquette que nul ne se fût avisé d'outrepasser. Nous verrons par la suite qu'il en était bien ainsi et que les folliculaires et satiriques du temps favorables à la démocratie, donc défavorables au syllanisme et à Sylla, ont imaginé leurs turpitudes d'après eux-

mêmes, s'ingéniant à noircir Lucius Cornelius et à lui prêter une foule de vices, selon le mode des républicains, sévères aux autres et indulgents à leur propre hypocrisie.

Le matin du triomphe — qui était un 29 janvier — Apollon en personne tint à faire bien les choses pour son ami. Le soleil étincelait et dégelait de telle façon que nul ne pouvait le fixer et que les gamins, le recevant sur des plaques de métal, s'amusaient à en aveugler les passants. La ville entière de Rome, y compris les mutilés, les estropiés des guerres récentes, les esclaves et les matrones les plus altières et retraictes — on prétend même aussi les vestales — s'était rangée et pressée sur le parcours que devait suivre le cortège, du palais des Trois Consuls au Capitole. Certains emplacements se louaient à l'avance, et fort cher. Il y avait du monde jusque sur les statues de la Victoire et les toits des maisons particulières. Beaucoup avaient apporté des escabeaux et des échelles. D'autres étaient grimpés sur les pylônes supportant les trophées. Les marchands d'eau, de bonbons, de pâtes frites, circulaient en annonçant leurs denrées, comme aux combats des gladiateurs. La cérémonie différait des autres par l'atmosphère d'attente et d'espérance pour ceux-ci, de crainte pour ceux-là, que créaient et développaient le nom illustrissime de Lucius Cornelius et sa renommée de capitaine législateur, ou de législateur capitaine. A ses exploits réels, à ses premières décisions de justice, le populo en ajoutait d'imaginaires, mais dans les lignes et directions de son épopée déjà légendaire, telle que s'il était mort depuis deux cents ans. Ses soldats l'assimilaient à un dieu, affirmaient qu'il les préservait de la mort, de la soif, des accidents, des amours malsaines. Ils juraient que, grâce à lui, dans un délai très rapproché, les pirates de l'épargne étant châtiés et leurs biens confisqués, le vin, les légumes, le pain, la viande même tomberaient aux prix les plus bas et la prospérité renaîtrait comme au temps des rois. Une de leurs scies préférées consistait à scander, d'une voix tonnante et frappant du pied le sol en cadence, sous les balcons des cercles républicains, dont les fenêtres demeuraient closes, le refrain à la mode : « *Satius est uti regibus quam uti malis legibus*... Mieux vaut roi que mauvaise loi. » Par ailleurs les plaisantins et les loustics, qui ne manquent jamais en de telles circonstances, brocardaient les surnoms de Félix, d'Heureux, d'Epaphrodite qu'affectionnait le héros

du jour, les noms de Faustus et de Fausta. Metella avait une bonne presse, à cause de sa bonhomie et décence ; les mêmes qui souhaitaient que le dictateur coupât cent mille têtes souhaitaient aussi qu'il fît grâce à cent mille autres, sur l'intercession de sa femme. C'est l'usage des foules, passionnées par la politique, de charrier ainsi et mêler des sentiments contraires, à la façon d'une tête fiévreuse, qui creuse et fouille l'oreiller de l'insomnie.

Les Romains sont médisants et cancaniers, autant que tumultueux et braves. Ils se montraient en ricanant les magistrats concussionnaires et les chevaliers sans scrupules, les manieurs d'argent et les meneurs démocrates, dont on disait déjà qu'ils figuraient sur les listes de proscription et que leurs têtes n'étaient pas solides sur leurs épaules. Payant d'audace afin de ne pas se signaler par leur abstention, — plus significative que leur présence, — ces fripouilles, sacculaires et sycophantes, quelques-uns chargés d'autant de sang et de crimes que d'or et de biens volés, affectaient de ne rien redouter et de participer à l'enthousiasme général. Cependant leurs visages grimaçaient sous le soleil franc, redoutable aux hypocrites et aux assassins. Aucun d'eux n'avait osé quitter Rome, à cause de la police cornélienne, qui veillait aux portes, entrées et sorties, et accomplissait sa besogne de surveillance avec une sorte de passion rageuse. Le bruit ayant couru que Sylla serait assassiné pendant le défilé, ce qui était fort improbable, — car il était trop chargé d'avenir pour être pénétrable à un fer meurtrier, et les dieux ne l'eussent point permis, — dix mille de ses soldats de Grèce et d'Asie faisaient la haie, ainsi que tout autant de licteurs. Trois ou quatre turbulents, sans intention criminelle, désireux de voir et cherchant à franchir ce cordon, en dépit de la défense, furent mis à mort sans plus de façon.

Dans la matinée le bruit courut qu'un édit de forme dictatoriale, approuvé par le Sénat, — ce qui du reste était superflu, — ordonnait au préfet de la bibliothèque et des écoles publiques, Tyrannion, d'exhumer la dépouille de Marius à l'Esquilin et de la jeter à l'égout de l'Anio. Démentie, puis confirmée, puis redémentie, cette nouvelle fut annoncée par hérault pour chaque quartier de la ville, et devint ainsi officielle. Il était ajouté que quiconque protesterait, en paroles, ou en gestes, ou par écrit, contre cette mesure de salubrité, serait exécuté dans les deux heures, cependant que

ses proches seraient bannis. En dehors de quelques grincheux, qui réprouvaient les nouveautés *a priori*, et des partisans secrets de Marius et de Cinna, cette mesure fut généralement approuvée. Il était naturel que le vainqueur écrasât jusqu'à la mémoire du vaincu et tirât son avantage à plein collier. En outre cet acte purificateur correspondait à l'idée que chacun se faisait du nouveau pouvoir, ce qui est le point important.

Un mince épisode, mais typique, parut à Lucius Cornelius d'un heureux présage. On lui avait rapporté qu'un jeune lieutenant, d'une vingtaine d'années, appartenant à la gens Julia, du nom de César, possédait, comme Pompée, une femme acariâtre et marianienne. Celle-ci se répandait en calomnies et en injures contre Metella et menait, par les salons, une sorte de fronde et cabale, clabaudant sur la liberté perdue et la République anéantie. C'est pourquoi le dictateur avait mandé au palais des Trois Consuls le mari imprudent, afin de lui laver la tête et de lui faire répudier la donzelle. Les gardes l'introduisirent, tandis que Sylla essayait la robe triomphale assez courte, cavalière, sobre de forme, bien ajustée, d'un rouge éclatant, et la couronne de lauriers d'or. Le garçon, d'allure assez timide, était svelte et beau, le profil net comme un camée, le nez long et droit, bien qu'épais au bout, et le cheveu presque frisé. Son regard semblait un feu dans le froid. Il écouta les reproches dans l'attitude d'un officier discipliné, sans que tressaillît un muscle de son visage, déclara que les propos rapportés étaient inexacts et qu'il ne répudierait pas sa femme, pour ce motif qu'elle lui était chère. La trempe était autre qu'en Pompée. Le maître se promit de la briser — (sans briser le fourreau qui pouvait être utile à l'État) — mais un devin chaldéen lui avait annoncé jadis qu'une jeune résistance, survenant quand il l'attendrait le moins, serait le signal de son omnipotent privilège, qui ne cesserait qu'avec sa vie, et de façon non violente. Ainsi sans aucun doute s'accomplissait l'oracle. Julius César ne sut jamais pour quel motif celui devant qui tout pliait, — et devant qui lui n'avait pas plié), — l'éconduisait presque poliment. Il faut ajouter ici que le mot, attribué à Sylla, suivant lequel il aurait annoncé, en César, la gestation de plusieurs Marius, fut l'invention d'un bel esprit.

Les enfants avaient demandé à voir leur père majestueux dans tout l'éclat de sa puissance; et la mère y avait consenti.

Les servantes les amenèrent dans la pièce où les principaux dignitaires de Rome, le Pontife Maxime en tête, venaient chercher le dictateur pour le triomphe, mais de façon familière et sans apparat. Ils racontèrent que Chrysogonus avait fait remplir d'un vin rare les fontaines publiques et distribué aux pauvres cent mille sesterces. « C'est donc — remarqua le petit Faustus, âgé de sept ans, déjà fort perspicace — qu'il les leur avait pris auparavant. » Chacun admira en riant, et Sylla tout le premier, le bien fondé de cette repartie où revivait la causticité paternelle. Ensuite ce fut une délégation des huissiers du Sénat, conduits par leur vénérable doyen, fins connaisseurs des lois et du règlement, qui s'entretenaient des anciens usages abandonnés, notamment de l'esclave rappelant au triomphateur qu'il n'était que poussière : « Je loue les dieux — observa Lucius Cornelius — de m'avoir débarrassé d'un tel impertinent. D'ailleurs je suis balai plus que poussière et les démocrates s'en apercevront. » Le temps passait dans ce joyeux devis, quand tout à coup les trompettes sonnèrent, à grands fracas, annonçant qu'il était midi et qu'Apollon et Jupiter réclamaient leur homme.

Sylla était curieux de lui-même comme d'autrui, arrêtant l'analyse au point où elle aurait gêné son plaisir ou gâté sa main. Ayant maintes fois conjecturé la cérémonie actuelle, il avait l'impression du déjà vu ; et la pompe, les acclamations, les panneaux étincelants, auxquels étaient accrochées les images des batailles gagnées et des villes prises en Grèce et en Asie, — du reste fort peu ressemblantes, — venaient en quelque sorte renforcer la représentation appréhensive qu'il s'en était faite. Sous son caparaçon d'argent et d'or, sa fidèle Dysée était toujours celle qui l'avait mené au cœur des combats, qui lui avait sauvé la vie, avec laquelle il conversait. Elle hennissait de contentement, quand il l'enfourcha, de préférence au char traditionnel jugé d'un appareil moins guerrier. Immédiatement après lui, à quelque distance, venait ce char, selon le rite, mais rempli d'armes polies et de fleurs rares. Puis aussitôt, les plus illustres citoyens de Rome, couronnés de bandelettes fleuries, ceux qu'il avait sauvés des atteintes et outrages révolutionnaires, qui le saluaient, en une interminable litanie, des noms de « sauveur », de « père », de « reconstructeur », de « rénovateur », pleurant de joie et de reconnaissance, levant et abaissant les bras, remerciant Apollon et Aphrodite, incitant le peuple

à les imiter. Sur leur passage retentissaient les encouragements : « Vous serez vengés !... C'est bien votre tour... Honneur, trois fois honneur !... » cris poussés par des citoyens très sincères mais qui, à un autre moment, eussent lapidé ceux qu'ils félicitaient. Par là-dessus le murmure imprécis, symphonique et bruissant, pareil à celui de la mer, non courroucée, mais vigoureuse, qui est celui d'une grande cité, hérissée de plaisir et d'orgueil. Il est sûr que Rome se mirait en Sylla, dur et juste comme elle, taillé comme elle pour l'éternité, avec ses annales et sa puissance. Elle le chérissait de l'avoir violée et emportée d'assaut, arrachée aux méchants, soustraite aux deux catégories de barbares, ceux du dehors, ceux du dedans. Elle se donnait à lui allégrement.

Ce qu'on ne saurait décrire, c'est la majesté du dictateur, son aisance à rendre les saluts, son absence de morgue et sa mine souriante. Mais les habiles observateurs décelaient en lui une détermination pareille à l'onyx et aux pierres infrangibles. Ce triomphe n'était pas un aboutissement, c'était un point de départ, un début, et qui annonçait des sanctions sans exemple, dignes de la louve d'argent portée au bout des piques et hastes à plateau. Vers la moitié environ du trajet, auprès de la statue de Mercure et de la fontaine dite d'Agrigente, — dont l'eau guérit les tavelures, — Tyrannion et les exécuteurs du cadavre de Marius vinrent rejoindre, annonçant que justice était faite et la viande maudite au charnier humide de l'Anio. Ce qui permit aux malédictions contre Marius de corser les bénédictions quant à Sylla. L'effet cependant fut amoindri par le spectacle incomparable — dans l'ordre matériel — des dépouilles des rois d'Asie, juchées sur des éléphants de tailles différentes et brinqueballant sous les feux du zénith. On savait de cet entassement de richesses qu'il serait vendu au profit des combattants, que le général n'en gardait pas une coquille, après tant de sueurs et d'efforts. Ainsi apparaissait la calomnie de ceux qui l'accusaient d'avoir fait son huile avec les olives de Mithridate. Derrière les éléphants marchaient les esclaves asiates des deux sexes, plus surprenants que beaux ; attendu que les femmes avaient, en général, le nez trop court ou épaté, et la gorge lourde, et que les hommes montraient des visages d'animaux, hircins, lupiformes, simiesques, bovins, comme dans les foires ou les musées...

Au paroxysme de la ferveur populaire, alors qu'on enten-

dait presque bondir les cœurs dans les poitrines, Dysée, se retournant, dit, une seconde fois, et tristement celle-ci, à son maître : « Je m'en vais bientôt te quitter, après un long et dur service ; car le dieu des coursiers, notre Mars à nous autres, me rappelle auprès de lui. Souviens-toi d'être implacable, et d'autant plus qu'on cherchera à t'apaiser et amollir. Le salut de Rome est à ce prix. » L'annonce de ce départ peina le général ; mais il n'essaya point d'assurer à la noble bête qu'elle se trompait, sachant qu'elles ont des lumières qui manquent aux humains.

L'aspect du temple de Jupiter, tel qu'une ruine noire et brûlée, n'en était que plus imposant sous le soleil, parmi ses tronçons de colonnes et sa toiture effondrée, ainsi qu'après un siège et un assaut. Devant la foule assemblée et plus dense là que partout ailleurs — à cause de la piété devenue plus vivace — le héros jura de reconstruire la maison du Prince des dieux et de punir les sacrilèges et blasphémateurs. Il regretta, en excellents termes, la perte des livres sibyllins, assurant toutefois qu'il n'y avait là nul mauvais présage, bien au contraire, et qu'il fallait y voir la fin des périls menaçant Rome et auxquels ces reliques sacrées portaient remède. Il expliqua la nécessité, où l'avait mis un songe prophétique, de jeter à l'égout la dépouille de Marius, qui avait volé à ses lieutenants les victoires d'Aquæ Sextiæ et de Verceil et de détruire ses statues funestes. Il annonça que chaque jour désormais, et à partir de ce 29 janvier, dans l'après-midi, — car le fer doit être battu chaud, — il rendrait la justice publiquement, au-dessus du Forum, au temple des Dioscures, et accueillerait à son tribunal les plaintes motivées. Quant aux autres, reconnues fausses et mensongères, leurs auteurs seraient frappés de verges et proscrits. Ces annonces, contraires à la coutume qui faisait du triomphateur un soliveau, une espèce de poupée vaniteuse, muette et peinte en carmin, eurent un succès considérable. Elles présageaient un profond changement et un intérêt dramatique, voire tragique (avec intermèdes comiques) qui ne fut du reste jamais affaibli. Pour finir, Sylla, s'adressant à Jupiter, le supplia humblement de recevoir tous les cadeaux qu'il lui apportait et destinés à requinquer et ragaillardir le délabrement de son auguste demeure, moins la juste et confortable prébende assurée aux combattants. Ceux qui, placés près de lui, entendirent ce discours, assurent

qu'il fut un de ses meilleurs et déchargé de tout poncif, comme de toute fioriture inutile.

L'impatience populaire ne devait pas attendre longtemps. Le dictateur étant allé aux Dioscures, ainsi qu'il l'avait annoncé, parmi une affluence extraordinaire, que les licteurs contenaient en présentant la hache, aperçut au centre du Forum, au débouché du vieux Jugarius, proche la fontaine de Servilius, un rassemblement : Lucretius Ofella commençait sa brigue pour le consulat, au mépris de l'interdiction qui lui en avait été faite, outrageant ainsi son chef, et cela, le jour même de son triomphe. On distinguait cette petite silhouette trapue qui s'agitait et tourbillonnait, joignant les promesses aux outrages. Sylla fit signe, en levant le bras, à un centurion, du nom de Tabarrus, commandé à cet effet, et qui dévala le long de la pente en courant. Arrivé au cercle de la brigue, Tabarrus, s'approchant du rebelle, cria « par ordre » et, en même temps, lui trancha le col, de son glaive court, au point où se branche l'artère carotide. Ofella s'abattit dans un flot de sang, comme sacrifié au génie du vote, et sans faire ouf. Trépas encore trop propre pour lui. Ses partisans, un moment stupéfaits, attribuant ce meurtre à une rancune ou fantaisie individuelle, entourèrent le centurion et le traînèrent au tribunal du maître, mais avec une mollesse qui allait croissant (comme le raconta Tabarrus) à mesure qu'ils approchaient. En effet, ils se rendaient compte, à l'impassibilité du grand juge et de ses licteurs qu'il y avait là exécution commandée et légale, non forfait. A quelques mètres du temple des Dioscures, ouvert ainsi qu'une scène de théâtre, où Sylla impavide se tenait assis, la plupart avaient lâché pied. Ceux qui restaient s'entendirent déclarer, d'une voix menaçante, que le centurion avait bien agi et qu'il serait récompensé. De sorte qu'ils regrettèrent leur démarche et transmuèrent leurs menaces et rigueurs en craintives félicitations.

A l'occasion de la fête du soir, dite post-triomphale, donnée chez Tifanius Ruber, celui-ci et les richissimes affranchis Chrysogonus et Vettius Picens avaient uni leurs débours, trop considérables pour un seul. Ils pensaient que c'était de l'argent bien placé, vu l'étonnante autorité de Sylla, reposant non sur la plèbe, ni les chevaliers et banquiers, mais sur les aristocrates et les militaires, moins fluctuants et d'une autre assise. Le châtiment mérité d'Ofella avait fait, à ce

point de vue, excellent effet, comme un portique de sang et de crainte. Il décourageait les imitateurs possibles. L'envoi de Gnœus Pompée en Afrique était aussi très bien jugé. Malgré la saison, le bas crépuscule était tiède, quand, des somptueuses litières et chaises à porteur, descendirent, au palais, les invités de choix ; la foule des badauds était contenue au loin par les cornéliens. Les fontaines donnaient du vin. Les majordomes des anciens bannis de Marius distribuaient des vivres et des vêtements. Un tiers des dettes était remis, par édit trompetté, à tous les débiteurs. Une distribution des blés des réserves dans les silos était commencée, comme on n'en avait jamais vu. On annonçait des jeux du cirque, où figureraient les éléphants du triomphe, plusieurs fauves d'Asie (plus féroces encore que ceux d'Afrique, à cause de l'humidité palustre du climat) et des régates, au cours desquelles Lucullus coulerait vingt navires d'Archelaos et de Mithridate. Enfin il était question d'un affranchissement en masse, portant sur les esclaves des chevaliers. Ceux-ci tremblaient dans leur peau et avaient assailli — mais en vain — de demandes d'invitations Ruber, Chrysogonus et Picens. Cicéron a prétendu depuis que Chrysogonus et Picens avaient vendu des cartes d'entrée à cette occasion ; mais Cicéron, homme du centre, avocat disert et juriste fourvoyé parmi des hommes d'action, — et quels hommes d'action ! — peut être considéré comme assez menteur. Le pauvre garçon l'a payé cher.

Selon l'usage des grandes maisons romaines, les femmes se tenaient d'un côté, dans des salons ouverts sur les jardins, jacassant de leurs petites affaires sous la présidence de Metella et de Calphurnia Ruber, cette dernière coquette et sans conséquence. Dans d'autres pièces s'aggloméraient les hommes, naturellement groupés autour du dictateur, mais respectueusement et sans poser aucune question, car il passait pour détester les importuns. Ceux mêmes qui l'avaient connu jeune et familièrement, ayant couru et joué avec lui chez les courtisanes, évitaient de le lui rappeler et attendaient qu'il les convoquât à un colloque généralement bref, bien que cordial. Les invités avaient été triés de telle sorte qu'aucun des oligarques lâches ou pervers, ayant favorisé les démocrates et embrassé leur détestable cause, ne fût présent, ni implorant ; car Sylla avait déclaré que de tels impudents et mauvais citoyens seraient arrêtés séance

tenante. Il pardonnerait plus volontiers à un marianien déclaré, ajoutait-il, qu'à un libéral et mondain, ayant fait le jeu des marianiens et applaudi à leurs exactions. C'était le principe nouveau qu'il comptait appliquer dans sa rigueur et qui fit mervéille.

Aussi se montrait-on avec étonnement l'ancien consul Quintus Rufus, chargé des faveurs de la République, et qui, malgré son indigne conduite sous Cinna, avait enfreint la consigne du nouveau maître. Comme cet homme âgé et assez arrogant s'avançait au cercle de Lucius Cornelius, celui-ci, vivement, lui tourna le dos. Mais Rufus, au lieu de s'en aller et d'attendre son sort à domicile, avec la dignité d'un Romain, demeura penaud et baguenaudant, tandis que les gens s'écartaient de lui, à cause de son odeur de pendu. Bien que les édits des premières proscriptions, et fort indispensables, fussent dans l'air, il n'y était fait aucune allusion, non plus qu'au juste trépas de Lucretius Ofella, déjà colporté et diversement apprécié. Par contre les moindres incidents du triomphe étaient rappelés et admirés, parmi les congratulations. On se félicitait de l'ordre surprenant qui avait présidé à la cérémonie, sans une note discourtoise, ni discordante, de la sagesse de la plèbe, de la bonne volonté générale. Visiblement, une ère de prospérité commençait, et sous les plus heureux auspices, comme chaque fois que le gouvernement des clans et factions est remplacé par celui d'un seul.

Fait à noter, il n'y avait dans l'entourage de Sylla aucun de ces imposteurs imbéciles, qui ont la faveur de leur franc parler. L'attitude du dictateur et le jet de son regard pers écartaient jusqu'à l'absurde la supposition d'une telle familiarité. Il ne faiblissait à la règle que devant les très jolies femmes et filles de toutes conditions, les gens de métier rustique et populaire, et les comédiens. Avec ceux-là, il riait largement et souvent à gorge déployée, et se livrait à tous estrambords et débordements de sa nature joviale, fantasque, prime-sautière. C'est ainsi que l'arrivée des mimes et histrions, convoqués par ses hôtes attentifs, amena aussitôt, sur son visage et dans ses manières, la rupture de l'étiquette et du protocole. Ils étaient cinq et de premier choix, ces favoris de l'art et des Muses : Roscius, tragédien renommé, chevelu et aux gestes puissants, qui tue sa progéniture, les yeux au ciel, puis pousse des soupirs à fendre l'âme ; Sorius et Metrobius, dont la bouffonnerie sans cesse renaissante,

épicée à souhait, et au delà des convenances, dériderait un mort ; la joueuse de lyre Fritillaria, aux bras impeccables et nus ; la menue comédienne Argyre, délices de Rome et de Néapolis ; grande quand elle apparaît sur la scène et dépasse en harmonie et en souplesse les figurines aux flancs des amphores. Tout ce petit monde était intimidé, en comparaissant devant la « mûre à la farine », qui commandait à la terre entière ; mais Sylla, allant au-devant d'eux spontanément, les assura qu'il ne leur ferait point trancher la tête, ni ne les bannirait, ni ne leur mangerait le nez et les oreilles à la croque au sel, à condition qu'ils animassent la petite fête de leurs danses, chants et récitations. Puis, prenant chacun d'eux par la main, il les vanta et loua publiquement de façon agréable et comique, notamment quant aux charmes des dames visibles ou conjecturés, et quant aux talents joyeux ou dramatiques.

Il résulta de cette volte-face (escomptée par l'habile dictateur) un déraidissement général. Les dames romaines, au bruit des rires, abandonnèrent leur gynécée, accoururent se mêler au cercle en maintenant, bien entendu, leur dignité, mais se divertissant de voir de près des personnages mâles ou femelles, qu'elles ne considéraient habituellement que de leurs loges ou stalles de spectacle. De là à croire que la sévérité de Sylla était un mythe et un racontar, il n'y avait qu'un pas, pour ces gracieux oiseaux : ainsi la cité était sauve grâce à un maître terrible, et ce maître n'était pas terrible ! Double avantage ! Renaissant à l'espérance, quelques fripouilles dorées, qui s'étaient insinuées là comme partout, préparaient déjà de nouveaux rêts et des combinaisons fructueuses.

Chacun des artistes se surpassa. Roscius, Sorius et Metrobius furent copieusement applaudis, félicités et comblés de présents. Le premier récita un compliment en vers et bien tourné (qu'il prétendit de sa composition) au vainqueur d'Athènes, de Chéronée et d'Orchomène, sans allusion malséante à la porte Colline, ni à Sacriport. Le second et le troisième désopilèrent les rates à souhait, au point que les éclats de cette hilarité attirèrent les serviteurs de la villa et les soldats de garde ; et que le dictateur ordonna qu'on les introduisît six par six, et aux derniers rangs, afin qu'ils eussent leur part de l'allégresse commune. Fritillaria et Argyre reçurent l'honneur inusité (et qui fit jaser longtemps les

matrones) d'être présentées à Metella. Celle-ci, avec la bonne grâce qu'elle mettait en tout, les releva de leurs génuflexions et les convia à sa villa de Cumes, où une autre fête officielle était préparée. Les comédiennes promirent de s'y rendre ponctuellement, avec l'arrière-pensée, outrecuidante (comme la suite le prouva) d'obtenir ainsi en volupté la grâce de tel ou tel de leurs soupirants. Car Sylla, en dépit de ses détracteurs, n'était pas de ceux qui sacrifient leur devoir à leur plaisir, et il gardait ses compartiments étanches et sans communications, à la façon d'un navire bien arrimé, et payait chacun en sa monnaie.

L'heure des rafraîchissements arrivée, ceux-ci furent les plus magnifiques qu'on pût voir, apportés dans des aiguières d'argent et d'or, par de jolies esclaves peintes en blanc et rouge. Les cruches et amphores de vin reposaient sur des blocs de glace, qui avivaient la fraîcheur. Profitant de l'animation générale et de la dégustation laudative des connaisseurs, Sylla se fit remettre, de façon discrète, par son secrétaire Torquatus, une première liste de proscrits, dont la tête était mise à prix et dont les biens seraient confisqués. Elle était dressée avec grand soin et comportait quatre-vingts noms, y compris celui de Quintus Rufus.

— Que lis-tu là, ô divin?... demanda Roscius à moitié ivre, et le visage enflammé comme celui d'un fauve.

— Le premier chant de mon poème politique... répondit Sylla avec bonhomie.

Le Tribunal des reprises.

La mort de Dysée (qui avait porté pendant huit ans le corps et la fortune de Sylla) survint deux jours après le triomphe, comme le noble animal l'avait annoncé. Quelques courtisans, de ceux qui dépassent l'intérêt qu'ils prétendent servir, proposèrent des funérailles nationales, auxquelles le dictateur s'opposa avec vivacité. Mais il fit faire, par un bon peintre, un portrait de son fidèle destrier et ordonna qu'on le plaçât dans le vestibule d'entrée de sa villa de Cumes, sur une manière de chevalet. Les enfants ne manquaient jamais de s'écrier en passant : « Chère Dysée, nous ne perdrons point ta mémoire ! » ce qui attendrissait les visiteurs.

Désormais, la journée du grand vengeur des intérêts méconnus des combattants et de la patrie (le plus grand sans doute que le monde ait vu naître) fut réglée sur un rythme presque invariable et d'une inflexible méthode. L'origine en était cette idée aristotélique que l'homme de gouvernement est celui qui domine la nature, dans les instincts qu'elle nous impose, comme dans le joug matériel auquel elle voudrait nous assujettir. Ceux qui ont donné leur sang pour la cause nationale ont contre eux l'oubli, l'inertie, la canaillerie des financiers et des mauvais magistrats et aussi leur propre aveuglement, qui est une semi-confiance dans la démocratie. La révolution leur tend les bras, mais pour mieux les étouffer. Seule la réaction, au plein sens du mot, est capable de leur assurer leur part antérieurement refusée, en assurant l'ordre à la cité. De cette idée naquit le principe de la *quæstio repetundarum*, ou tribunal des reprises, dont l'économie était très simple et le fonctionnement perpétuel.

Étaient en effet déclarés ennemis publics et hors la loi tous les fonctionnaires, et, en général, tous les personnages civils et militaires, qui, après le traité conclu avec Scipion (en bonne et due forme) avaient persisté à défendre ou prôner la révolution violente et émeutière, ou simili légale et même législative et démocratique, et à la soutenir de leurs deniers. A quiconque, en dehors du bourreau et se substituant à lui, débarrassait l'État d'un de ces malfaiteurs, l'impunité était assurée et une récompense de 12 000 deniers, soit 13 750 francs, immédiatement allouée. Ceux qui ont reproché comme excessive, à Sylla, cette dernière disposition, ne réfléchissent pas qu'il punissait des iniquités et des exactions atroces, d'une cabale de gens se soutenant entre eux (et qui avaient des magistrats nombreux et puissants parmi leurs affiliés) et qu'il était forcé d'aller vite. S'il avait traîné et lanterné, observant la forme dans ses nuances et verrues, il eût reçu en pleine poitrine le choc en retour des premières sanctions, qui l'eût emporté et anéanti avec la suprême espérance de Rome. La vélocité était une condition du succès, comme pour le pilote, qui franchit, pendant la tempête, une passe dangereuse. En outre, ayant contre lui les manieurs d'argent à la so de de Mithridate, race fuyante comme celle des anguilles, et qui se retranche derrière l'anonymat de ses capitaux, sa seule ressource était de s'en prendre aux personnes et de tuer leur commerce infâme en

leur ôtant la vie. La nécessité en était dure, certes, mais salubre. C'est grâce à ce remède héroïque qu'il évita la banqueroute, en un moment où, ruinant les soldes et pensions, avec la Défense Nationale, elle eût ouvert à nouveau les frontières aux barbares de Germanie et à ceux d'Asie.

Les biens des condamnés, exécutés ou proscrits, échéaient à l'État sans intervention aucune d'hommes de loi, par le simple jeu du tribunal, que présidait Sylla en personne, assisté, selon un roulement, de trois ou quatre sénateurs réactionnaires. De la somme ainsi recueïllie dans sa totalité (et sans interception d'héritage bien entendu, et même de fisc) une moitié était attribuée à l'État et l'autre aux Cornéliens, suivant un cadastre qui tenait compte des responsabilités, des grades et des services rendus, aussi bien par les corps que par les individus. Le maître exigea de ses lieutenants qu'ils ne se taillassent point la part du lion : afin de leur donner l'exemple, non seulement il ne s'attribua point la moindre parcelle des reprises, mais encore il consacra publiquement à Hercule le dixième de ses biens à lui, afin que le dieu encourageât ses travaux. Ce mélange de générosité et d'ironie fut très goûté du populaire, qu'enthousiasmait la justice syllanienne, et qui était écœuré, jusqu'à la fureur, des longues hâbleries des républicains et de leurs complaisances pour l'ennemi asiatique. Chaque fois que Lucius Cornelius montait aux Dioscures, il était acclamé par la foule ainsi que ses vingt-quatre licteurs, et cette ferveur, loin de se ralentir, ne fit qu'aller en augmentant.

Ce que l'on appréciait le plus, c'était la promptitude et la ponctualité avec laquelle fonctionnait cette énorme machine à dégraisser les bandits majeurs. Chaque inculpé, traîné au tribunal, sans aucune considération pour sa condition sociale (et d'autant plus rudement qu'il se croyait plus puissant), était interrogé sur les pièces d'un dossier réuni avec soin, que les magistrats avaient sous les yeux. Il lui était loisible de se défendre et d'appeler trois témoins à décharge, ou six, ou neuf (selon la gravité de l'imputation), étant établi que le faux témoignage était châtié de mort immédiate et aussi de confiscation. Enfin le fils et petit-fils du coupable étaient exclus du *cursus honorum;* et la même règle rigoureuse frappait les biens et la progéniture des grands malfaiteurs tombés antérieurement dans les combats et les camps révolutionnaires. Car Sylla affirmait justement que la mort n'est pas

une excuse et n'éteint pas le crime inexpiable, qui est celui contre les lares. De même, la rétroactivité des lois et châtiments attenants fut admise pour une période indéterminée et jusqu'à ce que le salut public ne fût plus considéré comme en péril.

Aux anciens magistrats, préteurs, questeurs, tribuns, consuls, convaincus d'infamie, ou de concussion, des supplices spéciaux, accompagnés d'humiliation, étaient réservés. Il fut décidé que leurs têtes tranchées demeureraient exposées en plein Forum, près du bassin de Servilius. Ici encore, nul ne saurait taxer Sylla de cruauté à ce sujet ; alors que ses prétendues victimes (et qui avaient mérité cent fois la mort) avaient elles-mêmes fait ruisseler le sang le plus honorable, incendié les demeures des lieutenants luttant, aux armées, contre le roi de Pont, violenté leurs femmes et leurs filles et dérobé les deniers publics. Des quelque six mille bandits de haute volée justement châtiés, aucun n'eût pu démontrer son innocence, ni contester un seul de ses forfaits ; aucun n'était de petite condition. Tous figuraient, après loyale enquête, sur les listes dressées à cet effet. On a prétendu que des abus s'étaient glissés dans ces feuillets redoutables et redoutés, que des favoris du dictateur avaient fait leur pelote, en dénonçant de non-coupables, ou en achetant, à des prix illusoires, des propriétés des proscrits. Ces abus, s'il s'en produisit, furent impitoyablement relevés et poursuivis par Sylla lui-même, plus intéressé que quiconque à la bonne administration de sa vindicte et à l'incorruptibilité de ses rudes et salutaires sentences.

Les enchères avaient lieu, comme les interrogatoires et les condamnations, publiquement. Le maître exigeait que les citoyens apolitiques aussi bien que les plus notables réactionnaires, y prissent part afin qu'ils fussent compromis avec lui et mêlés étroitement à sa fortune. Il tenait en méfiance ces libéraux qui approuvent ici les mesures de force et s'en vont les désapprouver un peu plus loin, se ménageant une porte de sortie, pour le cas où les choses tourneraient mal et où la démocratie reprendrait le dessus. Ayant médité de longue date, et à loisir, sur les mesures radicales et fort logiques qu'il prenait maintenant, conformément à son plan critique et politique, il n'admettait pas qu'elles fussent encrassées par des exécutants médiocres, ou compromises par une cabale de gens du monde. Ceci l'amena à sévir sans

miséricorde contre une douzaine de salons, de sang demi-romain, demi-étranger, dont les habitués se flattaient d'échapper à ses coups, parce qu'ils tenaient, de près ou de loin, à l'aristocratie, et que son pouvoir était d'essence oligarchique. Il détestait par-dessus tout les nobles transfuges, qui sont les auxiliaires des tribuns et des démagogues ; et c'est à peine s'il pouvait s'empêcher de les malmener, en les envoyant au dernier supplice. Alors qu'au contraire la franche parole d'un ennemi déclaré (si elle ne lui arrachait pas une parole d'acquittement) valait au moins au condamné une parole d'encouragement à bien mourir. Une de ses formules habituelles et très goûtées des assistants, était celle-ci : « Des milliers de bons citoyens sont tombés pour la défense du territoire romain et des dieux lares. Comment m'attendrirais-je sur ton sort, alors que ta conduite ne pouvait qu'aboutir à la perte de ce territoire et de ces dévotions si nécessaires? » Ou encore : « Tu as offensé les ancêtres par tes paroles et tes actions. Reconnais toi-même que tout châtiment autre que le suprême, qui te serait infligé, ajouterait à ces offenses. »

Certains admis à son prétoire, s'imaginant s'en tirer à bon compte, avouaient arrogamment leur culpabilité et réclamaient le prix de leur sincérité et franchise : « Tu vas le recevoir... » déclarait-il simplement. Bien que de nature caustique, il n'usait pas, vis-à-vis de ses justiciables, d'une plaisanterie hors de mise ou d'un bon mot hors de saison. Il désirait que tout se déroulât et se dénouât dans une atmosphère de grandeur ; expliquant aux condamnés que leurs crimes et fautes seraient rachetés par l'attribution de leurs biens à des braves gens. Si leur repentir était sincère, il allait jusqu'à se lever et leur donner l'accolade, dont quelques-uns, le connaissant mal, étaient stupéfaits et se seraient bien passés. Quand un de ses assesseurs commettait quelque faute juridique grossière, ou malmenait un futur proscrit, ou donnait un renseignement inexact, il le chassait et l'interpellait devant tous, avec une force et une dignité souveraines, et en appelait un autre à la place.

Il avait choisi, comme tribunal, le temple des Dioscures pour cette raison qu'il surplombe le Forum, et qu'il pouvait assister de là, aux mouvements de la brigue et de la foule. Il se tenait prêt à intervenir en personne contre toute tentative de soulèvement et d'émeute ; mais, après l'exécution

d'Ofella, puis quand Gabirius le vieux eut été fouetté de verges, rien de tel ne se produisit. Vis-à-vis des juges de mauvaise foi, ou de ceux qui avaient favorisé les sicaires de Cinna, de Carbon, antérieurement de Marius, ces fessées exemplaires faisaient merveille. Elles n'étaient pas très douloureuses, mais l'humiliation qu'elles infligeaient était cuisante, et incitait les collègues à une notion plus exacte de leurs devoirs professionnels. C'est un fait que les États croulent par la corruption ou la débilité des lois et de ceux qui les appliquent, ainsi que par ces maximes absurdes qui dénient à l'homme le droit de punir son semblable. Sylla, dans la répression des délits et crimes (notamment de l'empoisonnement et de la concussion, ainsi que de la fabrication de fausse monnaie) avait une fertilité d'imagination peu commune et une décision sans rivale. En outre, il tirait, du cas le plus pendable, une leçon morale appropriée, et qui nous rend particulièrement sensible la perte de ses fameux mémoires, dont hérita son lieutenant Lucullus. C'est à son discernement juridique que nous devons la distinction des causes civiles et des criminelles, et aussi la juxtaposition, en cas de troubles, de la justice civile et de la justice militaire, cette dernière augmentant à mesure que la sédition tend à croître et embellir.

Il répétait volontiers qu'alors que la justice républicaine (si ces deux termes ne jurent pas d'être rapprochés) suscite l'émeute et la convulsion pour la réprimer à loisir, en tapant dans le tas, la justice dictatoriale monarchique, ou d'un seul chef, procède d'autre allure. Elle doit porter sur les têtes dominantes, selon la formule de Tarquin, fauchant les sommets des plus hauts pavots et s'exercer tout de suite avec vigueur, afin de limiter le dégât. La véritable cruauté, et féroce et cannibalesque, consiste à encourager les coquins à coquiner, par des sanctions lentes, lénitives, défaillantes, et à ne trancher les criminels que peu à peu, des talons vers le col, par des rondelles hésitantes et timides. De même, il n'exemptait de la répression impitoyable, ni les corporations, ni les villes, ni les provinces, sources de gros revenus pour les combattants et pour la capitale, alors que c'était en corps aussi et en municipe que les unes et les autres avaient trahi ou agi perversement, ou frauduleusement, contre l'intérêt général. A ceux qui lui reprocheraient d'avoir appauvri l'Italie et créé des régions désertiques par un tel

procédé, sa grande mémoire pourrait répliquer que, sans ces sévérités exemplaires, la sédition provinciale eût recommencé indéfiniment. Le châtiment de Capoue, de l'Étrurie et de Samnium, ce dernier complètement rasé, empêcha une dislocation intérieure, où aurait sans doute sombré l'Empire. Médecin quand il le fallait et appliquant les remèdes internes, c'est-à-dire législatifs, avec une maîtrise sans précédent et qui n'eut guère d'imitateurs, Lucius Cornelius était chirurgien quand il le fallait, extirpant, par le fer et le feu, les membres gangrenés et pourris. Si un tel politique eût vécu, comme un aigle ou une carpe, deux ou trois siècles, modifiant à mesure la constitution et lui assurant la continuité, avec l'extraction des germes et causes de démolition et de mort, il eût rendu impossibles les invasions ultérieures des Barbares et assuré le passage sans secousses de la civilisation antique à la nouvelle. Il était conducteur né et non conquérant, utilisateur né des élites, même affaiblies, et en possession de cinq ou six secrets de solidité et de pérennité qui autorisent la prospérité et la paix relatives, auxquelles peuvent prétendre et parvenir les sociétés ici-bas.

Sitôt qu'un proscrit était désigné et déclaré ennemi public, tous les esclaves de la gens à laquelle il appartenait étaient affranchis du même coup et grossissaient la garde personnelle du dictateur. On imagine le dévouement de tels lurons (dont le nombre atteignit plus de dix mille) à celui qui leur avait donné la liberté et fort souvent, en plus, une petite aisance, ou le moyen de l'acquérir. De même les quelque deux cent cinquante mille vétérans des guerres victorieuses, installés soit dans les faubourgs de Rome, soit dans les villes et bourgades du centre et du sud de l'Italie, et y formant des quartiers spéciaux et d'un loyalisme éprouvé, constituaient, pour le dictateur, une sécurité aussi forte que pour le fondateur d'une dynastie. Ils le mettaient au rang des dieux. Après sa mort un culte syllanien, d'allure demi-historique et guerrière, demi-religieuse, subsista pendant une cinquantaine d'années, au milieu des vicissitudes qui suivirent. La clé de cette puissance et influence prolongées au delà du tombeau, en dehors de toute progéniture, ce fut que cet homme météore, au ciel trouble de la politique, ne séparait point l'idée de l'acte et, concevant juste, appliquait rude.

(A suivre.) **Léon Daudet.**

Les Dettes interalliées

La Créance du sol et du sang français

DEPUIS la magistrale réponse de M. Poincaré à la note de lord Balfour sur les dettes interalliées, M. Lloyd George s'est fait, paraît-il, communiquer hâtivement toutes les données disponibles sur les pertes subies par la France, en hommes, en matériel et en richesses nationales au cours du conflit mondial. Est-ce pour mieux se pénétrer des sacrifices auxquels il a rendu plus d'une fois déjà l'hommage attendri, et platonique, d'ailleurs, de sa compassion officielle? Peut-être est-ce plutôt pour vérifier ce que peut bien sous-entendre cette phrase si suggestive de la note française : « Au cours de la préparation du traité de paix, les pays vainqueurs ont décidé pour la première fois dans l'histoire de renoncer à réclamer les frais de guerre au pays vaincu. Si le paiement des dettes de guerre était exigé, une partie des frais retomberait sur ceux des pays alliés qui ont fourni militairement le plus grand effort, et qui ont pris sur eux la plus lourde charge. »

Développant cette idée, nous signalerons au premier ministre britannique, s'il ne la connaît déjà, une documentation à la fois claire et concise, rassemblée par un juge compétent, et qui, dans un petit nombre de pages, fournit une démonstration péremptoire à mainte réflexion que soulève,

dans l'esprit, le lumineux exposé de notre président du Conseil. Il s'agit du livre du lieutenant-colonel Revol : *l'Effort militaire des Alliés sur le front de France* (1).

Déjà obsédé nous-même par l'idée que le rôle géographique de la France, dans son rapport avec les principales opérations de la guerre, n'était pas encore présenté avec la lumière voulue, sous son double aspect actif et passif, nous avons cherché à en dégager quelques traits dans l'article publié le 15 juin dernier par *la Revue universelle*, sous le titre : « Notre dette et notre dû ». Au moment où M. Parmentier, notre délégué financier aux États-Unis, à peine revenu d'Amérique, s'apprête à y retourner pour renouer, sur nos dettes, des négociations dont la première phase a été stérile, il semble à propos de revenir, avec plus de détail et d'insistance, sur les propositions à relever entre les efforts des cobelligérants de l'Entente qui combattirent sur le sol français, et de préciser les caractéristiques de ces efforts. Il y a là, croyons-nous, une position dont nos porte-parole peuvent utilement se servir.

Quand on dit que la France a été le champ de bataille commun des Alliés, on n'a pas tout dit. Il convient d'ajouter que, si le champ de bataille fut commun, les buts de guerre, en dehors du but stratégique, ne l'étaient pas. Chacun de nos alliés anglo-saxons souhaitait comme nous la victoire ; chacun y a travaillé vaillamment avec nous, mais pour des fins qui, l'événement l'a prouvé, cadraient mal avec les nôtres. En d'autres heures, de semblables distinctions seraient peut-être épineuses. Mais, au point de maturité où en est arrivé tout le problème de notre crédit national, après le projet inquisitorial du sénateur américain Mac Cormick, après le vote du *Bonus Bill*, à Washington, promettant aux démobilisés une prime en liaison avec les dettes interalliées, après la note Balfour et devant les pourparlers qui s'y rattachent, non seulement notre intérêt, mais notre dignité nous interdit de prolonger, par excès de discrétion, les équivoques et les malentendus. Certes, il était trop naturel qu'après les hécatombes et les héroïsmes de la Grande Guerre, dans l'émotion de la victoire commune et de la gratitude réciproque, l'argent dépensé parût peu de chose devant les flots de sang répandu. Ce n'est point la France

(1) Un vol. Payot, 1921.

qui, la première, a pesé dans une balance les services rendus par elle à ses amis de l'Entente. Mais enfin, puisque nos partenaires font leurs comptes et nous présentent aujourd'hui des factures se montant au chiffre global de 25 milliards (portés à 60 par le change), il nous est bien permis de faire nos comptes à notre tour.

Dans cet ordre d'idées, nous demanderons, comme il y a trois mois, si l'on a pris note, avec un soin assez diligent, des nombreuses circonstances où, par l'organe de leurs interprètes les plus autorisés, chefs d'État, premiers ministres, grands écrivains, grands hommes d'affaires, l'Angleterre comme les États-Unis ont déclaré aux quatre points cardinaux : « Dans la guerre mondiale, nous avons fait notre propre guerre... *We made our own war...* » C'est en ces termes que, le 11 mai 1921, l'ambassadeur des États-Unis à Londres proclamait l'objectif qui avait été celui de son pays en se jetant dans la mêlée. C'est ainsi que M. Lloyd George, au mois de janvier, au moment où il proposait son pacte de sécurité à la France, énumérait les intérêts spéciaux de l'Angleterre, dans son mémorandum au gouvernement italien. Il y a quelques semaines encore, c'est ainsi qu'il s'exprimait à Aberyswyte, dans le pays de Galles, devant de nombreux auditeurs. Chacun sait qu'en se lançant dans la guerre, le 4 août 1914, la Grande-Bretagne y était entraînée, non point par l'appel vibrant de M. Poincaré au roi George, mais par la violation de la neutralité belge. Cette violation ne fut qu'un pénible épisode dans notre guerre à nous, conséquence de l'alliance russe, et dont la date, fixée par la visite de M. de Schœn au quai d'Orsay pour demander ses passeports, était antérieure de deux ou trois jours.

Quant aux États-Unis, confinés pendant trois ans dans le *watchful waiting* de M. Wilson, ce ne furent point les calamités de la France qui les en firent sortir.

Partant donc de ce fait que l'Angleterre et les États-Unis ont été amenés dans le conflit par leurs intérêts nationaux, il n'est pas déraisonnable d'avancer que, sur le front allant du Pas-de-Calais à la Suisse, il s'est déroulé trois guerres principales : une guerre française, une guerre britannique, une guerre américaine. La mesure dans laquelle notre réservoir de forces a servi d'épine dorsale à ces deux dernières guerres se dégage des tableaux tracés dans le livre du lieutenant-colonel Revol où l'étendue et la variation des

fronts, l'usure des effectifs, la nécessité de suppléer au déficit temporaire de nos alliés par un surcroît d'efforts français, sont exposées en des raccourcis saisissants. Certains épisodes, comme la bataille britannique de Richebourg-Festubert, l'attaque brusquée avec les tanks du général Byng devant Cambrai, sont des types probants à l'appui de notre thèse.

A la bataille des Frontières, le général Joffre avait sous ses ordres 82 divisions ; le général French 5 et demie. A la première bataille de la Marne, ces 5 divisions ne peuvent encore opérer qu'encadrées entre nos 5e et 6e armées. Rien que dans les premiers mois du conflit, nos armées avaient perdu 455 000 hommes en tués ou disparus, évacué 400 000 blessés ; en tout, une saignée de près d'un million d'hommes, soit huit ou dix fois le chiffre de tout le corps expéditionnaire que l'Angleterre put jeter sur le continent, au début de sa magnifique improvisation militaire. En septembre 1915, quatorze mois après l'entrée en guerre de l'Empire britannique, le front anglais est divisé en deux secteurs, que sépare un secteur *français* (ensemble 115 kilomètres). Ce secteur n'est-il pas, en fait, un épaulement du front britannique déjà disproportionné par rapport à ses effectifs d'alors? Notre front, au contraire, homogène dans sa longueur, couvre un espace cinq ou six fois plus étendu.

Qu'on envisage le développement des fronts ou la densité des lignes, on est frappé du fait qu'en mainte occasion, ce qu'une réunion de circonstances, nous le reconnaissons volontiers, a empêché d'être un effort britannique pour la défense d'intérêts en majeure partie britanniques, fut, en réalité, un effort français. Cette utilisation prolongée de notre front, nous acceptions, jusqu'ici, qu'elle eût été gratuite. Ne fait-elle pas contraste, aujourd'hui, avec les sommes qu'on nous réclame, alors que les économies de forces imposées, nous le voulons bien, à la stratégie anglaise, devraient s'inscrire en larges caractères à notre crédit?

Nous ne sommes pas, certes, sans prévoir l'objection spécieuse de l'importance du rôle maritime tenu par l'empire britannique pendant quatre ans : son inépuisable déploiement de dynamique navale, le Pas de Calais à peu près bloqué, le dragage des mines flottantes, la protection des convois, une moyenne de sécurité assurée aux grandes routes de la mer, les bateaux perdus... Ce n'est pas nous qui contesterons l'immense valeur de cette action maritime, ni sa

puissante contribution au succès final. Mais c'était là, pouvons-nous dire, un aspect inévitable de tout conflit anglo-allemand. De toutes façons, il fallait bien qu'un semblable duel déroulât sur les flots toute une part de ses péripéties. L'autre partie, non moins essentielle, la partie continentale, c'était, suivant la loi d'airain de 1914, sur le sol français qu'elle devait se jouer.

Nous n'oublions pas, non plus, les contrastes sans nombre auxquels le débarquement parmi nous et le va-et-vient de ces millions d'hommes a donné naissance : locations d'immeubles ou de quartiers tout entiers, constructions de baraquements, transports de troupes, cessions de matériel ou de munitions, contrats souvent signés par les mandataires anglais avec la généreuse allure de grands seigneurs. Mais, une chose fut donnée pour rien, abandonnée en silence pour la lutte et suivant les vicissitudes des combats : ce fut le sol, la terre nourricière et bénie, vouée à devenir le *No man's land*, toutes ces petites patries dont bien peu valaient moins cher qu'une escadre, qui nous tiennent mieux au cœur que son bâtiment au cœur du marin, et dont l'image ne disparaît devant le regard de leurs fils que quand ce regard s'éteint pour toujours.

Cela, nous l'avions donné d'un geste généreux, lui aussi ; nous l'avions donné au frère d'armes anglais, parce qu'il nous apportait ses armes et la volonté de s'en servir, sinon pour nous, du moins à côté de nous. Nous ne pensions pas, dans notre ingénuité, que, sur ces cartes de guerre noircies ou déchirées par la bataille, le frère d'armes viendrait un jour étaler une carte à payer.

Pour la guerre américaine, d'autres aspects du problème s'offrent naturellement à l'esprit. Il est indéniable que, dès que la rupture (déclarée le 6 avril 1917) fut en vue, la pression allemande sur nos lignes s'est aussitôt intensifiée en proportion de l'importance du nouvel antagoniste. Il est hors de doute, notamment, que l'offensive colossale et désespérée, déclenchée en mars 1918 par les armées allemandes grossies des divisions venues du front russe, eut pour objectif de nous anéantir avant l'entrée en ligne des gros renforts américains. Cette pression redoublée, ces ruées plus furieuses, c'était déjà de la guerre faite contre les États-Unis, mais soutenue pendant près d'un an par les Anglais et nous, sur des fronts respectifs de 130 et de 550 kilomètres où, nulle part, malgré

l'ardeur américaine, le pavillon étoilé ne pouvait encore utilement déployer ses couleurs.

Par contre, en mai 1918, 4 divisions américaines sont au front. En juin, 3 divisions ont leurs secteurs, 3 autres sont dans la bataille. Le 12 septembre, l'armée Pershing, comprenant 14 divisions américaines et 4 françaises, supprime la boucle de Saint-Mihiel. Peu après, 22 divisions américaines, entre les côtes de Meuse et l'Argonne, prennent part glorieusement au combat général.

Dans ces conditions, la technique serait bien à court de ressources, si, avec les graphiques de l'état-major, elle ne pouvait dessiner sur la carte de France, comme nous l'avons suggéré, deux théâtres de guerre approximatifs, appartenant plus spécialement aux efforts militaires de nos alliés ou associés, dans leur lutte particulière contre l'ennemi commun. Les inventaires officiels des régions sinistrées permettraient, d'autre part, de mettre sur pied un bilan plus ou moins approché de l'œuvre destructrice accomplie par la guerre dans le rayon d'action qui lui fut à peu près dévolu.

Le calcul sera plus douloureux s'il s'agit d'estimer l'effort et le sacrifice de nos soldats, par leur contribution infatigable à des causes où notre intérêt national, en dehors des buts militaires, ne figurait que pour une part effacée, comme ne cessent de le démontrer les politiques auxquelles nous nous heurtons, dans l'application du traité de paix. Malgré tout, des x restent à dégager de nos misères : ce qui revient à la liaison stratégique des armées, ce qui revient au degré de communauté des buts, ce qui revient aux intérêts spéciaux des États. Il y va pour nous de milliards, peut-être de notre salut financier, en tout cas de notre émancipation politique, retardée, contrecarrée par d'incessants rappels d'échéances, par des intimations mortifiantes ou par des marchandages dont nous sommes toujours les mauvais marchands.

Qu'on nous comprenne bien. Si l'Allemagne s'acquittait avec bonne foi des obligations dérivant pour elle du traité de Versailles, si la restauration de nos régions dévastées n'était pas restée jusqu'ici uniquement à notre charge, la question des créances que nous rappellent nos ex-associés de la guerre se poserait autrement. C'est parce que, d'une part, l'Allemagne se dérobe aux engagements souscrits par elle, et que, de l'autre, nos alliés, tout en lui prêtant un appui plus ou moins voilé, nous pressent de leurs factures,

que nous sommes en droit, pour nous défendre, de scruter le concours de nos anciens compagnons d'armes dans son origine, dans ses manifestations et dans ses buts. Au fond, la coopération dénommée Entente ne fut pas une alliance au sens complet du mot, comme le fut, par exemple, la conjugaison des forces franco-britanniques en Crimée, suivant un programme concerté, pour un but défini d'avance et réalisé après le succès. Il n'y eut d'autre alliance que le pacte de Londres, signé le 4 septembre 1914, entre la Russie, l'Angleterre et la France et aux termes duquel les trois puissances s'engageaient à ne déposer les armes et à ne traiter avec l'ennemi qu'une fois celui-ci rejeté dans ses frontières. La coopération entre les compagnons de lutte amena une série d'efforts improvisés et de créations rapides, un enchaînement de plans stratégiques reliés, du moins sur le continent, à notre puissant ressort central, sous des inspirations plus ou moins concordantes, mais en vue de résultats qui, en dehors de la suppression du danger commun, n'étaient envisagés de même par aucun des co-belligérants. La liberté de ton qu'en retirent nos partenaires doit exister pour nous comme pour eux. On nous dit : « Les gouvernements qui ont fait la guerre sont venus au secours de la France. » La vérité est que ces gouvernements en entrant dans le conflit, au moment choisi par eux, ont trouvé, pour y amorcer leur action, des opérations militaires plus ou moins avancées, grâce à l'effort de la France, et un ennemi déjà ébranlé par cet effort.

Nous mettrons donc de côté les secours apportés à la France. A ces secours ont correspondu avec surabondance des secours français *anticipés* ou *concomitants*.

Nous laisserons aussi de côté la défense de la Civilisation et du Droit. Chacun des soldats de l'Entente a lutté pour la Civilisation et pour le Droit.

Reste la question du sol, du champ de bataille foulé par trois guerres qui se superposent, des terres cent fois retournées, des villages rasés, des villes détruites, des populations aujourd'hui encore sans travail et sans abri. Dans cet ensemble de ruines, il y a un pourcentage d'intérêt britannique, il y a un pourcentage d'intérêt américain. La question n'est point de savoir si une force majeure empêchait que la guerre britannique ou américaine se déroulât ailleurs qu'en France, mais si une force majeure s'oppose à ce qu'on

tienne compte à la France des dommages qu'elle a subis pour une large part au profit d'intérêts *non français*. Il est très bien de dire comme lord Balfour : « Nous avons emprunté de l'argent aux États-Unis pour notre guerre et nous le paierons. » Il faudrait ajouter : « Nous avons aussi emprunté le territoire de la France pour notre guerre, et nous le paierons également. »

Loin de nous la pensée de réduire notre admiration pour l'élan avec lequel des millions d'Anglo-Saxons vinrent d'outre-mer verser leur sang sur notre sol et, dans une noble confraternité d'armes, aux accents de leurs Tyrtées, les Saeger, les Kipling, concourir à une victoire qui devait être la nôtre, comme la leur. Mais, derrière leur héroïsme, il y avait quelque chose que ces héros ne voyaient pas. Il y avait quelque chose qui traduisait le tonnerre des combats en effets de commerce, et qui prend aujourd'hui, envers nous, des airs de signification par huissier.

C'est à cela que nous répondons.

PAUL LE FAIVRE,
Ministre plénipotentiaire.

La Connaissance de la Guerre [1]

III

Clausewitz, Gilbert, Cardot proclament la suprématie des grandeurs morales à la guerre, affirment la vérité essentielle que l'offensive seule peut procurer des résultats décisifs. Mais l'énoncé de cette vérité, que nul chez nous ne mit jamais en doute, constitue-t-il, indéfiniment répété, une *doctrine* à lui tout seul? Suffit-il de crier tout le temps : *Sursum corda!* pour que les forces morales soient exaltées, pour qu'elles pénètrent et vivifient les grandeurs matérielles à la guerre?... En réalité, ce métaphysicien, ce livresque, ce mystique n'ont fondé ni entrepris de fonder la moindre doctrine cohérente ; ils n'en ont même pas conçu la possibilité. Le seul résultat de leur enseignement a été de jeter le discrédit sur la technique et le matériel et de contribuer à nous amener devant l'ennemi insuffisamment armés.

Ils eurent de très nombreux disciples, parmi lesquels je choisirai seulement le général Langlois et le colonel de Grandmaison, car ils furent les plus notoires et leur influence a été décisive aux cours des années qui ont précédé immédiatement le conflit.

(1) Voir *la Revue universelle* des 1er août et 1er septembre 1922.

Le général Langlois, membre du Conseil supérieur de la guerre, combattit avec acharnement, au Conseil et dans la grande presse, les divers projets relatifs à la création d'une artillerie lourde de campagne. On peut dire que cette artillerie lourde était sa bête noire. Il la criblait de sarcasmes : « D'après l'Instruction allemande, écrivait-il, la tâche principale de l'artillerie lourde est d'écraser par son feu les batteries lourdes de l'ennemi. Si l'ennemi n'a pas de batteries lourdes, voilà donc la tâche principale qui s'évanouit en fumée... » Conclusion : N'ayons pas d'artillerie lourde, et les Allemands seront bien attrapés, ne sachant plus sur quoi tirer avec la leur. Et il ajoutait : « L'artillerie lourde restera forcément en arrière !... quant à l'alimenter en munitions, on se demande comment on fera... » Avec un peu — très peu — d'imagination technique, on se fût tout de suite répondu que les tracteurs automobiles étaient inventés depuis déjà quelque temps et qu'ils y pourvoiraient. A la même époque (1912), paraissaient d'ailleurs dans la *Nouvelle Revue* des études du colonel Gautier tout à fait concluantes à cet égard.

Mais le général Langlois insistait : « L'artillerie lourde de campagne a peu d'efficacité contre les objectifs qui se présentent dans la bataille... » Qu'en savait-il? A défaut de l'expérience des champs de tir, un peu — très peu — d'imagination technique imposait au contraire à l'esprit cette efficacité redoutable. Mais Langlois, pas plus que Gilbert, ne propose à la discussion des possibilités ; il affirme des *vérités* et n'admet pas qu'on les discute : « J'insiste peut-être trop longuement, ajoutait-il, mais je voudrais faire pénétrer cette *vérité* dans l'esprit de tous mes compatriotes, afin d'en écarter le cauchemar de l'artillerie lourde susceptible d'amoindrir leur moral dans le combat et de les entraîner auparavant aux dépenses les plus regrettables... » Tout commentaire est superflu. Et on devine avec quelle joie de pareilles affirmations devaient être accueillies par les parlementaires qui rechignaient à accorder des crédits !

Dans l'esprit du général Langlois, nous devions répondre à « l'obusier lourd de nos voisins par un petit canon léger, le *pom-pom...* ». Pour la tactique de combat, il jugeait que « toutes les tiralleries qui précèdent l'action de l'infanterie, *sous le prétexte de préparer l'attaque*, sont une perte inutile de coups de canon... » On se rappelle pourtant la débauche

d'artillerie qui fut nécessaire avant de pouvoir lancer la moindre attaque. Et Langlois complétait ainsi sa pensée : « Il conviendrait, disait-il, d'inscrire en lettres d'or, dans toutes les chambrées, cet alinéa du règlement d'infanterie de 1884 : « Une infanterie brave et bien commandée peut « marcher sous le feu le plus violent, même contre des tran-« chées bien défendues, et s'en emparer... » Tous ceux qui ont fait la guerre savent ce qui en est. Et, ici encore, il n'est pas inutile de prendre notre gilbertien en flagrant délit de manque d'imagination technique.

En 1884, date du règlement qu'il évoque, on n'avait encore en service ni le canon à tir rapide ni la mitrailleuse à grand rendement. En 1910, au contraire, on les avait, et le général Langlois ne l'ignorait point. Avant d'émettre son souhait d'affichage de l'aphorisme de 1884, il eût pu, il eût *dû* faire un léger effort d'imagination, se représenter l'infanterie à découvert marchant à l'attaque d'une tranchée protégée par de profonds réseaux de fils de fer. Sans être un devin, il pouvait, il *devait*, en 1910, se figurer d'autant plus exactement la situation de cette infanterie soumise aux tirs de barrage du canon rapide et ensuite aux flanquements de mitrailleuses, que les leçons de la Mandchourie et de Tchataldja étaient encore dans toutes les mémoires. Mais voilà : le général Langlois subissait le *dogme* et ne pouvait s'en affranchir ; il ne voulait pas risquer d'être accusé de « manquer de mordant » et rendu peut-être à ses études. Pour les tenants du dogme, le *mordant* consistait alors à exalter les forces morales par des « bluffs » purement verbaux. Il ne leur venait pas à l'idée que le moral de l'homme, et surtout du Français, est fonction directe et immédiate de la confiance qu'il met en son chef. Et qu'il ne faut pas risquer d'ébranler cette confiance par des forfanteries hasardeuses dont il a vite reconnu le néant ou la fausseté.

Sur l'action et la portée de l'artillerie, cet ancien artilleur professait des idées vraiment étonnantes pour l'époque où il les publiait : « Maintenant, disait-il, le plus petit obus est envoyé sûrement jusqu'à 4 000 et 5 000 mètres, et les portées supérieures ne sont utilisables que tout à fait exceptionnellement et sur des zones d'étendue fort restreinte ; du reste, l'invisibilité de l'adversaire rend encore les très grandes portées bien aléatoires... » Je me hâte de dire que ces idées sur l'artillerie qui nous paraissent aujourd'hui

extravagantes n'étaient point celles des vrais artilleurs, de ceux, de plus en plus rares, qui gardaient le contact avec les réalités positives ; mais il faut ajouter que ceux-ci n'avaient pas voix au chapitre et qu'on ne les consultait point. Ils végétaient pauvrement dans les grades moyens. Pour arriver sûrement aux étoiles, pour briller dans les comités et les états-majors, il fallait, quand on était d'une arme technique, le faire *avant toute chose* oublier en adoptant le clausewitzme le plus outrancier. C'est dans cet état d'esprit, sans doute, que le général Percin, issu lui aussi de l'artillerie, jugeait opportun, *au printemps de* 1914, de compléter les théories du général Langlois en écrivant : « S'il plaisait aux Allemands d'augmenter encore le nombre de leurs canons, il faudrait s'en réjouir et non les imiter ; ce serait une folie d'encombrer les colonnes et le champ de bataille d'une quantité d'artillerie telle qu'il ne resterait plus de place pour l'infanterie... » Hélas ! il y a eu de la place pour tout le monde !

Comme Gilbert, le général Langlois condamnait amèrement la fortification permanente. Il faisait un tableau effroyable de l'enlèvement d'un fort : « Toutes les épaisseurs de béton qu'on ajoutera ne changeront rien à la situation ; elles ne feront que rendre plus difficile la sortie du défenseur au moment de l'assaut. » Et il ajoutait avec une prodigieuse et terrible assurance : « Pour moi, faire une dépense quelconque pour réfectionner un fort d'arrêt serait une pure folie. »

A l'époque même où le général Langlois usait ainsi de sa grande autorité officielle pour discréditer l'artillerie lourde de campagne et menait impunément de retentissantes campagnes de presse qui troublaient l'opinion publique, le colonel de Grandmaison faisait (en 1911) aux officiers de l'état-major de l'armée deux conférences où il poussa jusqu'à l'extrême l'erreur essentielle de Clausewitz.

De Grandmaison devenu général s'est fait tuer glorieusement à la tête de sa troupe. C'était un noble cœur et une belle intelligence. Il nous a laissé une étude, parue en 1906, sur le *Dressage de l'infanterie en vue du combat offensif*, où se témoignent le bon sens de la race et le sentiment positif de l'offensive, telle que Napoléon la concevait. Malheureusement, la nuée germanique l'enveloppa peu à peu, et, en 1911, il était devenu le fervent exaspéré de la chimère

clausewitzienne. Ses deux conférences portent sur la *Notion de sûreté* et l'*Engagement des grandes unités*. A la veille de cette guerre formidable où toutes les sciences vont collaborer à la destruction des êtres et des choses, ne vous attendez pas à trouver ici la plus petite allusion aux nouveautés scientifiques, par exemple aux reconnaissances d'avions appliquées à la *sûreté*, non plus qu'aux transports et translations rapides des *grandes unités* pour leur engagement. N'y cherchez pas les modalités nouvelles que vont introduire dans la sûreté et l'engagement le canon à tir rapide, les mitrailleuses, les explosifs, l'organisation des positions, etc. Ce sont là des *facteurs matériels* et, pour de Grandmaison et son école : « Les facteurs moraux ne sont pas les plus importants ; *ce sont les seuls* qui comptent à la guerre. »

En conséquence, nous avons là un discours de près de quatre-vingts pages en termes obscurs et sibyllins sur toutes les entités de la vieille dialectique militaire. A la simple lecture, il est impossible de situer ce document dans le temps. On le daterait aussi bien de 1825 que de 1911. Il y est question de « débordement d'une aile », « d'offensive convergente », de « défensive », de « défensive-offensive », de « contre-offensive frontale », etc. De Grandmaison pose en principe que : « dès qu'une bataille est engagée, elle ne peut plus être conduite », ce qui était vrai peut-être du temps de Clausewitz où l'on ne connaissait point l'avion, l'automobile, le téléphone, la T. S. F., etc., mais ne l'est plus aujourd'hui, car toutes ces nouveautés (contemporaines de de Grandmaison) permettent au directeur de la bataille de savoir à tout moment où en sont à peu près ses diverses unités. Dans cette bataille qui, dit de Grandmaison, ne peut plus être conduite, il faudra : « engager toutes ses forces à la fois, sans arrière-pensée. On ne risque d'ailleurs pas grand'chose. Dans l'offensive, la sûreté d'une troupe dépend entièrement de sa capacité d'attaque immédiate. » Pour le combat partiel, c'est bien simple : « On se range en bataille, on prépare d'ailleurs une manœuvre, toujours la même, l'enveloppement d'une aile ; on part ensuite à l'attaque sur l'ordre du chef, vers l'objectif désigné ; *sans engagement-tampon devant, sans appui d'ailes, sans replis, sans réserve générale.* Tout cela enlèverait du monde à la seule tâche nécessaire et donnerait l'impression qu'on a envisagé un échec... La sûreté d'une

troupe doit être, avant tout, cherchée en elle-même, dans sa capacité d'attaque, c'est-à-dire dans les dispositions qu'elle a prises pour attaquer vite et fort. Un adversaire assailli brusquement et partout à la fois songe à parer les coups... C'est la rapidité de l'engagement qui nous garantira de la surprise et la violence de l'attaque qui nous assurera contre la manœuvre de l'ennemi. »

Il tombe sous le sens que cette méthode est infaillible, en effet, si vous avez la supériorité du moral et du nombre sur l'ennemi et pouvez l'assaillir partout à la fois, *vite et fort*, mais qu'elle est insensée si l'ennemi est beaucoup plus nombreux que vous ne l'êtes et d'un moral égal au vôtre. Nous l'avons bien vu à Morhange et à Charleroi.

« Dans l'offensive, conclut de Grandmaison, l'*imprudence est la meilleure des sûretés.* » Sans doute, quand elle réussit, mais l'histoire montre qu'elle ne réussit à peu près jamais ; et le seul exemple que puisse donner de Grandmaison de sa réussite est tiré de la guerre de 1870, quand les Allemands commettent, le 16 août, les imprudences les plus sottes, en présence de l'inertie tout à fait exceptionnelle du commandement français. Ils ont couru *le risque*, soit, mais ils ont eu, surtout, *la chance*. Mettez à la place de Bazaine, je ne dis pas Napoléon, mais un simple brave homme aux yeux clairs, un Chanzy, un Faidherbe, et leur imprudence entraîne pour eux la débâcle certaine. Et la preuve, c'est que, quarante-quatre ans plus tard, ils ont connu cette débâcle sur la Marne, pour avoir commis une imprudence analogue et parce qu'ils ont eu alors sur leur flanc Gallieni au lieu de Bazaine.

De Grandmaison professe : « qu'on doit se contenter de rechercher où est l'ennemi pour l'attaquer ; ce qu'il veut faire importe peu, puisque nous avons la prétention de lui imposer notre volonté... » Oui, mais cette prétention est purement verbale et la guerre se compose de faits positifs, entre autres, de ceux-ci : qu'on est à deux de jeu, qu'on n'a presque jamais affaire à un Bazaine, et que, si l'ennemi a la même prétention que nous et possède un moral aussi élevé que le nôtre, c'est finalement le nombre et la supériorité des facteurs matériels (inexistants pour de Grandmaison) qui l'emporteront. Il déclare encore que le terrain importe peu « puisqu'on est décidé à attaquer *dans tous les cas, immédiatement.* » C'est entendu, mais la dure expérience nous

a montré que, sur certains terrains, une pareille attaque ne va pas loin.

« Le *risque*, dit de Grandmaison, n'est pas la *chance;* ce trou (du risque), que nous admettons dans la chaîne de nos prévisions, est, dans la réalité, comblé par ce qu'on pourrait appeler les *calculs moraux* du chef ; ces calculs où entrent des facteurs que la raison ne connaît pas. C'est proprement la partie de la guerre qui ne s'apprend pas, au moins dans les livres et sur la carte... La sûreté ne s'obtient que par l'attaque immédiate et totale. La moindre réticence, même dans le détail, risque de lui faire perdre toute valeur... Il faut se préparer à l'offensive et y préparer les autres, en cultivant avec passion, avec exagération, tout ce qui porte, si peu que ce soit, la marque de l'esprit offensif. Allons jusqu'à l'excès et ce ne sera peut-être pas assez !... »

A la bonne heure ! Mais comment y aller à cet excès?... Nous devinons bien ce que doit être l'éducation du soldat, mais pour celle du chef, où est la doctrine? Nous en sommes toujours au principe philosophique de l'esprit offensif ; depuis Clausewitz, nous n'avons pas avancé d'un pas. Car nous ne pensons point qu'on veuille donner sérieusement le nom de doctrine à ces formules abstraites de *Kriegspiel* que de Grandmaison développe dans ses conférences, sous les titres : *Éléments de la décision*, *Conception de l'engagement*, etc. Ce sont là concepts de pure forme, qui ne pénètrent pas le fond même du débat, qui se situent en dehors des réalités techniques d'une époque.

Il est d'ailleurs assez dangereux de répéter à tout propos que les *calculs moraux* du chef ne relèvent pas de la raison, « qu'ils demandent, comme dit Clausewitz, à être sentis ». Car ils ne peuvent l'être réellement qu'en temps de guerre et en présence d'une situation donnée. Alors, que va devenir en temps de paix l'apprenti-chef? Vous lui avez répété sur tous les tons que les facteurs moraux sont les seuls qui comptent à la guerre ; il se gardera donc d'étudier les facteurs matériels ; et, du coup, n'aura plus rien à faire qu'à se laisser vivre en devisant par aphorismes, sentences et citations sur les batailles d'Austerlitz, d'Azincourt, voire de Cannes, en disputant de l'extension des fronts, des échelons, des équerres, des enveloppements, d'ailes, etc., toutes préoccupations qui — nous venons terriblement de le voir — sont devenues enfantines au regard de la guerre moderne ;

et il criera à la fin de chaque séance : « Ayons l'esprit offensif !... »

Et voilà le vide irrémédiable des théories d'avant guerre : elles n'apportent aucun support matériel au principe, aucun terrain arable et fertile à la culture des forces morales ; elles condamnent l'esprit à demeurer dans le vide de la paresse et le vague des abstractions.

Quand la doctrine positive sera constituée, elle nous enseignera au contraire que, si les calculs moraux du chef ne sont point des opérations mathématiques, ils n'en relèvent pas moins de la connaissance positive, car ils obéissent à des lois de succession. Ils admettent des solutions multiples mais pas innombrables. Il n'est pas vrai de dire que la raison ne les connaît pas, car ils ne peuvent être posés et résolus que par l'observation et le raisonnement, l'expérience historique et l'imagination positive. Il est donc indispensable de les étudier, d'envisager, de peser toutes leurs solutions ; et l'on a vite reconnu que leur étude efficace est impossible si l'on n'y emploie le paramètre indispensable des grandeurs matérielles. La doctrine positive donnera sa pleine valeur au principe de la prééminence des forces morales. Seule, elle fera vivre d'une vie ardente et *réelle* les manifestations de l'esprit offensif. Par elle, les calculs moraux du chef fonderont leurs probabilités sur les calculs matériels où il devra exceller. Pour atteindre un but donné, il apercevra l'ensemble et le détail des moyens indispensables d'artillerie, d'aviation, de transports... Il saura donner, sans erreurs dangereuses, les directives techniques. Sans être métallurgiste, il connaîtra les bons aciers ; sans être électricien, il sera capable d'exercer un contrôle d'ensemble sur les services de ses téléphones, de sa T. S. F. ; sans être maçon, il ne s'en laissera point conter sur les qualités d'un bon béton. Quand il attaquera, — car il cherchera toujours à attaquer, — il aura pénétré tout son monde et jusqu'à son matériel de son esprit offensif : le choix des armes, des calibres, la densité des transports, la richesse des stocks, tout prendra l'air offensif ; une impression de force et de sûreté dans la conception se dégagera de l'entreprise, exaltera puissamment les forces morales dans les âmes.

*
* *

Après les conférences de de Grandmaison, on discute encore quelque peu et on aboutit enfin au couronnement logique de l'édifice de nuées fondé par Clausewitz : plus de manœuvre, partant plus de surprise, plus de renseignements sur l'ennemi, plus de réserves... Quels que soient les effectifs, l'armement et le terrain, qu'on soit à un contre deux hommes, à une contre dix mitrailleuses, peu importe ; ce qu'il faut, c'est rechercher l'ennemi et l'attaquer, « le prendre à la gorge » partout à la fois, « vite et fort »... Attaquons ! Attaquons ! Il y a là une sorte de griserie collective et, d'ailleurs, purement verbale, un refrain de bravoure qui ne signifie pas grand'chose devant la réalité, mais qu'il faut entonner avec fougue si l'on ne veut être suspecté de « manquer de mordant ». Et ce n'est là pourtant qu'une caricature germanique de la véritable offensive, telle que la pratiquait Napoléon, celle qui, souple et foudroyante (Marengo, Ulm, Iéna), sait prévoir et manœuvrer, observer et imaginer.

On est donc arrivé à une série de formules et de préceptes qui vont être nommés improprement *la doctrine* (et même la *haute doctrine*) et on les codifie, en octobre 1913, dans le *Règlement sur la conduite des grandes unités*, sur quoi « devra s'appuyer obligatoirement l'enseignement donné aussi bien à l'École supérieure de guerre qu'au centre des hautes études militaires ». Et les fervents de ce nouveau *Credo* déclarent qu'il est définitif : « Maintenant, disent-ils, c'est fini, telle est la doctrine, toute la doctrine ; nous n'admettrons plus aucune discussion... »

Dogme, oui ; doctrine, non.

Voyons ce que devient le dogme et comment se comportent, à l'épreuve de la guerre, les théories qui lui ont servi de révélation.

Pour le plan de concentration, Gilbert avait décidé en 1890 que le « centre de gravité » de nos forces devrait être vers le sud de Toul. On lui obéit aveuglément, avec le plan XVII. Et il se trouve que c'est beaucoup plus au nord qu'il aurait fallu placer ce centre de gravité.

Pour la tactique de l'infanterie, dès les premiers coups de canon, le dogme fait faillite et sanglante faillite : on obéit

à Cardot ; on « marche sur le tonnerre, tambours battants », on proclame avec lui que « la balle est folle et la baïonnette seule sage ». Le cours d'infanterie le plus récent (1913) de l'École de guerre va même plus loin ; il déclare que « la baïonnette reste l'*ultima ratio* de l'infanterie » et que « son rôle ne fera qu'augmenter d'importance », pour l'extraordinaire raison que « les progrès de la navigation aérienne rejetteront de plus en plus les troupes dans les bois et dans l'obscurité »... On méprise toutes ces questions d'organisation du terrain, de défilement, d'utilisation des couverts, d'invisibilité, que Cardot appelait pittoresquement la « tactique du plat ventre »...

Résultat immédiat : d'immenses hécatombes, infiniment supérieures en nombre à ce qu'elles auraient dû être. Et, pour bien voir qu'ici le dogme est seul responsable de toutes ces morts « en surcroît », il suffit de se reporter aux chiffres officiels des pertes pendant les deux périodes de guerre de mouvement qui ont ouvert et clos les hostilités : dans les deux mois d'août et septembre 1914, c'est-à-dire sous le règne absolu du dogme, nous avons eu 313 000 morts, soit une moyenne de 156 500 morts par mois. De juillet à novembre 1918, pendant les quatre mois de la campagne offensive, quand le dogme s'effrite, enfin, sous les coups de massue des faits, nous n'avons eu, en tout, que 110 000 morts, soit une moyenne de 27 500 morts par mois, c'est-à-dire moins du cinquième qu'au début. Si on fait le compte, on voit que le dogme a donc tué, en surcroît, 250 000 hommes sur les 313 000 tombés en août-septembre... C'est un beau chiffre ! Et puisse-t-il, du moins, nous délivrer à jamais du dogme !

Pour ce qui est du rôle stratégique des régions fortifiées, les disciples de Gilbert s'en sont tenus servilement aux erreurs de leur maître : niant et méprisant ces « taupinières qui voudraient attarder le conflit aux chicanes d'une guerre de positions », ils lancent la 2e armée sur le front Morhange-Dieuze-Sarrebourg que nous savons pourtant hérissé d'ouvrages, farci de mitrailleuses, truffé d'artillerie lourde. Et vous aurez beau déchiffrer les ordres relatifs à cette funeste aventure, vous n'y trouverez pas, que je sache, la moindre allusion à ce fait que la position qu'on attaque est puissamment fortifiée. Et, alors, quand on s'est cogné durement sur « le bec de gaz », on s'accommode d'un bouc émissaire, on laisse accuser le 15e corps d'avoir lâché pied, lequel, après

s'être fait hacher à Dieuze, *a battu en retraite le dernier* (1)...

Au cours de la retraite de Charleroi, vous ne verrez pas, non plus, nos gilbertiens agir « en liaison » avec la position fortifiée Laon-la Fère, ni avec les camps retranchés de Verdun et de Paris. Ils abandonnent la première comme ils ont abandonné Lille et comme ils ordonnent d'abandonner Verdun et Paris. L'incompréhension gilbertienne du rôle stratégique des régions fortifiées dans la guerre moderne est chez eux totale.

Au point de vue tactique, je les ai montrés esclaves du bluff du 420, croyant encore, en février 1916, au « peu de durée des ouvrages permanents soumis au bombardement des grosses pièces », voulant faire sauter les forts de Verdun avant de les avoir défendus. A ce moment, et pour le salut de la France, le général Pétain prend, « à zéro heure », le 26 février, le commandement de la 2e armée qui remplace la R. F. V. (Région fortifiée de Verdun). Il dissipe aussitôt la nuée gilbertienne et donne, les 10 et 12 mars, des ordres qui sont d'immortelles pages du bon sens français et marquent un tournant décisif de la guerre.

Quant aux moyens de destruction par le feu, c'est encore le clausewitzme aggravé par Gilbert, Cardot, Langlois, de Grandmaison qui nous condamne à notre cruelle disette de mitrailleuses du début ; c'est lui qui inflige un rendement médiocre à notre merveilleux 75. Après avoir mis son veto sur la création d'une artillerie lourde de campagne, c'est encore lui qui nous empêche d'utiliser, dans les premiers mois de la guerre, la vieille artillerie de Bange, dont nous étions abondamment pourvus : ces canons de 80, 90, 120, 155, non plus que le 95, ne possédaient, à la vérité, les freins et accessoires qui caractérisent la nouvelle artillerie, mais leurs tubes, en excellent acier, lançaient des obus infiniment supérieurs à ceux des pièces similaires allemandes. Ils auraient pu constituer, au début, l'artillerie lourde qui nous manquait. Il eût suffi de les doter d'affûts spéciaux, connus et préconisés à Bourges en 1914. Mais une telle adaptation

(1) Le fait ne saurait plus être contesté. La polémique de l'an dernier entre le maréchal Foch et le général de Castelnau aurait suffi à le mettre implicitement en lumière, pour qui sait lire une carte, si le livre si puissamment documenté de Jules Belleudy : *(Que faut-il penser du XVe corps?)* n'avait établi minute par minute la situation et les mouvements des trois corps qui composaient la 2e armée pendant ces journées tragiques.

supposait un peu de cette imagination technique que la mentalité clausewitzienne exclut farouchement.

Pour le fidèle du dogme, l'artillerie n'est, au fond, qu'un accessoire. « Il est aujourd'hui reconnu », imprime-t-il dans le plus récent règlement (reconnu où, par qui?...), que le rôle de l'artillerie n'est plus de *préparer* les attaques, mais seulement de les *appuyer.* » Il n'oublie pas, d'ailleurs, que, d'après le général Langlois, cet appui (et non cette préparation) ne pourra être qu'une « perte inutile de coups de canon ». Il ne s'agit pas pour lui de bouleverser le couvert de l'adversaire, mais seulement de l'empêcher d'en sortir. En dépit des leçons du Transvaal et de la Mandchourie, il pense qu'il n'aura rien à craindre d'un adversaire « terré », comme il dit. Dès lors, comment prêterait-il son attention au tir courbe, au tir aux grandes distances, à tous les tirs de destruction qui ont joué un si grand rôle à la guerre? Le sauvage mysticisme de Dragomirof et de Skobelef, propagé par Cardot, l'a intimement pénétré ; et, s'il croit, comme le second, que « la balle est folle et la baïonnette sage », il n'est pas loin de penser non plus, avec le premier, que « c'est une honte d'engager l'artillerie à plus de 2 500 mètres » : en 1916, sur la Somme, et après deux ans d'expériences, pourtant concluantes, le fidèle du dogme répugne encore à faire tirer le 75 entre 6 000 et 7 000 mètres...

« Ainsi, dit le général Gassouin, dans son beau livre sur *l'Évolution de l'artillerie pendant la guerre*, ainsi des préparations d'artillerie furent manquées dans les deux premières années de la guerre parce que notre 75 y fut employé à des distances courtes ou moyennes *uniquement*, et non pas à des portées assez grandes pour donner à son obus une puissance de bouleversement suffisante en raison de sa grande hauteur de chute et de son grand angle d'arrivée... » Comment expliquer ce médiocre emploi du 75 autrement que par une insuffisance *essentielle* d'esprit scientifique, d'imagination positive? Un réalisateur de premier ordre, le général Estienne, créateur des chars d'assaut, nous donne un autre exemple de cette insuffisance.

Après avoir constaté que « depuis une trentaine d'années, nous avons assisté à une singulière anomalie : plus la technique prenait d'importance, plus les études techniques

(1) *Revue de Paris* du 15 janvier 1922.

étaient frappées de discrédit », le général Estienne rappelle cet ordre « rédigé, dit-il, dans un état-major, avec une légèreté fâcheuse », qui, pour remédier aux coups courts, dangereux pour notre infanterie, prescrivit de n'employer que des projectiles *de même poids*, et contraignit pendant un mois presque toutes nos batteries à peser et à lotir dans la boue des tranchées un million de cartouches... « Or, dit le général Estienne, la simple lecture des tables de tir permettait au premier venu de constater en deux minutes, sans calcul transcendant, que le poids des obus n'avait rien à faire dans la question et moins encore celui des cartouches... » Voilà vers quelle nuée nous emporte le mépris, officiellement professé, de la technique et des grandeurs matérielles opposées aux grandeurs morales. On plane tellement haut qu'on ne peut plus même lire les simples tables de tir.

Pour la cavalerie, ce fut lugubrement épique. Le front s'étant stabilisé, cette arme d'élite ne trouva plus à s'employer à cheval. Et tout le monde comprend pourquoi, sauf le clausewitzien. Pour lui la cavalerie est toujours « l'arme de l'exploitation rapide du succès ». Il ne sort pas de là. Que veut dire exactement, dans la guerre imprévue que nous faisons, cette vieille formule d'école, il ne se le demande pas. Elle représente pour lui une vérité verbale qui n'a pas à se plier à la vérité des faits. Peu lui importe que les terrains des attaques soient profondément bouleversés par les pilonnages d'artillerie, creusés de trous d'obus, enchevêtrés de fils de fer, de tranchées, de boyaux ; peu lui importe que les tirs de barrage, les flanquements de mitrailleuses, rendent impossible tout déploiement à découvert : le dogme règne au-dessus de ces contingences ; il est sacrilège de vouloir l'y adapter... Et son fidèle se promet bien d'employer la cavalerie à l'exploitation « rapide » du premier succès qu'on pourra obtenir.

C'est alors qu'il lance cette fameuse *Directive du* 18 *juin* 1915 qui plonge tout le front dans la stupeur. Envisageant une *percée* possible, la directive prévoit, en effet, des choses étonnantes : « Les organisations allemandes dépassées, dit-elle, le terrain est libre... (je cite, bien entendu, textuellement). La cavalerie qui aura l'audace de franchir les tranchées à la suite de l'infanterie se trouvera sur les derrières de l'ennemi, comme dans la guerre de campagne, après un mouvement heureux... » Il faut donc « maintenir la cavalerie

à distance d'intervention immédiate » et « *l'exercer à franchir en ordre des tranchées et des boyaux, bouleversés par les projectiles*... » Cette fameuse directive de « la cavalerie dans les fils de fer », comme on l'appela tout de suite, jeta l'effarement parmi les cavaliers, et c'est pourquoi une *Instruction complémentaire du* 14 *août* 1915 vint les réconforter de conseils et d'aphorismes : « Il ne saurait être question, précisait ce mémorable document, de franchir aux allures vives les innombrables boyaux et tranchées qui coupent le terrain des attaques, *ni de se ruer sur des réseaux de fils de fer intacts*... Une des plus importantes missions de la cavalerie sera d'agir *par rabattement* sur les lignes ennemies pour agrandir la brèche... »

On *perce* et on se *rabat*, comme à Austerlitz. Simplement... Et c'est pour obéir à ces chimères qui n'ont aucun rapport, d'aucune sorte, avec aucune des réalités de la guerre moderne qu'en septembre 1915, lors de l'offensive de Champagne, on lança sur les fils de fer de magnifiques escadrons dont on n'entendit jamais plus parler...

A tout le moins pouvait-on espérer que le dogme allait faire merveille pour la stratégie, la tactique générale... Hélas ! c'est ici peut-être qu'il fit la plus lamentable de ses faillites : quand ses fervents se trouvèrent devant le mur immense qui, de la mer du Nord à la Suisse, nous arrêta plus de quatre ans, leur stupéfaction fut grande : ils constataient qu'il n'y avait plus d'offensive, de défensive, de défensive-offensive ; plus de thèse, d'antithèse, de synthèse : la fameuse trilogie hegelo-clausewitzienne s'évanouissait en fumée comme un pur concept métaphysique qu'elle était. Et il en résultait une sorte de scandale. Et puis... — quelle affaire ! — Comment préparer cette manœuvre « toujours la même » qui consiste à envelopper une aile?... *Il n'y avait plus d'ailes* !... C'est alors que, ne pouvant plus *envelopper*, on décida qu'il fallait *percer* : Napoléon eût *percé* ou *enveloppé*. Du moins on le disait. On supposait que Napoléon, le génie incarné de l'imagination technique, en serait (s'il revenait parmi nous) tellement dépourvu qu'il ne verrait pas ce que voyaient, depuis six mois, tous les combattants et les techniciens, à savoir que prétendre *percer*, comme on le fit en septembre 1915, ne correspondait à aucune réalité positive actuelle, n'était plus qu'un concept livresque : les profondes transformations survenues dans les effectifs, l'ar-

mement, les transports rapides rendaient illusoire, en effet, et sans signification objective, cette expression de *percée*. On pouvait sans doute faire une brèche dans les premières lignes, mais cette brèche n'entraînait plus, comme jadis, la chute de tout le dispositif ennemi ; on se trouvait presque aussitôt arrêté par les organisations en profondeur ; on débouchait entre deux haies de mitrailleuses, cependant que wagons et auto-camions vous gagnaient de vitesse, « rameutaient » de toutes parts les troupes « de colmatage ». Et, de fait, même à l'heure de l'hallali final, on a pu bosseler le front de l'adversaire, et, à force de bosses, le contraindre à la retraite ; on ne l'a jamais *percé* au sens napoléonien du mot.

C'est, qu'en réalité, il ne semble pas que les disciples de Clausewitz aient mieux compris Napoléon que ne l'avait compris leur maître. Ils ne voient pas que, pour l'Empereur, *la manœuvre* se confond avec *la surprise* et qu'il faut donc, si l'on veut l'imiter en esprit et en vérité, *produire à tout prix et avant tout la surprise*. Or, ici, quel embarras !... Comment *surprendre*, puisque l'attaque est obligatoirement précédée de préparatifs que les avions aperçoivent et de tirs violents et nourris qui ne laissent aucun doute à l'adversaire sur le lieu et l'heure, « le temps et l'espace »... De guerre lasse, on essayait de reprendre les définitions classiques de la surprise, on les retournait sur toutes les coutures ; mais on n'en tirait pas grand'chose : pour Clausewitz, par exemple, « les deux moyens de la surprise sont le *secret* et la *vitesse* ». Oui, mais comment réaliser le *secret* quand on est vu du haut des airs, et qu'il faut faire un bruit du diable avant d'attaquer ; et qu'est-ce que la *vitesse* quand on est figés l'un contre l'autre et qu'on ne peut plus bouger?... A l'École de guerre, on professa que « surprendre, c'est écraser l'ennemi de près, par le nombre, dans le temps... » Mais les clausewitziens les plus déterminés convenaient eux-mêmes que cette métaphysique ne s'accordait à aucune réalité de la nouvelle guerre...

Et dans l'ossification dogmatique des esprits, on restait là, des mois et des années, devant le mur, à pilonner le terrain, à monter de petites attaques, à *grignoter*, comme on disait, et à se faire grignoter : « Comment voulez-vous obtenir la surprise? s'écriait un jour un disciple de Gilbert. Elle n'est concevable que dans la guerre de mouvement ; et je pose en principe qu'elle demeure tout à fait impossible

dans la guerre actuelle de positions, comme elle le serait dans une véritable guerre de siège. » A quoi répliqua un pince-sans-rire : « Impossible, la surprise, dans une guerre de siège ! Eh, bien, et le cheval de Troie !... »

Il avait raison. C'est en effet, par « le cheval de Troie » que c'est dénouée la guerre, c'est-à-dire par *la surprise issue de l'observation et de l'imagination.* Une fois de plus, le subtil Ulysse a eu raison du Péléide aux pieds légers : Cheval de Troie, les secrètes marches de nuit, les repos invisibles, de jour, dans les bois ; cheval de Troie, la manœuvre de Gouraud, le 15 juillet 1918, quand il abandonne et ypérite sa première ligne ; cheval de Troie, enfin, le char d'assaut du général Estienne quand il débouche, au matin du 18 juillet, en triomphantes équipes, de la forêt de Villers-Cotterets... D'où il faut conclure que la technique et l'imagination l'ont emporté et l'emporteront toujours davantage ; qu'elles sont à la base de toute doctrine positive de guerre. Et, qu'au lieu de se calfeutrer parmi les aphorismes du règlement sur la conduite des grandes unités, il eût sans doute mieux valu que le haut commandement méditât longuement l'aventure du cheval de Troie.

J'arrête ici cet essai de critique positive qui n'est évidemment qu'une ébauche. J'ai voulu surtout faire toucher du doigt la grande erreur des théoriciens d'avant guerre : ils ont pris au sérieux le fossé métaphysique du Prussien Clausewitz ; ils ont cru que l'âme dépouillée du corps, c'est-à-dire la force morale sans la force matérielle, était capable, à elle seule, de vaincre. Il en est résulté chez eux le mépris de la technique et du matériel, avec la quasi-impossibilité d'adapter leur esprit au caractère industriel de la guerre moderne.

Or, ce caractère deviendra toujours plus dominant. Il faudra, de toute nécessité, que *l'esprit industriel,* dans le sens le plus élevé du mot, souffle largement sur nos états-majors militaires, lesquels devront, d'ailleurs, demeurer en liaison étroite et *permanente,* se fondre de plus en plus avec tous nos états-majors civils, toutes nos grandes directions des activités nationales. Il est donc nécessaire que la culture technique prenne une place prépondérante dans l'éducation des élèves-chefs de l'avenir ; et, avant toute chose, qu'ils complètent leurs humanités-lettres par des humanités-sciences, c'est-à-dire par cette culture de la science pure et

désintéressée qui seule pourra les pénétrer du véritable *esprit scientifique*. Cette culture est indispensable, car, appliquée à la connaissance en profondeur des facteurs matériels, l'esprit scientifique est seul capable, dans la complexité formidable des guerres actuelles, de préciser certaines disciplines propres à exalter notre force morale... Le *sursum corda* du général Cardot, pour admirable qu'il demeure éternellement, n'est qu'un *sursum* d'homme primitif : le *sursum* du guerrier moderne est autrement complexe, car il met en jeu toute l'âme. Il requiert non seulement les grandeurs morales primitives, communes au sauvage et au civilisé, mais encore l'emploi avisé, en toute maîtrise de soi, de toutes les ressources de l'intelligence. La force morale d'un aviateur en chasse, entouré d'éclatements d'obus et de crépitements de mitrailleuses n'est certainement pas plus haute que celle du fantassin qui se rue à l'assaut ; mais elle est plus complexe ; car, durant qu'ils affrontent, l'un et l'autre, le visage immédiat de la mort, il faut encore que l'aviateur pense, avec précision, à la direction et au jeu de son appareil. Il y a là pour lui une discipline obligatoire, positive, d'esprit scientifique ; et cette discipline ne lui est certainement pas d'un secours médiocre pour l'exaltation de la grandeur morale de premier ordre qui s'appelle le sang-froid.

La vérité est que la conception des grandeurs morales, telle que nous la présente Clausewitz et ses disciples, nous apparaît singulièrement archaïque : plus la technique se développe à la guerre, plus l'emploi de nouveaux appareils et engins y nécessite de connaissances et d'habileté de la part du guerrier spécialisé ; plus, aussi, les grandeurs morales s'y différencient et s'y multiplient.

La doctrine positive n'est donc pas une doctrine matérialiste, comme on le dit parfois, mais la seule, au contraire, qui puisse donner au culte des grandeurs morales son sens plénier, son développement intégral. C'est, d'ailleurs, la doctrine française par excellence : en la constituant, nous reviendrons à notre vraie tradition, toute de clarté et de bon sens ; elle seule nous permettra d'échapper tout à fait au péril clausewitzien qui, malgré les terribles leçons de la guerre, ne paraît pas encore entièrement conjuré.

COLONEL GROS LONG.
(PIERRE DEVOLUY.)

A travers le répertoire lyrique [1]

IX

Manon

Quoi qu'en disent les renchéris et les puritains de la musique, c'est une œuvre charmante. Nous venons de la relire avec un plaisir renouvelé. Mais, pour le moment, il vaut mieux ne pas la réentendre. Est-ce *Manon*, est-ce *Carmen* qu'on joue à l'Opéra-Comique avec le plus de négligence? Ou peut-être *Werther?* Si c'était *Madame Butterfly* ou *la Tosca*, le dommage serait moindre. Aussi bien l'Opéra, cela va sans dire, — mais cela va mieux encore en le disant, — l'Opéra pourrait présenter à ce déplorable concours un *Samson*, un *Faust*, un *Roméo* de sa façon. Dans nos deux théâtres lyriques sévit également une crise du répertoire : plus qu'une crise, une maladie, et chronique. A qui s'en plaint et demande qu'on y remédie, on répond, on a répondu : «Qu'importe, puisque *avec ça* l'on fait le *maximum.*» Alors? Alors, bienveillant lecteur, et comme on dit justement dans Manon : *Ensemble relisons.*

La musique de *Manon* a d'abord cette qualité qu'elle est exactement musique du sujet. Elle en a le ton et la couleur. Elle ressemble aux paroles ou, du moins, à l'esprit du récit de l'abbé Prévost. Parfois même, on dirait qu'elle y ajoute,

(1) Voir *la Revue universelle* des 1er janvier, 1er avril, 1er juin, 1er août, 15 novembre 1921, 1er février, 1er juin, et 15 août 1922.

ou qu'elle « en remet ». Il est vrai que les librettistes, avec raison — les lois du théâtre étant plus sévères que celles du roman — avaient commencé par en ôter. Leur Des Grieux n'est tout de même pas aussi méprisable que l'autre. Et puis la durée du spectacle ne laisse à Manon que le temps de trahir une fois, une seule, son « cher chevalier ». Enfin Lescaut, son frère, est devenu son cousin, et cet éloignement de la parenté, s'il atténue le caractère, respecte un peu plus les convenances : *Major e longinquo reverentia.*

Sous ces réserves, la musique est bien celle de l'action et des personnages. Elle suit l'une, parfois elle la presse. Chez les autres, elle accroît la vérité et la vie. De cet accroissement, faut-il donner des exemples? Parmi tant de passages connus, populaires même, il n'est que de choisir.

Carmen, la *Carmen* de Prosper Mérimée, que Sainte-Beuve comparait un jour à *Manon Lescaut*, porte en épigraphe deux vers grecs dont la traduction est à peu près, à un mot près, celle-ci : « Toute femme est belle. Elle n'a que deux bonnes heures : l'une dans « l'amour » (ἐν θαλάμῳ, dit le grec), et l'autre dans la mort. » De la *Manon* de Massenet, la dernière heure est la moins bonne. Voilà le seul endroit où le musicien se montre, et de beaucoup, inégal au romancier. Les librettistes ont eu les premiers le tort de changer le lieu du dénouement. Le désert d'Amérique était plus favorable que la route du Havre à l'expression de grandeur et de désolation par où jadis Auber lui-même, à la fin d'une *Manon* partout ailleurs assez ridicule, a su pendant quelques moments nous émouvoir. Le duo final de Massenet n'a de désolant, dirions-nous, si ce n'était trop dire, que sa banalité. Fait de thèmes rappelés et de thèmes nouveaux, ceux-ci n'y sont pas les meilleurs, et les autres n'y sont pas nouveaux.

Revenons donc à « l'heure de l'amour », aux heures, car il y en a plus d'une, et là nous verrons la musique, en mainte rencontre, prendre sur le roman les avantages qu'elle tient de sa nature même.

Pourquoi Manon Lescaut, dès la première scène,
Est-elle si vivante et si vraiment humaine,
Qu'il semble qu'on l'a vue et que c'est un portrait?

Vive, enjouée, encore ingénue à demi, rieuse et curieuse, rêveuse même par moments, avide et comme gourmande à l'avance du plaisir qu'elle ignore, mais qu'elle devine et qu'elle

souhaite, « dès la première scène » de l'opéra plus encore que du récit, voilà Manon. Si connus sont les traits de sa figure musicale, que chacun, à peine rappelé, va chanter en votre mémoire :

Je suis encore tout étourdie...

Joli récit de voyage, amusant non moins qu'amusé ; avec cela, fine esquisse de caractère. Et voici déjà la mélodie de Massenet, sa véritable, sa meilleure mélodie. Signes particuliers : langueur et vivacité tour à tour ; une ligne élégante, tracée à travers des modulations ingénieuses et cependant naturelles ; de longues et lentes phrases, d'où soudain s'échappe un trait précipité ; enfin et surtout le rythme ou plutôt l'un des rythmes favoris du musicien : 6/8 ici, comme ailleurs, en vingt endroits, dans *Manon* même, ce sera 9/8, ou 12/8, c'est-à-dire le partage de la mesure en deux, en trois, en quatre triolets ; d'où l'impression d'une période et comme d'une écharpe sonore balancée et flottante. On trouverait peu d'exemples de ce rythme-là dans *Carmen,* dans *l'Arlésienne* moins encore. Observez aussi, à la fin de la phrase et sur la dernière syllabe du second de ces deux mots : *étourdie, engourdie*, comme la voix s'élève d'une note afin de retomber de plus haut, et d'une plus rapide et plus gracieuse chute.

« La douceur de ses regards, un air charmant de tristesse », l'abbé Prévost parle ainsi de son héroïne. Et maintenant vous plaît-il de voir ou d'entendre la musique développer les paroles — ce peu de paroles — et les transposer, par le secret pouvoir qu'elle possède seule, de l'ordre de l'intelligence dans celui du sentiment? Lisez les moindres phrases de Manon avant que survienne Des Grieux ; oui, les moindres : *Allons, Manon, plus de chimères...*, *Attendons sans penser...*, *Ne rêvons plus...*, d'autres encore, ne fussent-elles que des soupirs. Chacune est un trait de caractère, de physionomie, presque de visage. Chacune répand sur le jeune front une ombre de mélancolie et de rêve, que sillonne par moments, à la vue des trois petites femmes pimpantes et parées, un éclair de coquetterie envieuse et le désir déjà passionné de *s'amuser toute une vie.*

Avec la rencontre de Juliette et de Roméo, celle de Manon et de Des Grieux (dans un genre ou dans un monde inférieur) passe pour l'un des plus fameux « coups de foudre » de la littérature. La musique l'a bien rendu non sans l'avoir préparé.

Messieurs les ténors, eux, ne tiennent pour la plupart aucun compte des préparatifs. Ils ont deux manières également déplorables : la précipitation et la violence, de gâter cet épisode. Ils n'en observent ni les degrés ni le progrès et, sans ménagement, par-dessus l'exorde, ils se hâtent — de quel train ! — vers la péroraison, que d'ailleurs, à grands coups de voix, ils écrasent.

Voilà de nouveau, soutenant une des mélodies principales de la partition, les triolets chers au musicien. Déjà Gounod (introduction et scène du balcon de *Faust*, duo nuptial de *Roméo*, ailleurs encore) usait volontiers de cette coupe rythmique. Mais la mélodie ici n'est pas celle de Gounod : aussi tendre, elle est plus nerveuse et moins sereine. Une autre, plus ardente, et toujours de rythme ternaire, va lui succéder, mais auparavant, autour de Des Grieux surpris, enchanté soudain, se forme comme un léger nuage, une espèce de vapeur sonore. Il se cherche, il se reconnaît à peine lui-même, et la voix et la symphonie, l'une et l'autre incertaines, expriment bien, au moment d'aborder la jeune fille, le trouble de son abord. Il l'aborde, mais en parlant au lieu de chanter et l'orchestre expose le premier, comme pour le lui suggérer, le thème que bientôt redira sa voix. Le musicien de *Manon*, et de la seule *Manon*, si je ne me trompe, a trouvé bon de jeter, de poser plutôt, çà et là sur le courant musical, certaines phrases parlées. C'est une application discrète du procédé que les Grecs nommaient *paracatalogé* (consulter Aristote en ses *Problèmes*) et que nous appelons mélodrame. Très émouvant dans le genre tragique (*Egmont*, *l'Arlésienne*), le contraste, infiniment plus léger ici, ne laisse pourtant pas l'auditeur indifférent. L'effet en est ménagé, « filé » pour ainsi dire avec art. La parole déclamée ne tarde pas à rejoindre la musique qui l'appelait ; elle s'y glisse, elle s'y perd ; elle devient ou redevient chant, et si facile est le passage, qu'on ne distingue plus très bien où cessa l'une, où l'autre a recommencé.

Préparée ainsi, la déclaration de Des Grieux : *Enchanteresse*, prend toute sa valeur et tout son éclat. Elle marque dans la partition et même dans l'œuvre de Massenet un de « ces hauts moments sonores » dont a parlé Maurice Barrès. « Moi, nous avoue assez ingénument le jeune héros de l'abbé Prévost (il a dix-sept ans), moi qui n'avais jamais pensé à la différence des sexes ni regardé une fille avec un peu d'atten-

tion... je me trouvai enflammé tout d'un coup jusqu'au transport. » Encore une fois ici comparez la musique à la parole et vous déciderez laquelle a su rendre, avec le plus de force, de chaleur et de transport, la première pensée de cette différence.

Pour enflammé que soit, dès le début et jusqu'au bout, le Des Grieux musical, ainsi que l'autre, sa flamme n'a jamais rien de vulgaire. Si bas que le chevalier finisse par descendre, la voix en lui ne se sent pas des bassesses du cœur. « Il était, nous dit l'abbé Prévost, rapportant leur première rencontre, il était mis fort simplement. Mais on distingue au premier coup d'œil un homme qui a de la naissance et de l'éducation. Je m'approchai de lui, il se leva et je découvris dans ses yeux, dans sa figure et dans tous ses mouvements, un air si fin et si noble..., etc. » Sainte-Beuve a noté chez le héros du roman la persistance de la « qualité ». Celle-ci persiste également chez le personnage lyrique. On ne relèverait en tout son rôle rien d'analogue à certain *allegro* de bravoure, sinon de cirque, seule tache au rôle de Werther, mais qui le dépare, et qu'on en voudrait effacer. Au contraire, sur la figure musicale de Des Grieux, en toute circonstance, un air de distinction et d'élégance est répandu.

Il n'est pas, en musique, de lettre plus joliment tournée, avec plus de naturel et de grâce, que la lettre écrite par le chevalier à son père et par lui relue avec Manon. A côté des lettres admirables de Werther, mais dans le style familier, ce billet restera parmi les meilleurs exemples de correspondance lyrique. Et puis cette page, et d'autres encore, du second acte, respirent un parfum de jeunesse et de fraîcheur. Un peu fade, ont dit encore « ceux qui ont le goût difficile », et nous peut-être, naguère, avec eux. Nous ne le dirons plus. La musique d'aujourd'hui, certaine musique du moins, nous fait pardonner, agréer, même en cette musique d'autrefois, un peu trop de gentillesse et quelque préciosité. Aimons sans fausse honte les deux passages populaires entre tous de ce second acte : le « rêve » de Des Grieux et l'adieu de Manon à la « petite table ». La partition porte çà et là cette indication : « avec intimité ». Elle définit bien ainsi le sentiment de la musique. Elle devrait ajouter : « avec poésie », et puis, et toujours : « avec jeunesse ». Le « rêve » que le chevalier raconte à Manon est un rêve de la dix-septième année. Timide et comme lointaine est la mélodie, et

l'accompagnement vaporeux qui frissonne autour d'elle la fait paraître plus légère et plus fragile encore. Quant à l'adieu, au fameux adieu, reconnaissons que « sa grâce est la plus forte ». Après tout, pour une « petite table », point n'était besoin d'une grande mélodie. Pour deux couverts — dont un verre unique — celle-là suffit. Elle tient elle-même «si peu de place », « en se serrant » elle aussi. Dans un étroit espace, elle se meut à peine ; elle ne s'élève ni ne s'abaisse trop ; elle a soin de ne toucher, de n'effleurer que des notes prochaines. Mais chacune de ces notes a sa valeur à la fois expressive et musicale ; toute inflexion, pour être légère, n'en est pas moins juste. Réguliers et doux, les accords qui soutiennent la voix se succèdent eux aussi de proche en proche et forment une série harmonique extrêmement unie. Lisez, jouez, ensemble ou séparément, le chant et l'accompagnement, vous y prendrez le même plaisir. Et je ne parle ici d'abord que du plaisir musical pur. Mais vous ne vous plairez pas moins à reconnaître dans les sons la petite personne ou la petite créature qu'ils représentent : *animal grazioso e benigno*, dirait-on volontiers, en s'excusant de l'irrévérence envers Dante. Oui, même *benigno*, malgré son inconsciente, son instinctive perversité. Encore une fois, il ne s'agit là que de mélancolie et non de désespoir. Nous n'avons pas devant nous une héroïne épique, à peine une héroïne tout court. Manon n'est pas Didon, cette Didon, d'ailleurs, abandonnée et non point abandonnante, que Virgile nous montre *os impressa toro*. Ce n'est point sa table qu'embrasse la reine de Carthage et le meuble que pressent ses lèvres, il serait peu convenable de voir, à l'Opéra-Comique, une jeune personne s'en séparer en pleurant.

Un vrai petit chef-d'œuvre du genre intime et discret est la causerie de Manon avec Des Grieux le père sous les arbres du Cours la Reine. On donnerait pour tout ce peu de mesures l'air de Manon, son « grand air », avec fioritures, vocalises et « cocottes »; brillant, trop brillant éloge de la carrière « embrassée » par la jolie fille ; air en quelque sorte professionnel et fastidieux comme la plupart de ceux qui lui ressemblent, qu'ils soient de marins, de militaires, ou autres spécialistes. *Je marche sur tous les chemins*. Je suis belle, je suis heureuse, je fais ceci et cela... « Moi » haïssable qui ressemble un peu, avec plus d'emphase, à tel ou tel « numéro » de revue où la *prima donna* s'avance et se définit elle-même

en ces termes : « Je suis l'oseille », ou encore : « Je suis le pavé de bois. »

Mais l'*a parte* suivant est une chose exquise. Vous connaissez la situation. Aux sons éloignés de l'orchestre du bal, Manon et le comte s'entretiennent tout bas, à mots couverts, — comme les sons, — du chevalier et de celle qu'il aimait, que peut-être, elle ose l'espérer et voudrait le savoir, il aime toujours. Elle le nomme, lui, mais ne se nomme plus elle-même. Elle feint de l'oublier, de l'ignorer, de parler et d'interroger pour une autre. Sa voix se mêle furtive à la petite symphonie et s'y insinue. Elle hésite, elle s'interrompt. La musique, ici, comme les paroles, effleure, suggère et ne procède que par sous-entendus. Plus ému bientôt qu'il ne veut le paraître, le comte essaie de se dérober à l'interrogatoire : *Pourquoi donc savoir tant de choses?*... Alors c'est à l'orchestre invisible, insensible aussi, de se taire. L'autre, celui de la salle, reprend et nous reprend nous-mêmes d'une soudaine, émouvante reprise. Il rentre en quelque sorte et nous fait rentrer dans l'action, dans la passion, dans l'âme des deux interlocuteurs. Il est sensible, lui, et c'est avec pitié qu'il s'unit au dialogue devenu pathétique un moment. Puis il se tait de nouveau. Et là-bas la petite musique recommence et jusqu'au dernier mot, légère, indifférente, elle accompagne la triste causerie et ne la comprend pas. On pense ici, par analogie et par contraste, à la scène de *la Traviata* entre Violetta et Germont (le père d'Alfredo). Chez lui d'abord même politesse un peu froide, puis même sympathie ; chez elle, même humilité, puis même détresse de femme. Mais que le ton, que le style, que l'art enfin est différent ! Souvenez-vous du *cantabile* de Violetta : *Dite alla Giovine*, de cette phrase qui part de si bas pour s'élever, s'élancer si haut ! Elle commence comme une prière et s'achève par une sorte d'adjuration ardente, éperdue. Pas d'orchestre, ou presque pas ; le plus banal et le plus pauvre accompagnement. Mais dans le chant, dans la voix seule, quelle flamme, quelle force, quelle *virtù!* Nulle recherche, pas l'ombre de « métier », et du talent à peine ; mais un trait, un coup de génie. Musique française et musique italienne : autant l'une se réserve, autant l'autre s'abandonne et se livre ; l'une fond le cœur et l'autre le fend.

Mais voici, pour notre musique elle-même, une belle occasion de se lancer. « Je sentis, c'est Des Grieux qui parle,

le Des Grieux du roman, je sentis dans ce moment que j'aurais sacrifié pour Manon tous les évêchés du monde chrétien. » A ce sentiment et à la manière de le traduire, la musique va donner une bien autre énergie, une bien autre chaleur, et témoigner par là de ce qu'on appelle quelquefois d'un nom barbaro-scientifique, le dynamisme des sons. Le moment dont il s'agit (la scène du séminaire) est encore un des « hauts moments sonores », le plus haut même, de la partition. Les strophes de Des Grieux (*Ah! fuyez, douce image*) respirent, d'un souffle haletant, une émotion vraiment lyrique. C'est ici qu'on entend, — soit dit pour qu'on soit moins sévère aux anciens « poèmes » d'opéra, — c'est ici qu'on entend, ou qu'on pourrait entendre, si le chanteur prononçait avec netteté ces deux alexandrins signés — qui le croirait ! — Henri Meilhac :

Et songez, si j'ai bu dans une coupe amère,
Que mon cœur l'emplirait de ce qu'il a saigné.

Il n'y a que la musique, avouez-le, pour faire passer cette image et, si j'ose dire, avaler cette boisson.

Le duo suivant est populaire entre les innombrables duos d'amour de Massenet. Sous la plume, sévère au romantisme, d'un écrivain distingué (1), nous rencontrâmes autrefois ces mots : « Les notes dangereuses d'un langoureux amour. » La musique de Massenet est pleine de ces notes-là. Jamais elles n'ont soupiré, palpité, frémi — si ce n'est parmi les roses d'*Esclarmonde* — comme dans le parloir de Saint-Sulpice. Quelqu'un nous assurait que pendant le duo d'*Esclarmonde*, ou pendant l'intermède, symphonique et furieusement imitatif, qui le continuait — à rideau baissé — une mère dit un jour à sa fille : « N'écoute pas, mon enfant, c'est trop voluptueux. » Le duo de *Manon* c'est tout juste assez. L'amour, plus que langoureux, n'y atteint pas à la frénésie. Les jeunes personnes peuvent l'entendre. La phrase que tout le monde connaît : *N'est-ce plus ma main que cette main presse...*, en occupe le centre, ou le sommet. Très longue, très ample, elle ne remplit pas, à elle seule, moins de trois pages de la partition piano et chant. Elle a plusieurs façons d'être originale. Mélodique et déclamée à la fois, elle parle autant qu'elle chante. L'orchestre d'abord l'accompagne à peine et ne

(1) M. le chanoine Delfour.

répond à la voix qu'elle imite que par des répliques brèves. Le rythme n'est plus un de ceux-là dont nous signalions chez Massenet le trop fréquent usage. Par moments, la mélodie se change en libre mélopée. Enjôleuse, câline, elle s'attarde à de souples vocalises qui lentement descendent et se dégradent. Puis elle se reprend. Tour à tour soutenue et défaillante, elle tombe et se relève. Elle a des coups, ou des à-coups soudains, et des fuites mystérieuses. Elle promet et menace, elle frappe et caresse. En deux mots, familiers à nos confrères anglais, elle possède, cette mélodie, et la *practical* et la *poetical basis;* en français, une valeur de sentiment et d'expression autant qu'une valeur de pure musique. Entre la force des sons et la force de l'âme, entre la défaillance aussi des uns et celle de l'autre, le rapport est ici parfait et constant.

Et puis, dans *Manon*, par une heureuse rencontre et qui s'est renouvelée dans *Werther*, l'accessoire, comme on dit en droit, suit le principal. Le « milieu », — donnons une fois au mot son véritable sens, — le milieu rayonne sur les dehors ou les environs. Le fond du tableau, le cadre même, est brillant et vivant. Autour de l'action et de la passion, rien ne languit, rien n'est inutile, encore moins pâle et plat. Au premier acte, l'arrivée du coche, le repas des trois petites femmes avec leur protecteur ne sont que détails de mise en scène, mais d'une mise en scène musicale et réglée avec esprit. Spirituel encore, au début de l'acte du séminaire, le babillage des dévotes félicitant l'abbé Des Grieux de la thèse qu'il vient de soutenir. Un musicien de France, le Massenet de *Manon* ou l'Auber du *Domino noir* s'entend toujours à faire jaser, pieusement, religieuses ou laïques, « les personnes du sexe ».

Spirituel enfin, d'une autre manière, de plus d'une autre même, le personnage de Lescaut. Posé, campé dès les premières scènes, il se tient jusqu'au bout, ou plutôt il se lâche et se reprend tour à tour. En des chansons, des refrains, jusque dans une réplique, une inflexion de voix, il garde le ton et l'accent de la vérité, un air soldatesque, les allures d'un vaurien et d'un bon garçon, quelque chose de cynique et de débraillé, sans rien pourtant, ni dans un tour mélodique, ni dans un rythme, ni dans une cadence, d'ignoble ou seulement de grossier. C'est le rythme qui donne du caractère et du style, car la bassesse peut avoir le sien, aux recom-

mandations de Lescaut à sa cousine (premier acte) : *Ne bronchez pas, soyez gentille.* Plein de verve rythmique est le quatuor du second acte. Il est fait d'un double *a parte.* D'un côté Lescaut relit avec Des Grieux, mais d'un ton différent, et la différence est plaisante, la lettre que le chevalier relisait tout à l'heure avec Manon : de l'autre côté, le fermier général, sous son déguisement de garde française, fait à Manon d'une voix contenue, mais ardente, ses offres amoureuses et financières. Scénique et musical, l'ensemble est deux fois excellent. Dans le genre concertant et légèrement fugué, Massenet n'a rien écrit d'une plume aussi alerte, aussi fine, et Lescaut est encore ici le meneur du jeu, d'un jeu spirituel et charmant.

Ailleurs (avant-dernier acte) il en mène un autre. « Le principal théâtre de mes exploits, confesse Des Grieux, devait être l'hôtel de Transylvanie, où il y avait une table de pharaon dans une salle et divers autres jeux de cartes et des dés dans une galerie. Cette académie se tenait au profit de M. le prince de R... » Il paraît qu'alors déjà comme aujourd'hui, c'était « là jeux de princes ». Le tableau musical de « cette académie » est plein de vie et de vice, étincelant à la surface, avec des dessous équivoques. A certain moment, un éclair de passion le traverse. Sur les vers connus de Musset :

... Quelle ardeur inouïe
Pour l'or et le plaisir! Comme toute la vie
Est dans tes moindres mots!...

Ici encore la musique se souvient de la poésie et, dans ses moindres notes, la surpasse. Au moins sur le premier de ces vers : *Manon, sphinx étonnant, véritable sirène,* l'apostrophe lyrique est plus emportée encore et plus fiévreuse que l'autre. Il y a là certaine quarte augmentée (faisons le savant) à laquelle on ne résiste pas. Air de bravoure, ainsi que celui du Cours la Reine, le *brindisi* de Manon l'est d'une autre bravoure, d'une hardiesse, d'une ivresse, d'une folie qui pétille et qui mousse. La mélodie en est suraiguë, ou semble telle, et le frisson des violons, sur une note plus haute encore, ne fait que l'aiguiser davantage. Brillante aussi la chanson de Lescaut qu'un orchestre qui glisse et qui tinte accompagne. Mais surtout cet acte est sillonné d'un bout à l'autre par un thème d'orchestre étrange et singulièrement expressif. De rythme saccadé, de sonorité mystérieuse, il a je

ne sais quoi d'oblique et de louche, il trahit un obscur sentiment de malaise et d'inquiétude. Par moments, le *Faites vos jeux* des croupiers retentit, non pas chanté, mais parlé seulement, et la froideur de la parole aide encore la musique à créer ici la couleur et l'atmosphère trouble du lieu, d'un mauvais lieu.

Enfin, un dernier détail a son prix et par l'effet pittoresque couvre un peu la pâleur de l'épisode final, « la route du Havre ». L'intérêt, l'émotion même ne se trouve pas ici dans l'action, mais dans le décor musical. Et ce décor, pour le dessiner et le peindre, pour nous en rendre sensible et la solitude et la mélancolie, il suffit d'une chanson de marche, du refrain des archers qui font escorte à la pauvre et bientôt mourante voyageuse. D'où lui vient, à cette chanson d'un rythme, d'un tour allègre, je ne sais quel arrière-goût de tristesse et de misère? Peut-être de l'éloignement des voix et, lorsqu'elles se taisent, des réponses affaiblies et comme attendries de l'orchestre ; de telle harmonie, de tel silence ; puis de reprises furtives, craintives même ; enfin de certains accords incomplets, où des vides se creusent à dessein et qui descendent lentement, lassés eux-mêmes et près de défaillir.

. . . .

On l'appelle Manon; elle eut hier seize ans.

La partition a passé depuis longtemps l'âge de l'héroïne. Mais ce qui suit demeure vrai de la musique aussi :

En elle tout séduit, la jeunesse, la grâce.

Et l'une et l'autre feraient de *Manon* le chef-d'œuvre de Massenet, si le premier et surtout le troisième acte de *Werther* n'étaient venus une fois porter le musicien sur des sommets plus élevés et plus purs. *Manon*, du moins, nous paraît la partition la plus égale et la plus harmonieuse de l'auteur, celle qu'entre toutes il a créée à son image. Fromentin assurait que pour un artiste le moment arrive toujours où par une conjonction favorable de ses facultés et des circonstances, de son talent ou de son génie et du sujet ou de l'occasion, il produit son œuvre par excellence, l'œuvre qui lui ressemble le plus à lui-même, qui le manifeste et le représente parfaitement. Pour Massenet, ce fut le moment de *Manon*.

Camille Bellaigue.

Le Catalan de la Manche[1]

XII

Les livres devaient inspirer un bien grand respect aux gens de Cantalafuente, car une année passa, puis deux, sans qu'on reçût un nouveau livre et sans que personne entrât dans la bibliothèque pour consulter un de ces pauvres volumes qui, dans l'attente, se morfondaient sur l'étagère.

Le jour du tirage au sort approchait, les jeunes gens allaient être conduits à la caserne, et ces livres qui protestaient contre le service militaire restaient là, pleins de poussière, sans qu'on songeât à leur demander ce qu'ils pensaient de la guerre. Des heures de misère venaient, les propriétaires diminuaient les salaires des ouvriers agricoles, et ces pages qui expliquaient comment il fallait combattre pour obtenir une amélioration, personne ne leur demandait conseil. Des doutes de conscience surgissaient et nul ne prenait la peine de s'enquérir de ce qu'en pensaient les philosophes. Don Juan-Antonio pouvait dormir tranquille. Si le Catalan n'avait pas coupé ces livres pour les lire quand ils étaient siens, la bibliothèque philosophique qui, d'après lui, devait bouleverser tant de choses n'aurait été lue par aucun des citoyens de Cantalafuente.

C'est le cas de se demander : « Avec tant et tant de désillusions, ce pauvre Catalan devait être à bout de forces ; il devait en avoir assez

(1) Voir *la Revue universelle* des 15 août, 1er et 15 septembre 1922.

et être fatigué de lutter ! » Ah ! non, il n'était pas fatigué du tout. Il y a des hommes qui ne se fatiguent que dans les moments de repos. La désillusion les éperonne ; s'ils ne pouvaient être martyrs, il leur serait indifférent de vivre ou de mourir, et, bien que cela paraisse impossible, la souffrance est la consolation qui leur rend la vie supportable. Autrefois, on appelait ces hommes des saints, des pénitents ou des ascètes ; aujourd'hui, nous ne savons pas comment on les nomme. Ce sont ceux, croyons-nous, que la science traite de fous. Mais — que le Catalan nous pardonne si, pour le défendre, nous attaquons la science ! — elle radote si souvent, cette science, que nous commençons à nous méfier d'elle.

Ce Catalan prêchait dans ce petit village de la Manche parce que le destin, ou ce que vous voudrez, l'y avait conduit. S'il était tombé dans un désert, il aurait prêché le désert. Il était né pour y prêcher et ni les années ni l'expérience ne l'avaient détourné de sa mission. Il portait le travers en lui-même ; aussi partout où il allait, le travers l'accompagnait : le travers sublime de convertir ceux qui ne voulaient pas l'être.

Il voulait façonner ces villageois à son image, les réveiller, les diriger vers la clarté, et il courait le péril de rester, lui, dans la nuit. Il voulait les conduire en avant et le résultat pouvait bien être que ce village l'entortillât dans les toiles d'araignée du passé et dans les cordages de ce « pourquoi »? qui était une école philosophique. Ce Catalan qui avait lu tout ce qu'on peut lire pouvait bien être vaincu par les illettrés ; l'apôtre débordant de foi, le rédempteur sans génie pouvait mourir solitaire, enseveli sous l'indifférence, car si le moulin peut donner des coups de poing au vent, l'homme ne le peut.

Le moulin du Catalan tournait toujours, mais il semblait que l'eau était devenue plus riante et plus chantante, que le maléfice de Frascuelo l'avait induit en paresse, et qu'au lieu de chevaux de force, c'était une force de bourricots qui le mettait en mouvement, de sorte que si, au lieu d'un loyer honoraire, le meunier avait payé un loyer effectif, la production de farine n'aurait pas suffi pour lui et sa famille. Sa femme, cette femme si habituée aux hasards de la vie et résignée à tous les périls, se trouvait de plus en plus étrangère en ce lieu, à mesure que les jours passaient ; la tristesse de la plaine avait pénétré si profondément dans son âme qu'elle passait tout son temps à raccommoder du linge sans savoir où regarder, sans mouvoir les yeux ; et le village, Cantalafuente, dès que s'éteignait le soleil, restait étendu, si écrasé sur le sol, qu'il avait l'air d'un cimetière de maisons qui se seraient elles-mêmes ensevelies.

Il faut avoir la tête bien riche de fantaisies pour ne pas s'endormir

à jamais dans cet ample lit sans sommier ; il fallait être illuminé pour ne pas sombrer dans une nuit sans feu, avoir deux ailes de vent à l'âme et des braises dans l'entendement pour ne pas mourir de froid. Mais le Catalan, né avec une turbine dans le cerveau qui ne cessait de fonctionner ni le jour ni la nuit, croyait que tout ce qu'il avait lu dans les pages à bon marché des livres de chevalerie sociologique pouvait être réalisé n'importe où, n'importe comment, et ni la paresse, ni la routine, ni l'ambiance, ni les coutumes, ni la tradition, ni la force ne pouvaient arrêter cette machine qui courait sans frein, sans rails, sans timon, sans hélice et sans boussole.

Voyant que personne n'allait voir ses pauvres livres et qu'ils se consumaient de nostalgie et de tristesse sur leur pauvre étagère, il pensa qu'il serait possible d'exalter ces âmes avec la musique et il se mit en tête de fonder un orphéon sur ce champ de ses expériences qu'était la *Lyre agricole.*

Chanter en un lieu où il n'y avait pas d'arbre, c'était comme si on avait voulu élever des cygnes dans un paysage sans eau, et, le professeur de chant ignorant la musique et le solfège, il lui aurait fallu trouver des cigales plutôt que des choristes. Mais nous savons que, lorsqu'il s'agissait de propagande, le Catalan n'était arrêté par rien. En causant avec les uns et les autres, en allant de maison en maison, comme à la chasse de chardonnerets, il finit par réunir quelque vingt-cinq adolescents disposés à pousser des cris — nous n'osons dire chanter — et il les conduisit à la *Lyre agricole* au risque de faire déserter un autre salon de l'immeuble.

Le difficile, après les avoir réunis, était de faire le choix des chansons que devaient chanter ces choristes. Naturellement, il aurait voulu débuter par l'*Internationale* ou, tout au moins, par la *Marseillaise;* mais lancer brusquement un chant si violent était une affaire bien délicate ; on risquait de compromettre le succès. Il aurait voulu aussi, en manière de préparation et en attendant, leur apprendre un chœur de Clavé qu'il avait chanté, dans sa jeunesse, mais il n'en avait gardé qu'un vague souvenir. Il lui aurait plu de leur apprendre *Tu es la fleur...* et *Ma folle passion...*, mais c'étaient des romances à accompagnement de guitare et indignes d'un orphéon aux idées avancées. Il en était encore à chercher, à hésiter, lorsque les enfants prirent eux-mêmes l'initiative de chanter ce qu'ils savaient tous, mais que leur professeur ignorait : le chant populaire de la *jota* manchègue.

De la *jota*, ils passèrent à *l'Ame de Dieu*, puis aux *Bohèmes.* Le Catalan était outré. Lui, le panégyriste du saint travail, chanter les vagabonds, les bohèmes ! N'y tenant plus, il entonne tout d'un coup l'*Internationale.* Et que ceux qui veulent le suivre le suivent, et que

ceux à qui cette manifestation déplaît désertent la *Lyre agricole!* Il valait mieux quatre voix de quatre hommes décidés que l'indécision tremblante de vingt gosiers douteux.

Ce n'est pas qu'on fût effrayé par ce chant. La majorité des choristes ne savaient d'où il venait ni à quoi il tendait, et ils n'avaient nulle curiosité de le savoir. Ils étaient si régionaux, si manchègues, tellement du terroir, ces choristes de l'*Agricole* que l'*Internationale* s'arrêtait dans leur gosier sans pouvoir en sortir. Plus il était question de supprimer les frontières, plus leur langue restait muette ; plus le refrain leur disait qu'il fallait se grouper pour la lutte finale, plus la dissonance était grande ; plus l'hymne excitait à délivrer le genre humain, plus il plongeait dans la torpeur ces hommes qui ne savaient où ils étaient. Si le maître leur avait dit : « Voyez ! La Bastille est là ! Vienne le chant, et flanquons-la par terre ! » ils auraient marché en poussant des cris. S'il leur avait dit : « En avant la chanson, voilà l'ennemi, nous le tenons ! » pas un seul n'aurait manqué à l'appel. Mais aller conquérir une chose dont ils ne savaient pas où elle était, à des frontières qu'ils ne voyaient pas, pour la génération de demain, cette génération qui était encore de la veille, les célibataires n'y comprenaient rien et les gens mariés la désapprouvaient. Aussi, un à un, tantôt les basses et tantôt les ténors, ils s'arrêtaient en chemin, et quand on arrivait à la fin, quand il n'y avait plus de frontières, le Catalan était seul à chanter ; mais il y mettait tant de hardiesse et de fougue qu'il semblait qu'un incendie se fût déclaré dans le local de la *Lyre agricole.*

Le pauvre exalté essaya bien de les faire chanter à mi-voix, à bouche close, à bouche ouverte ; il rabaissa même son hymne jusqu'à le faire accompagner par la guitare... Rien à faire ! on ne le suivait pas. La *jota,* très bien ; si bien que le peuple même l'écoutait. Mais dès qu'il était question de supprimer les États, l'enthousiasme tombait, et si, au moment de crier que « l'Internationale sera le genre humain » ils avaient eu un drapeau avec les couleurs nationales, c'est ce drapeau qu'ils auraient acclamé ; ils auraient acclamé la patrie que le Catalan voulait qu'ils supprimassent.

Encore une fois, le Catalan se trouva seul. Les chants, comme les livres, sont beaucoup plus pour le public que pour ceux qui les composent. Tel un saint François social, il aurait endoctriné les poissons et chanté pour eux si les poissons n'eussent été déjà libres dans leur sphère ; mais cette indifférence des gens qui ne voulaient pas l'entendre, quel crève-cœur pour lui ! Il y avait de quoi en perdre la foi, l'espérance, la charité et envoyer à tous les diables la propagande, les revendications et la régénération du peuple. Il redevenait un

solitaire parce que tout le monde était las de voir un homme qui ne se lassait jamais ; parce que le moulin de son imagination tournait avec une telle rapidité qu'on ne pouvait le suivre ; parce qu'il paraissait avoir six ou sept vies devant lui, que les autres n'en avaient qu'une et ne voulaient pas la gâcher. Peu à peu, un à un, tous l'abandonnaient en alléguant des raisons qui étaient des excuses. Le maréchal ferrant lui dit « qu'une vie sociale si intense le compromettait dans sa profession et troublerait sa paix intérieure », c'est-à-dire qu'il avait peur de déplaire à sa clientèle. Par conséquent, il demanda au Catalan de patienter, d'attendre, car qui revendique aujourd'hui revendiquera demain. Le cafetier, dont la femme s'était blessée le mois précédent, ne pouvait s'occuper de rien autre que de son intérieur tant qu'elle ne serait pas complètement rétablie ; il ne fallait pas lui parler de politique et encore moins de salut public, il en perdrait la tête. Le maître d'école ne cessait de lui conseiller le calme et la prudence ; « il était payé par le gouvernement et si on le soupçonnait de professer des idées subversives, on lui fermerait la mâchoire, c'est-à-dire qu'on lui supprimerait son misérable traitement et il tomberait neurasthénique sur les pages d'une grammaire ». Si des amis lui parlaient ainsi, quelle devait être l'attitude des ennemis ! Le vicaire, en le voyant passer, riait de ce rire qu'il n'avait jamais pu comprendre ; le curé sortait de son manteau deux doigts pareils à deux petits pains et faisait le geste de la bénédiction ; les vieilles s'écartaient de lui comme de l'esprit malin ; et partout où il passait on aurait pu croire qu'il laissait un sillage de soufre. Notre Catalan se trouva si seul que, sans jamais douter de l'Idée, il en arriva à douter de ses forces, et qu'il se décida à appeler à son aide d'autres apôtres éloignés qui cheminaient par le monde en travaillant à la régénération d'autres pays.

Alors pour se mettre en communion avec eux, il passa son temps à écrire. Il lança des lettres dans toutes les directions comme les barques lancent des fusées pour qu'on les aperçoive des phares et qu'on leur jette des cordes. Il écrivit à ceux de Barcelone qu'il avait connus au temps de la jeunesse enflammée ; à ceux qui avaient émigré aux républiques d'Amérique ; à ceux qui attendaient, aux frontières, de pouvoir rentrer non dans la patrie mais dans le coin de planète où le hasard les avait fait naître. Il écrivit à un ami fidèle, anarchiste farouche qui, toujours suivi de la police, allait d'une ville à l'autre. A tous il demandait secours, il leur disait qu'il y avait des populations plus dignes de pitié que celles qu'ils allaient conquérir ; il les priait de le réconforter, de le guider, de lui envoyer des journaux qui seraient son aliment spirituel. Or la plupart ne lui répondirent

même pas ; les uns parce qu'ils avaient pris leur retraite, d'autres parce que, grâce à l'Idée, ils avaient avancé et étaient devenus administrateurs des biens des vieux compagnons de révolte ; beaucoup parce qu'ils étaient si loin que les lettres ne leur parvenaient pas. Ceux, peu nombreux, qui se souvinrent du camarade qui leur écrivait d'un pays désolé, lui donnèrent des conseils de prudence, d'espérance, de résignation et tout au plus lui promirent vaguement d'être à son côté le jour qu'il aurait besoin d'eux, si toutefois leur présence n'était pas d'une plus urgente nécessité en un autre lieu.

Bien qu'il ne s'en rendît pas pleinement compte, les amis éloignés l'abandonnaient aussi. Ils ne se souvenaient pas de lui et ne paraissaient avoir aucun intérêt à s'assurer qu'il était encore de ce monde. Alors il consacra ses dimanches à parcourir les autres villages de la Manche et il s'aperçut qu'ils n'étaient pas tous aussi arriérés que Cantalafuente. Là, il vit des fabriques ; un peu plus loin des chutes d'eau. D'Almagro à Alcazar de San Juan, d'Alcazar à Tornesolla, de Tornesolla à Ciudad Real, partout on était plus conscient, plus éveillé, plus ouvrier que dans ce Cantalafuente qui était né comme une ampoule sur une plaine de poussière ; partout le travailleur gagnait un salaire plus élevé que dans ce bourbier agraire ; nulle part l'artisan de l'indifférence ne régnait comme dans ce village de liège ; mais plus il le considérait comme fermé à tout progrès et arriéré comme pas un, plus il l'adoptait comme un enfant miséreux, scrofuleux et triste auquel il devait infuser la vie avec le sang de ses veines pour le régénérer et le conduire à la fête de l'avenir de la solidarité planétaire.

Oui ! Il fallait essayer le dernier remède pour le guérir. Il fallait célébrer un meeting. Ces compagnons qui lui avaient écrit « qu'ils seraient à son côté le jour qu'il aurait besoin d'eux si toutefois leur présence n'était pas d'une plus urgente nécessité en un autre lieu », apporteraient la parole sainte, cette parole sainte qu'il n'avait pu faire pénétrer dans l'entendement de ses frères villageois ; et, prenant pour des engagements réels ce qui n'était que dérobade, il retourna au cercle, à ce pauvre cercle qui commençait à ressembler à un club girondin de la paresse.

Ce cercle était plus fatigué que jamais. A la première séance du comité, le Catalan demande la parole.

— Que voulez-vous encore? Que vous faut-il de plus? semblait dire le président en la lui accordant.

— Je veux un meeting ! Un grand meeting !

— Où? où donc, malheureux? Où voulez-vous le faire, ce meeting pour lequel vous ne trouverez pas de local, ni d'orateurs et où per-

sonne n'ira vous écouter? dit le maréchal ferrant en donnant un coup de poing sur la table comme s'il eût frappé sur l'enclume.

— Pour y prendre la parole, des orateurs viendront de l'autre côté de la mer! répond le Catalan en se levant. Ils s'y sont engagés et ils tiendront leur parole. La politique que...

— Pas de politique! crie avec une voix de pinson un jeune apothicaire installé depuis peu au village et qui avait été élu secrétaire du cercle. Le règlement ne le permet pas.

— Nous le détruirons, ce règlement! s'écrie le Catalan en sursautant. Et nous aurons un local! Nous avons les aires, nous avons la plaine, nous avons l'amplitude de la Manche! Nous avons la planète qui est nôtre! On nous l'a volée, mais elle est nôtre! Il n'y a pas de barrière pour le prolétariat! Sinon, nous tiendrons le meeting dans l'église!

— Ne nous emballons pas! piaille le pauvre maître d'école.

— Le règlement interdit aussi de parler de religion, reprend le secrétaire.

— Nous parlerons de ce que nous voudrons! riposte le Catalan. Il y a assez de siècles que nous gardons le silence, compagnon. Puisque nous avons fait les premiers pas, qui sont toujours les plus coûteux, sur le champ de la liberté, achevons de socialiser la nature pour l'homme! Notre devoir est de travailler pour la félicité du genre humain. Unissons-nous, manuels et intellectuels, et allons au meeting! Allons-y!

— Bien, bien, nous irons! fait le président ahuri. On ira. Nous n'épargnerons rien pour le faire aboutir. Mais je voudrais adresser une question à l'orateur : qui paiera les frais du meeting?

— Comment! qui paiera? Mais nous autres.

— Qui, nous autres?

— Tous les membres du cercle.

— Les membres sont libres, fait le maître d'école.

— Chaque membre paiera volontiers cinq centimes par semaine, répond le Catalan.

— Volontiers? Je proteste, fait le président. Mais enfin, sous la réserve qu'il n'y aura pas de controverse, on fera payer les membres pour le meeting. Maintenant, je voudrais savoir quand il aura lieu.

— Tout de suite.

— Et quand est-ce, tout de suite?

— Quand on pourra.

— Votons donc que le meeting aura lieu quand on pourra.

Et tous votèrent pour la célébration d'un meeting quand on pourrait.

Le Catalan, satisfait, courut vers le moulin pour conter à sa

femme et à son fils la conquête de cette après-midi, une des plus violentes de sa violente existence. Les chemins étaient trop étroits pour lui. Il lui semblait que les paysans avaient une marche plus allégée, qu'ils n'étaient plus accablés sous le poids de tant de chaînes, qu'ils portaient la tête plus haute, qu'ils étaient devenus plus humains. Mais comme il était écrit dans la planète de cet homme que jamais de sa vie il n'aurait une heure de parfaite sérénité, en entrant dans sa maison il se trouva devant ce spectacle : son fils, les vêtements en lambeaux, les coudes et le gilet arrachés, le visage souillé de poussière, une tache de sang entre l'épaule et les côtes ; la mère, raccommodant, comme toujours, mais cette fois c'était une blessure que son fils avait reçue, et Frascuelo, avec une cruche, aspergeant d'eau la blessure.

Le Catalan se précipite vers eux en disant :

— Qu'est-ce que c'est? que s'est-il passé? Un accident du travail?

— Du travail ! fait Frascuelo. Ç'a été un coup de corne.Le gosse ne se tenait pas bien en garde et l'animal rusé ne l'a pas manqué.

— Un bœuf? demande le père.

— Un bœuf ! qui vous parle d'un bœuf? Ah ! le vaillant gosse ! Vous pouvez dire qu'il a la vocation, le sang *torero*.

XIII

Sang *torero* ! Allons doucement. Je ne voudrais pas contredire le vénérable Frascuelo, ni mettre en doute sa compétence dans l'art de la tauromachie. En affirmant que le fils de notre Catalan avait la vocation et le sang *torero*, l'infirme s'aventurait peut-être trop. Mais que Joanet eût un sang bouillonnant et qu'il fît preuve de vaillance et de décision, cela ne faisait aucun doute. Le coup de corne reçu, le lamentable état de ses vêtements confirmaient qu'il s'était approché d'un taureau plus que ne le marquaient les règles de l'art ; que le taureau l'avait roulé dans la poussière, puis lancé dans l'air, puis qu'il l'avait repris et, finalement, l'avait laissé dans l'état où nous l'avons trouvé. Or, pour braver avec tant de téméraire intrépidité un taureau farouche et le défier de si près, il faut avoir quelque chose dans son diable de sang, il faut avoir, comme le taureau, du sang *torero*.

« Ne manque pas le taureau, sinon il ne te manquera pas, lui, avait dit le grand maître. » « Celui qui s'attaque aux taureaux en sort meurtri », dit-on encore. Pour que Joanet se fût adonné à l'art de la tauromachie sans que son père s'en doutât ; pour que celui-ci

ignorât que son fils passait plus de temps dans la campagne à manier la cape devant les yeux d'un taureau que dans la forge avec un marteau devant l'enclume, il fallait que ce père eût toujours les yeux fixés vers un lointain qui l'empêchait de voir ce qui se passait dans son entourage immédiat.

Joanet allait bien chez le maréchal ferrant où il était censé faire son apprentissage, mais son apparition était de courte durée. A peine au travail, il le laissait, s'enfuyait dans les champs en compagnie de Faustino et de Frascuelo dont il ne pouvait se séparer, et en route pour l'école de tauromachie ! Ils s'en allaient à une métairie située à une petite demi-heure de chemin, où il y avait quelques jeunes taureaux, et là devant ce livre de la mère Nature, devant cette bibliothèque mieux garnie que l'autre, ils essayaient de mettre en pratique ce qu'ils avaient appris en théorie.

Frascuelo, à cause de sa jambe infirme, se mettait dans un coin où il était en sûreté, surveillait les animaux et, plus que les animaux, les pâtres qui ne voulaient pas qu'on agaçât les veaux dont ils avaient la garde ; car il en est du taureau comme de l'homme : si l'on ne veut pas qu'il devienne méfiant et rusé il ne faut pas lui donner l'occasion de prendre de l'expérience. Aussi dès que le boiteux voyait une des bêtes s'écarter du troupeau et de ses gardiens et paître seule, il donnait le signal et expliquait à ses deux disciples la manière d'engager le combat avec lui.

Parmi les veaux, il y en avait qui étaient venus au monde pour devenir de bons pères de famille ; ils dédaignaient la *muleta* et les provocations ; ce qu'ils voulaient, c'était de l'herbe. Bœufs paisibles qui se souvenaient qu'il a fallu des milliers d'années pour parvenir à être les amis de l'homme ; veaux qui avaient pris au sérieux la domestication, bêtes qui, de même que l'homme, ne savaient pas ce que c'est que la liberté et portaient la marque de l'esclavage que leurs pères avaient souffert. Mais il y en avait d'autres, les taureaux, les vrais taureaux, qui ne pensaient qu'à faire le mal — mal qui, s'il est fait avec rectitude, est qualifié de noble ; mal qui excitait Joanet et Faustino, car dès qu'ils en voyaient un, sans même lui dire : « Dieu te garde ! » ils se précipitaient vers lui, le dérangeaient dans son repas et lui donnaient une telle rage qu'il était d'humeur à tout bousculer.

Alors Frascuelo, de son abri, leur criait des conseils et leur indiquait les mouvements à effectuer conformément à la science tauromachique. Il aurait donné la moitié de sa vie pour pouvoir s'y mettre et dire à ses disciples : « Voyez ; ceci se fait de cette manière », et le faire : « Tu t'appuies par ici », et s'y appuyer : « C'est par là que tu

dois sortir », et sortir aussi. Il aurait donné l'autre jambe pour pouvoir la perdre de nouveau ; il aurait donné la Manche pour pouvoir planter une *véronique*. Mais comme c'était impossible, il jouait le rôle du président, du public, des musiciens ; et ainsi, quand un disciple avait fait une passe selon toutes les règles, il lui aurait lancé un verre de vin, en se privant de le boire ; mais quand la passe était mauvaise, il le traitait de voleur, d'assassin, de lâche, en criant si fort qu'on l'entendait du village.

Les deux adolescents écoutaient ce qu'ils pouvaient, car lorsqu'on se trouve entre des réflexions et deux cornes, ce sont toujours les cornes qui gouvernent. A leur manière de *toréer* on distinguait les deux écoles : celle de la grâce et celle de la vaillance, car depuis qu'il y a des taureaux de course ceux qui ont ce sang dont parlait Frascuelo se divisent en deux partis. Lorsque, pour être d'où il était, par instinct, par la volonté de Dieu, ou pour la raison que vous voudrez, Faustino était en face de la bête, ce qu'il faisait n'était pas présisément *toréer;* c'était tisser avec ses pieds un tapis brodé de fleurs, avoir des ailes au lieu de bras, non des ailes de moulin mais de malice ; c'était avoir un corps qui se ployait comme un épi sous le vent ; c'était un *olé!* pratiquant. Tenant la cape au bout des doigts ou bien assurée par les deux mains il la faisait voler d'une telle manière devant les yeux du veau, avec des voltes si soudaines, qu'on ne savait pas si c'était un nuage, une brume ou un amas de poussière ; il glissait devant lui avec la rapidité d'un lézard, si bien que quand la bête croyait l'attaquer de dos, il surgissait aussitôt en face ; enfin il tournait autour d'elle si impétueusement que la bête ahurie perdait toute connaissance et ne savait plus où donner de la tête. Par contre, notre Joanet ne faisait pas d'arabesques, il allait droit au taureau, se plantait entre les deux cornes, et lui disait : « Tiens, me voici. Si tu es un vrai taureau, lance-moi vers les nuages ; sinon, va-t'en paître ; tu n'es bon à rien. »

Quelquefois le veau se conduisait comme un bœuf, il s'en allait paître, laissant là ces enfants qui s'étaient trouvés sur son chemin ; alors Frascuelo sortait de son coin pour embrasser ses disciples. Mais il arrivait aussi que le veau se rappelait ce qu'il avait entendu dire de la noblesse de sa race ; alors il renversait son agresseur dans la poussière, le mettait à mal et le maître allait le relever. Quand l'heure de rentrer était venue, le boiteux du moulin les précédait pour les recevoir à l'entrée du village, et quand ils avaient l'heur de porter sur leur corps et leurs vêtements des traces d'un véritable combat on leur faisait une ovation telle que le Catalan en aurait bien voulu la pareille pour le jour du meeting.

C'est ainsi que Joanet devenait homme. Il allait accomplir sa dix-huitième année. Il était svelte, délié comme un jeune plant. Il avait des yeux profonds et brillants, le nez droit et bien proportionné, la lèvre supérieure bien assise, sur l'inférieure charnue. Le soleil brûlant de cette Manche lui avait bruni le visage ; par le caractère, l'esprit de décision, l'exaltation, l'entêtement il ressemblait beaucoup à son père bien que les tendances fussent opposées. Si celui-ci avait été poussé par l'ambiance et ses lectures à *toréer* des multitudes, le fils l'avait été à *toréer* des taureaux sauvages, et l'on peut affirmer qu'ils dépensaient les mêmes forces et les mêmes réserves d'énergie qui les faisaient provoquer le danger qu'il vînt des bêtes ou des gens.

Joanet avait gagné à Cantalafuente ce que son père ne pouvait posséder : la sympathie, le don de plaire, de convaincre ; il avait ce que tous désiraient, admiraient et auraient voulu avoir : la jeunesse éclatante et le courage mis à l'épreuve dans un jeu auquel ils s'entendaient mais qu'ils n'osaient pratiquer. Devant lui toutes les portes des maisons s'ouvraient et tous les bras se tendaient ; quand il passait par les rues, on l'appelait des fenêtres ; pas une fillette qui ne le regardât, pas un gamin qui ne le tutoyât. Cette idée que le village avait l'espoir de posséder un torero, et peut-être deux, alors qu'il n'en avait jamais eu la moitié d'un, enthousiasmait la population. Quand il entrait à l'hôtel, il était traité comme un fils par l'hôtelier, comme un frère par les enfants ; il restait à dîner quand il voulait, il y passait une partie de la soirée à jouer de la guitare ou à écouter les autres. Il servait même à boire ; M. Prepedigno, à l'heure de prendre le vin de Villarubia de Santiago, daignait se laisser servir par le fils du réformateur. Le maréchal ferrant, c'est-à-dire son patron, en lui remettant sa semaine, le payait avec plaisir pour son travail et son intelligence, mais, en outre, il était orgueilleux d'être le patron d'un jeune homme promis à la gloire, qui honorerait sa forge, et lorsque Joanet arrivait en retard, il se disait que l'apprenti venait de travailler pour son avenir ; alors il le recevait avec un sourire qui voulait dire : « Tu es un homme ». Le maître d'école le contemplait en pensant : « Tu seras quelqu'un. Tu as raison de m'abandonner. Dans la voie où tu t'es engagé, tu seras tué ou bien tu feras fortune ; dans la voie que tu aurais suivie avec moi, tu aurais vécu mais pauvre ». L'alcade, les jeunes gens, les enfants, les propriétaires, les paysans, le regardaient amoureusement comme un fils adoptif de race qui avait su les comprendre. C'était une plante étrangère qui s'était enracinée sur leur sol, un arbre transplanté qui donnait des fruits à leurs jardins ; une fleur apportée par le vent et qui, dans

cette plaine, s'ouvrait jaune et vermeille comme les couleurs de cette cape que son père voulait effacer. Les vieilles femmes même étaient en admiration devant lui et semblaient dire : « Oh ! de ce coquin ! » Jusque dans les salles de la *Lyre agricole* les vingt-cinq choristes qui avaient perdu la voix le faisaient chanter, avec accompagnement de guitare, des chants populaires, que l'air tiède d'Andalousie avait donnés à ces terres si âpres et si désolées. Le jeune homme s'était acclimaté, de sorte qu'au lieu que le Catalan gagnât des fils à la Cause, le peuple avait gagné son unique fils. Plus le peuple le faisait sien, plus son père le perdait ; plus il était de la région, plus il était perdu pour l'Humanité. Les hommes étaient plus puissants que les livres.

Outre l'imagination représentée par le père, il y avait aussi un cœur hanté par le pressentiment que la voie dans laquelle Joanet s'était engagé finirait par détruire un amour naissant, et ce cœur était celui de la Nati.

La Nati avait dix-sept ans. Depuis une année, elle était devenue femme avec cet éclat de printemps qu'ont les fleurs éphémères qui s'épanouissent la nuit pour se refermer et mourir au soleil. Cette fillette pleine de vivacité et d'allégresse, comme un perdreau, n'avait pas tardé de passer de l'air riant au sérieux, de la joie à la mélancolie, soit parce qu'elle voyait sa mère, malade, clouée en un fauteuil dans une chambre sans jamais plus pouvoir se lever, soit parce que dans ses veines coulait un sang d'un autre pays lointain, ou que le soleil l'avait mûrie. Ses goûts changèrent comme si, en un été, dix ans s'étaient écoulés. Aussi, elle qui autrefois s'était enamourée de Joanet pour sa grâce et son talent de torero et de guitariste, maintenant, croyant qu'un jour il pourrait être son mari, elle se réfugiait dans sa chambre et se mettait à pleurer lorsqu'elle le voyait arriver sur la place, aux applaudissements des gens, avec ses vêtements déchirés par des coups de cornes de taureaux.

Dans la gloriette du jardin, auparavant si propre et si coquette mais aussi poussiéreuse que tout le reste depuis que la mère était malade, plus d'une fois, au retour de ses aventures, il la trouva triste ; et elle lui disait :

— Si tu m'aimais comme tu le dis, tu ne songerais pas à te faire torero.

— Mais je n'y songe point, répondait-il en riant pour la tranquilliser.

— Tu ne songes qu'à cela. Personne ne s'expose comme toi, tous les jours, s'il n'a pas l'idée de *toréer*. Si tu m'aimais, tu ne le ferais point, car tu sais combien cela me fait souffrir.

Et deux larmes coulaient de ses yeux.

— Écoute-moi, lui disait-il en pressant les deux mains de la jeune fille dans les siennes et en la regardant bien dans les yeux. De quoi as-tu peur? D'un coup de corne? Les coups de corne de la faim sont bien pires, comme dit Frascuelo.

— Frascuelo est un mauvais sujet. C'est une brute qui nous perdra tous ! Je ne puis le sentir ni même prononcer son nom, disait-elle en se levant pour s'en aller.

— Mais la chance? Et la science? répondait-il en l'arrêtant et en la faisant se rasseoir.

— C'est que... Ne crois pas que ce soit le taureau qui me fasse le plus peur. C'est... la vie que mènent les toreros. Tu partiras. Tu t'en iras, on t'applaudira partout, et tu verras d'autres femmes plus belles. Elles te désireront. Et je te perdrai peu à peu. Mais elles ne t'aimeront pas autant que moi, ces autres. Je te le jure ! Ah ! certes oui, je te le jure.

Et c'étaient, de nouveau, des larmes.

— Mais qui t'a conté de pareilles choses? faisait-il.

— Mon cœur qui ne me trompe point, répondait-elle.

Et elle courait s'enfermer dans la maison.

Donc, la Nati avec ses larmes était le seul obstacle que rencontrait Joanet dans ses goûts et ses travaux de torero amateur qui devaient fatalement faire de lui un torero professionnel ; car on saute d'une enjambée des bancs en bois de l'école primaire à l'Université centrale, c'est-à-dire à la *Plaza de toros*. Le village le voulait, et c'était presque une nécessité, car un village qui, aujourd'hui, n'a pas un ou deux toreros est en mauvaise posture et joue un rôle effacé dans le concert européen des provinces espagnoles unies.

Depuis le dernier accident, qui avait été assez sérieux, au lieu d'aller porter au père leurs condoléances, pour l'état du fils, les gens de Cantalafuente allaient le féliciter pour son heureuse chance d'avoir un enfant qui était l'espérance du moulin. Tout le monde y alla, y compris la junte, la municipalité et les conservateurs, y compris ceux qui pour tout autre motif auraient refusé de faire une démarche auprès du Catalan par crainte de se compromettre ou de se mettre en contradiction avec eux-mêmes. On n'avait jamais vu une telle foule au moulin. Le père aurait pu être navré de ce que le motif de ces visites fût une chose si contraire à ses théories ; mais soit qu'il s'imaginât que l'aventure tauromachique de son fils n'était qu'une cause purement fortuite, soit que, tout le village, les masses, les votes, le suffrage universel enfin étant accouru à ces urnes de l'admiration, il se crût tenu de respecter ce suffrage même dans ses

erreurs, au lieu de se plaindre de les voir tous réunis pour une chose aussi futile qu'un coup de corne qui n'avait même pas percé la peau, il accueillait les félicitations. Et, pour le bien de l'humanité, il profitait de l'occasion pour leur parler de l'avenir, leur prêcher le syndicalisme, leur enseigner le machinisme, leur expliquer son grand projet de mettre des moteurs à tous les moulins de cette Manche sans fin, prononcer un certain nombre de phrases trancendantales.

En sortant du moulin, un jour, l'alcade qui n'avait prêté aucune attention aux propos du Catalan eut une idée lumineuse : le jour de la fête patronale de Cantalafuente approchait, et puisqu'on avait deux gars nourris aux mamelles du village, deux gars solides et déjà entraînés dans l'art de la tauromachie, on pourrait donner une *novillade* dans laquelle ces deux lumières de la localité tueraient deux veaux qui seraient aussi des enfants du pays.

Cette proposition suscita un enthousiasme général. L'alcade, à partir de ce jour, pouvait être sûr de garder sa charge tant que durerait sa vie, comme le glorieux alcade de Zalamea. Les mains à l'ouvrage ! Acheter les veaux ! Aviser les intéressés qui allaient être de vrais matadors ! Fermer les rues débouchant sur la place ! Faire un corral pour les victimes !

L'hôtelier acheta un costume de gala pour son torero de fils, et comme le fils du Catalan ne pouvait compter sur son père pour s'habiller en matador, on ouvrit une souscription pour lui en acheter un qui fût modeste mais digne. Tous souscrivirent : le député, la municipalité, les pauvres, les riches, les femmes, même les prêtres, même don Juan-Antonio Ruiz y Perez de Castrovido, même la *Lyre agricole* tout entière, de sorte qu'en huit ou dix jours on réunit cinquante écus.

La souscription pour le meeting n'avait produit que six pesetas.

XIV

La vérité est que cette fête, cette course de taureaux imaginée par l'alcade en un moment d'inspiration allait non seulement révéler au village qu'il possédait deux matadors, mais encore soulever les fondements de ce Cantalafuente ensommeillé.

Nous ne dirons pas que le jour de la grande corrida le soleil se leva plus resplendissant que de coutume car il faisait toujours son devoir largement, ni que les oiseaux chantèrent, ni que chantèrent les choristes de la *Lyre agricole;* mais vraiment, dès le matin, on pouvait remarquer une effervescence inaccoutumée dans un lieu si prudent et si concentré.

Dès que l'aube parut, non aux « balcons de l'Orient » comme aurait dit don Juan-Antonio, mais aux portes de cette plaine, on vit venir du fond quelques silhouettes de taureaux qu'on reconnaissait, rien qu'à leur allure et aux pâtres qui les suivaient, pour des animaux qui allaient non au pâturage mais en un endroit où ils auraient à jouer des cornes.

Quand ces taureaux entrèrent dans le village, tous les habitants déjà levés les attendaient le long des rues, à leurs fenêtres ou sur le pas de leurs portes. Ils trouvèrent la commission venue à leur rencontre pour les recevoir, et à peine entrés, leur vue souleva tant de cris et fut cause de tant de bousculades qu'il était déjà évident que la course serait une chose substantielle à laquelle tous les éléments du village prendraient une part directe. Dès qu'ils se précitèrent par le chemin vicinal qui devait les conduire à la place, le mouvement de fuite fut si universel que l'on se rendit compte que ces animaux inspiraient une crainte respectueuse. Ils allaient toujours au trot et sans se soucier des gens qu'ils pouvaient piétiner ni des enfants qu'ils risquaient d'écraser ; partout où ils passaient, les portes se refermaient ; c'étaient des cris, des bousculades ; on tombait, on se relevait, des pères de famille roulaient dans la poussière. Aux fenêtres, les plus ardents agitaient des bandes de lustrine pour exciter les taureaux qui ne les voyaient pas. D'un portail, un vaillant sortait, se plantait devant l'un d'eux, voulait donner une *véronique* et roulait sous les pieds de l'animal. De quelque coin partait un cri d'effroi, et c'était une mère recueillant ses enfants restés dans la rue ; d'un autre sortait un gars qui attendait le taureau, lui posait sa casquette sur le front ; casquette et gars tombaient aussi dans la poussière. Cependant les taureaux poursuivaient leur chemin, tranquillement, comme s'ils allaient au pâturage ou à l'abattoir, sans faire attention à ceux qui tombaient ni à ceux qui restaient debout. Ils arrivèrent enfin à la place où on les parqua dans une impasse en attendant la grande course.

Là il était interdit de s'approcher d'eux, mais personne ne tenait compte de l'interdiction ; tous les gens compétents du village accouraient, grimpaient sur les poutres, examinaient les taureaux, discutaient sur leurs qualités et faisaient des pronostics sur la *corrida.*

Pendant ce temps, on avait porté à l'*Auberge de la Grenouille* le costume payé par l'aubergiste et celui qui était un don du peuple. Ils étaient étendus sur la table. Tous les voisins allaient voir ces broderies qui risquaient d'être mises en lambeaux si les taureaux malmenaient les deux jeunes toreros. L'un était de couleur chocolat-argent et l'autre vert de pin et argent aussi ; mais tous deux étaient

si bien brodés, tellement couverts de houppes, de franges et de galons que jamais la Divine Bergère n'avait porté un vêtement qui eût coûté tant de travail à la main, et que jamais on n'avait vu le curé revêtu d'une chasuble aussi riche. Qui aurait dit que deux gars du village seraient, un jour, habillés si somptueusement ! Aussi, à chaque visite c'étaient des cris d'admiration et un verre de vin qu'on buvait à la santé de Joanet et de Faustino qui, s'ils n'étaient desservis par la malechance, allaient être un orgueil pour leurs pères et un bon exemple pour les familles.

A la *Lyre agricole*, au café et dans toutes les maisons qui avaient un balcon sur la place, on époussetait les balustres où la poussière s'était accumulée depuis les temps où les Philippe conquirent des nations. La *Lyre* surtout était en ébullition. Tous les membres voulaient une place, fût-ce au haut du toit, parce qu'ils y avaient droit. On avait engagé six musiciens qui joueraient sur le balcon de la pièce où était la bibliothèque. On avait donné des ordres sérieux pour que quiconque qui ne fût pas membre du cercle y entrerait fût jeté dans l'arène. Dans une réunion du comité à laquelle le Catalan ne voulut pas prendre part, on vota quatre barils de vin pour régaler les jeunes toreros et la *cuadrilla* dans le cas où tout se passerait bien et où il n'y aurait pas trop de blessés, et on décida que si les deux gars se comportaient dignement on les nommerait membres honoraires et qu'on enverrait un compte rendu de la course à la *Revue tauromachique.*

Avec tout cela, notre Joanet ne pouvait tenir en place. Il ne put dormir de toute la nuit.

Faustino, soit parce qu'il était de la maison ou qu'il fût moins exalté, attendait l'heure de la fête avec plus de sérénité. De bon matin, le fils du réformateur alla au corral examiner les taureaux pour se rendre compte de la qualité des bêtes qu'il devait affronter. Il allait de sa maison à la *Grenouille*, de là à la place, puis, errant au hasard des rues, il retournait à la *Grenouille;* enfin, il ne savait où aller ni que faire. Jamais le village ne lui avait paru si petit, si ratatiné. Il ne mangea rien. Il ne passa point par le café afin d'éviter de causer avec la Nati qui avait allumé quatre cierges dans un coin des combles pour que son père ne les vît pas. Mais il n'abandonna pas Frascuelo qui lui donnait les derniers conseils comme à un condamné à mort. Si grand était son désir d'en finir et de se voir la cape en main que, bien que la course ne dût commencer qu'à quatre heures de l'après-midi, il alla, à dix heures du matin, à l'*Auberge de la Grenouille* pour s'habiller.

Il lui passa alors cette chose extraordinaire qu'à mesure qu'il

faisait sa toilette, il semblait que le costume de gala lui donnait de la lumière au cœur et le revêtait de courage, comme si ces broderies et ces galons eussent été un vêtement liturgique qui le consacrait torero. A peine eut-il mis les bas que ses jambes se fortifièrent ; quand il eut endossé le gilet il sentit son cœur raffermi, et en chaussant la *montera* il parlait presque avec l'accent andalou. Il n'était plus Joanet, il était Juanillo de la Manche, celui dont le nom devait briller sur les affiches, dont le portrait ornerait les éventails, les tambours de basque ou, tout au moins, les journaux, celui qui suivrait désormais un chemin de roses sanglantes. Il avait enfin ce sang *torero* dont parlait Frascuelo.

Faustino s'habilla plus tard, et sentit aussi de l'assurance et de l'orgueil. Les voisines voulurent entrer pour contempler cet agneau de Dieu ; et, en voulez-vous des larmes ! Elles pleurèrent d'allégresse et de peur ; elles pleurèrent de n'avoir pas de fils comparable à celui-là, comme si elles avaient vu un petit Jésus tout en broderie, comme au passage d'une procession ou d'un enterrement, elles pleurèrent tant que le père de Faustino, l'honnête Prepedigno qui avait voulu faire l'homme fort, y alla de ses deux larmes, après avoir bu un verre de vin, lorsque l'heure attendue mais douloureuse du départ fut proche. Alors il dit aux deux jeunes hommes :

— Allez avec Dieu ! Soyez dignes de ce costume qui m'a coûté mes sueurs et vous coûtera aussi les vôtres : tâchez qu'il ne vous arrive pas de mal, ou très peu, ce qui serait déjà bien ; ne vous approchez pas trop du taureau car il saura bien, lui, s'approcher de vous. Mais soyez toujours dignes. Si les spectateurs vous crient certaines de ces injures qui sont d'usage courant dans les arènes, puissiez-vous ne pas les avoir méritées et surtout ne pas entendre de ces expressions qui me rappellent ma défunte ! Que la cape soit entre vos mains une bannière qui vous défende. Honorez cette *Grenouille* et que la *Grenouille* vous honore ! Et si je ne vais pas au spectacle, ce n'est pas par paresse, c'est que je suis père et qu'un père qui voit son fils devant un taureau est... est un père.

Puis, de nouveau, des larmes, des cris de femmes. Enfin on part pour la place. En route, ils rencontrèrent une bande de ces amateurs qui vont d'un village à l'autre prendre part aux courses populaires pour devenir matadors ou finir dans un hôpital et qui se joignirent aux deux espadas ; ils trouvèrent aussi sur leur chemin les membres de la *Lyre* venus à leur rencontre, et une foule d'enfants du village.

La place était un véritable cirque romain rempli d'une foule immense et turbulente. Personne n'aurait pu croire que cette place si déserte, si poussiéreuse et si ensoleillée toute l'année, en temps

normal, fût la même qu'on voyait si remplie de gens gesticulant et poussant des cris d'allégresse. Le soleil y était, comme d'habitude, brûlant, bien entendu : le soleil ne règle pas son ardeur selon la commodité des hommes ; mais il y avait tant d'êtres humains pour le recevoir qu'il semblait que ses rayons répartis sur une telle quantité de têtes fussent devenus moins fatigants. On n'avait pas enlevé la poussière, mais comme chacun en prenait sa part sur soi, il y en avait moins sur le sol ; quant au désert, la multitude l'avait fait disparaître. Les rues aboutissant à la place avaient été fermées avec des voitures, des charrettes, des chariots et des charretons de toute sorte ; il y avait même une pauvre diligence dont il ne restait plus que la toiture et les deux roues de devant.

Les charrettes et autres véhicules, les balcons, les fenêtres, les portiques, tout était rempli de chevriers, de laboureurs et d'hidalgos comme une caisse de figues sèches. Frascuelo était tapi sous un char comme un renard blessé. Le maréchal ferrant, au balcon, présidait les membres de la *Lyre;* le médecin et l'apothicaire y préparaient des remèdes pour le cas où ils auraient à donner à quelque blessé les premiers soins qui pourraient être aussi les derniers. Aux fenêtres du café, toute la jeunesse, espoir de l'avenir. Dans des coins bien en sûreté, les vieilles femmes ; aux fenêtres des autres maisons, les jeunes filles, et les hommes venus de la plaine aux entrées et sous les portiques. On voyait même derrière les vitres de la fenêtre du palais l'ombre maigre et décharnée de don Juan-Antonio Ruiz y Pérez de Castrovido, et sur le clocher, comme une nichée de merles, le curé, le vicaire ; des jambes pendaient des toits pareilles à de noirs raisins. Parmi les chapeaux, vêtements, mouchoirs, savates, chaussettes, tabliers et ceintures, dominait la couleur de la Manche : la couleur d'ossements calcinés, de terre brûlée, de pisé. Mais comme tout se mouvait, l'ensemble donnait l'impression d'une grande fourmilière, d'une ruche d'abeilles, d'un immense essaim de papillons étourdis par le grand brasier qui vibrait sur cette place.

Le moment est venu. On voit paraître à un balcon l'alcade qui, à partir de ce fait historique, était promis à la gloire ; l'alguazil tire d'une trompette du temps de la reconquête trois notes aiguës comme s'il eût voulu donner le signal d'une attaque. Les deux jeunes toreros, orgueil et esprit du village, débouchent d'un portique, suivis de la *cuadrilla*, s'avancent d'un pas rythmé, tel qu'on n'avait jamais vu le pareil en aucune course, vont saluer la présidence avec l'aisance et la dignité que leur avait enseignées Frascuelo. Et, au son d'un nouveau coup de trompette, sort le premier taureau.

Le premier taureau pouvait avoir trois ans, et il les portait bien

A peine entré, il se met à courir, à faire le tour de la place comme s'il cherchait quelque chose : la porte, sans doute ; de toute évidence cet animal était venu au monde pour mener une vie réglée, entouré de ses veaux et de la vache mère, une vie de père de famille, plus que pour aller courir des aventures et gagner des lauriers à coups de cornes. Lorsque nos deux toreros virent que l'animal dédaignait les vanités mondaines et ne cessait de fuir, ils commencèrent à courir derrière lui, à lui passer la cape devant les yeux, à essayer de le faire rebrousser chemin et s'arrêter ; mais il ne voulait rien entendre, il fuyait toujours toute rencontre, tout tête-à-tête ; il ne fonçait jamais sur l'adversaire ou sur la cape.

Alors Faustino comprit que l'heure de son intervention était arrivée, et sans bouger de son terrain, suivant les conseils de Frascuelo, il voulut arrêter ce veau en faisant tout ce qui sied en pareil cas, et principalement au moyen de *véroniques*. La première fut magnifique ; il la réussit, les pieds droits conformément aux règles ; le taureau, poursuivant son chemin, lui passa une corne entre les cordons du gilet, ce qui arracha au peuple un « Olé ! » dont l'animal même fut surpris. La seconde fut aussi d'une qualité supérieure, la même corne traversa les mêmes cordons ; le public poussa le même cri. Mais comme l'animal, après la troisième, continuait à faire le tour de la place en courant sans que rien pût l'arrêter, il arriva un moment où il eut plutôt l'air d'un cheval de cirque courant en rond pour passer à travers des cerceaux.

Faustino, fatigué d'une lutte qui ressemblait à un jeu burlesque plus qu'à une *lidia* sérieuse, l'attendit, se plaçant de manière à le recevoir face à face et lui lancer la cape aux yeux. Mais soit qu'il comprît la ruse, soit qu'il ne voulût pas qu'on le dérangeât, le taureau, au lieu de se jeter tête basse contre la cape, se précipita sur le torero ; d'un coup de museau il lui déchire la veste et les broderies, le renverse et le roule dans la poussière.

Le public pousse des cris et Frascuelo, sous sa charrette, lui donne le premier conseil.

— Lève-toi ! lui dit-il.

Et Faustino se lève.

— Tous ! tous ! vite.

Toute la cuadrilla, Juanillo en tête, se précipite ; tous se mettent à agiter leur cape de manière à étourdir le taureau afin de l'écarter de Faustino tant que celui-ci relevé de sa chute n'aurait pas encore repris tous ses moyens. Mais l'alarme est vite passée ; voici le torero de nouveau bien en forme, intrépide, qui poursuit le jeu de la cape avec tant de légèreté, d'allégresse et de naturelle distinction que des

véhicules aux fenêtres et du sol au clocher jaillit un cri d'enthousiasme et qu'une foule de spectateurs lancèrent leurs chapeaux dans la place.

Le taureau était vaincu. Il ne pensait plus à la campagne, il ne voulait plus aller au pâturage. Ce fut ensuite le jeu des banderilles. On les lui cloua, l'une après l'autre, au hasard, tantôt sur l'échine tantôt près du museau, ce qui le mit dans une telle rage que si quelqu'un s'était trop approché de lui, il aurait été capable de le lancer d'un coup de cornes jusqu'au balcon de la *Lyre agricole*.

Ce fut enfin la mise à mort. Faustino dut s'y prendre à plusieurs fois avant de pouvoir donner le coup mortel. Fatigué de courir et perdant du sang en abondance, le taureau se coucha et le torero put l'achever aisément.

Faustino fut applaudi. Tant avec la cape qu'avec la muleta, il avait été digne du village. Beaucoup de gens sautèrent des charrettes pour aller lui serrer la main et voir de près le fauve de qui ils n'avaient plus rien à craindre. Dès que le torero eut fait le tour de la place en saluant les amis, un coup de trompette annonça l'entrée du second taureau dans les arènes.

Celui-ci était d'un tempérament opposé à celui de son compagnon. Le premier ne faisait que courir sans que rien pût l'arrêter ; le nouveau s'arrêta au milieu de la place et y resta immobile, semblant décidé à y passer toute la journée. Joanet — ou plutôt Juanillo — eut beau lui présenter la cape, tenter des véroniques, l'insulter, lui crier les mots les plus offensants qu'il trouvait dans son répertoire ; le public eut beau faire chorus, joignant ses insultes à celles du torero, rien n'y faisait ! Le taureau ne laissait personne approcher de lui, mais il ne bougeait pas du lieu qu'il avait choisi. Le jeu de la cape ne parvint pas à l'exciter. On lui posa les banderilles sur les côtés, où on put ; ce fut comme si on les eût clouées sur une porte. Quand vint le moment de la mise à mort par Joanet, il sembla qu'on allait assister à une scène d'abattoir.

En dépit des circonstances si défavorables, Joanet était décidé à faire tout son possible pour mériter l'approbation et l'enthousiasme de la population. Il s'approche tellement du taureau que celui-ci change brusquement de tactique, se met à trotter vers le fond de la place, saute sur une charrette, sème la confusion et l'effroi parmi les gens qui y étaient installés, redescend dans l'arène, bondit de-ci, de-là, soulevant des cris qu'on entendait du moulin, revient au milieu de la place. Juanillo, indigné par le manque de caractère de ce taureau, l'attend avec le drap écarlate déployé, le suit, le poursuit, le provoque, et finit, on ne sait comment, par lui enfoncer l'épée jusqu'à la garde dans la chair ; le taureau frappé

à mort va tomber juste à l'endroit qu'il avait choisi pour y passer le reste de la journée.

Le coup n'avait peut-être pas été porté selon les règles édictées par le code de la tauromachie, car Frascuelo, sous sa charrette, ne daigna pas applaudir son disciple. Mais le peuple, qui avait hâte de voir mourir un animal obstiné à vivre, fit une véritable ovation à Juanillo, accompagnée de jet de casquettes, d'offres de verres de vin ; il y avait de quoi émouvoir un torero novice sinon un de ces vieux dont la peau ressemble à un tambourin de bohémien.

La course des taureaux de mort était terminée. Une autre commençait dans laquelle il n'y avait plus de péril que pour les hommes. Les taureaux qui sortirent, moins forts, moins dangereux que les deux premiers pour être beaucoup plus jeunes ou plus vieux, étaient livrés au public ; tous les amateurs du village pouvaient descendre, dans l'arène, agiter la cape devant l'animal, l'agacer, le provoquer, essayer de le saisir par la queue ou par les cornes. Et ils descendirent en grand nombre. En grand nombre aussi, ils furent roulés dans la poussière par l'animal furieux ; quelques-uns furent même blessés,

Il y eut quelques taureaux très doux, mais si doux qu'ils fussent. on les harcelait tant qu'ils perdaient la patience, le calme, la raison et devenaient enragés comme leurs compagnons. D'autres étaient dignes de passer à la postérité au moyen de la dissection, et il y en eut qui étaient si bœufs qu'ils semblaient dire : « Laissez-moi, je ne suis pas né pour les querelles ; je vous aiderai à labourer votre champ, je traînerai votre charrette ; je serai un bon serviteur toute ma vie » ; et ceux-là n'avaient qu'une préoccupation : trouver la porte de sortie. Mais à force d'être harcelés ils finissaient par se dire : « Diable ! Mes bonnes intentions pacifiques ne servent de rien. Tombe qui tombera, écope qui ècopera ! » Alors ils s'élançaient contre les assaillants qui, à leur tour, mangeaient de la poussière.

Il y en eut un, le dernier, qui accomplit une prouesse digne d'être inscrite dans l'histoire du glorieux Cantalafuente pour l'exécration des bœufs et pour servir de lamentable leçon à ceux qui mettent les *corridas* au-dessus des bibliothèques. Soit par instinct, soit qu'il y fût poussé comme en un *corral*, soit parce qu'il était réactionnaire ou que le nom de *Lyre agricole* portât à ses narines une senteur d'herbe, ce bœuf entra par le portail du cercle et monta l'escalier comme s'il en eût été membre.

Ce qui se passa alors dans les salons est indescriptible. Les musiciens, qui furent les premiers à voir l'animal ou les plus poltrons, jetèrent leurs instruments en l'air, se précipitèrent vers les balcons, se pendirent aux balustres et restèrent ainsi, la moitié du corps

en dedans l'autre en dehors. Ceux qui étaient dans le grand salon fermèrent les portes et firent une barricade avec tout ce qu'ils purent trouver. Ceux qui ignoraient encore qu'un taureau était dans l'immeuble, couraient affolés vers les fenêtres et se seraient jetés dans la rue si on ne les avait prévenus. Le président donnait des ordres que personne ne voulait suivre ni même écouter; les plus vaillants, au milieu du local, attendaient que l'animal entrât pour le recevoir avec quatre véroniques sans bouger de leur terrain.

Le bœuf, cependant, s'était arrêté dans l'escalier comme s'il avait été pris d'un doute. Alors, les jeunes gens, sortant de la bibliothèque, se mirent à lui lancer des chaises, des tables, des bancs, des fauteuils, des étagères, tout ce qui était à portée de leur main. Les munitions étant épuisées, ils virent la rangée des livres que le Catalan avait apportés pour élever les membres de la *Lyre* à la dignité d'hommes conscients. Ils s'en emparèrent, et toute cette bibliothèque régénératrice du peuple alla tomber sur les cornes du taureau.

Alors Juanillo accomplit un acte héroïque, fit un beau geste. Il pénètre seul dans l'escalier, monte jusqu'au palier, ouvre sa cape et appelle le taureau. Celui-ci s'appuie à la rampe et reste comme pétrifié. Juanillo s'approche jusqu'à lui toucher les cornes. L'animal finit par obéir et le torero le ramène à la place au moyen d'une de ces *largas* magistrales qui font époque. Il avait sauvé la *Lyre agricole*.

Inutile de dire l'émotion que l'incident avait soulevée. Dès que le danger fut passé, tous les membres du cercle, président en tête, descendirent; tous voulurent serrer le fils du réformateur dans leurs bras; il faillit étouffer sous les embrassades; à force de serrer des mains, il eut les doigts endoloris. Enfin quelques-uns le prirent à bras le corps, le hissèrent sur leurs épaules aux applaudissements de l'assistance, Juanillo fut porté ainsi au casino et présenté au balcon comme une bannière.

Alors commence la ribote : guitares, chansons, vin blanc; cela dura toute la nuit. A l'aube tous quittèrent le cercle, les uns pour aller dormir, les autres pour aller travailler la terre, laissant la *Lyre agricole* dans l'état qu'on peut imaginer après une pareille fête. Cendres de cigares, taches de vin, et des livres éparpillés. Ici un Marx, là un Reclus; sur les marches un Malato, un Grave, un Kouropatkine; sur le palier un Buchner et un Proudhon; enfin, un peu partout, un véritable massacre de sociologies.

SANTIAGO RUSIÑOL.

(Traduit du catalan par MARIUS ANDRÉ.)

(*A suivre.*)

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

LA TURQUIE ENTRE L'ANGLETERRE, LA RUSSIE ET LA FRANCE

Le prophète amateur, qui, par ces temps misérables, installe son trépied au dedans de chacun de nous, lorsqu'il se demandait de quelle façon pourraient bien finir les démêlés gréco-turcs, entrevoyait volontiers un tassement plus ou moins précaire dans la région smyrniote, voire dans la Thrace, tassement précurseur d'un compromis diplomatique, d'où sortirait peut-être, mais avec du « tirage », l'évacuation de l'Asie Mineure.

La nature, qui a parfois du goût pour les situations nettes, en a décidé autrement. Peut-être eût-il mieux valu, pour notre tranquillité occidentale, une longue usure des armées combattantes, une série élastique de flux et de reflux entre Eski-Cheir et Afioum-Karahissar. Peut-être. Mais ce n'est pas cette solution mouchetée qui prévaut. Pour la première fois, depuis le traité de Carlowitz, qui est de la toute dernière extrémité du dix-septième siècle, les Turcs — si l'on néglige la campagne de Thessalie, en 1896, laquelle ne déclencha aucune répercussion en leur faveur — reprennent du terrain sur les chrétiens, avec toutes chances de le conserver.

C'est un phénomène considérable, et qui va inaugurer beaucoup de nouveau. Il est d'autant plus à remarquer que, si l'on y regarde d'un peu près, les Turcs que nous apercevons depuis un mois sur les bords de la mer Égée n'ont presque plus rien de commun avec les Turcs de Pie V, de Catherine II, d'Alexandre III ou d'Édouard VII.

C'est véritablement une nouvelle espèce d'hommes. Gagnerons-nous au change? Souhaitons-le, sans trop y croire. Mais la question n'est pas tout à fait là.

Il se passe en Asie des bouleversements politico-socio-intellectuels dont nous n'apprécions pas assez l'importance. Depuis Andrinople jusqu'à Tachkent, depuis l'Oural jusqu'à la Sibérie, les valeurs politiques sont en train de subir des modifications fondamentales.

A Jove principium. D'abord les idées. Lorsque, à la fin du dix-huitième siècle, cet étudiant allemand, à qui l'on demanda quelle rubrique il choisissait, se fit immatriculer sous le titre de *philologus*, il ne se doutait pas quels ravages cette appellation allait bientôt, de compte à demi avec la démocratie, introduire dans le monde moderne. Pourtant, n'est-ce pas la dernière-née du vieux Démos et de la jeune Philologia, que cette idéologie des nationalités, qui, après avoir mis l'Europe sens dessus dessous, s'attaque à l'Asie, en attendant de soulever l'Afrique?

L'amour des différenciations linguistiques, l'étude pittoresque du folklore et des origines, agit comme un levain tout-puissant dans la pâte politique et sociale du dix-neuvième et du vingtième siècle. La récente guerre — qui n'est pas finie, nous en avons peut-être encore pour vingt ans de soubresauts et d'alarmes — n'a fait à cet égard que précipiter le mouvement, et pour bien comprendre l'innervation de l'offensive turque, il faut regarder du côté des universités allemandes.

Berlin ou Erlangen valent d'ailleurs Oxford ou Cambridge. C'est un professeur d'Oxford, le *docteur*, devenu le *colonel* Lawrence, c'est un sémitisant, qui a renouvelé la face de l'Arabie, c'est d'abord à coups de dictionnaire, de *proceedings* philologiques, de mémoires érudits que Lawrence a inventé Hussein, puis Fayçal, l'Irak et tout ce qui s'ensuit.

Les Allemands, pour en revenir à eux, ne procédèrent pas différemment en 1917-1918, lorsqu'il s'agit de chercher aux Indes le cœur de l'Angleterre. Une savante préparation universitaire détermina tout d'abord les modalités de l'action. Une armée turco-allemande, réduite à ses ressources stratégiques et balistiques, ne pouvait de toute évidence suffire à la besogne. Il lui fallait une atmosphère nourrissante et des appuis locaux. Qui les lui fournirait mieux que les Professoren asiatisants? De fait, c'est sur leurs indications que le grand état-major établit sa campagne, et voici de quelle façon la théorie rejoignit la pratique. De même que les Anglais électrisaient contre les Ottomans l'impérialisme arabe à la Mecque, de même il fallait susciter contre les Anglais, notamment aux Indes,

le sentiment panislamique. Ne faisait-on pas ainsi d'une pierre deux coups? Ne touchait-on pas l'Angleterre non seulement à Delhi, à Téhéran et au Caire, mais la France à Tunis et à Meknès? Rude besogne, que cette immense prise en écharpe de deux grandes puissances et de deux immenses continents. Pour en venir à bout, on s'appuierait sur un nationalisme encore hypothétique, encore en germe et inconsistant, mais puissamment amorcé à Constantinople, le pantouranisme.

Dans son sens large, le pantouranisme affecte tous les peuples de race touranienne, les Finnois comme les Osmanlis, les Hongrois comme les Ostiaks. L'Allemagne n'en demandait pas tant et se contentait d'un panturquisme déjà très lourd à manier, puisqu'il allait de Stamboul à Boukhara et à Khiva. On prépara en conséquence des brochures et des agitateurs. La déchéance de Nicolas II — qui avait su, comme ses prédécesseurs, mériter le loyalisme des mahométans, conquis ou plutôt ralliés au tsarisme — rendait leur action possible. Les armées les suivraient en forces.

Dès lors, le but stratégique éclatait de lui-même; il s'agissait d'occuper le Caucase pour, de là, menacer l'Indus et le golfe Persique. On sait le reste. L'expédition turco-allemande n'échoua qu'en conséquence de l'armistice, et les Anglais remplacèrent les Allemands au milieu de ces étranges petites républiques caucasiennes, d'abord groupées en un seul État (1918), plus tard égrenées en une Géorgie, un Azerbeidjan, une Arménie, plus ou moins sincères, plus ou moins fantomatiques.

Les Anglais ne tardèrent pas d'ailleurs à subir le sort des Allemands, car les Soviets, reprenant à leur compte, mais avec une autre intensité et un autre esprit de suite, la place de Ludendorff, recueillirent sa succession nationalitaire et exaspérèrent, par tous les moyens, le sentiment de race chez les allogènes d'Europe et d'Asie.

Étrange et remarquable confluent d'idées, qui s'opéra durant cet hiver 1918-1919 au cœur du Caucase. C'est là que les officiers turcs, libérés par la débâcle russe et l'armistice de la menace de Youdenitch et de la poussée anglaise, assimilèrent pour leur propre compte les doctrines nationalitaires que les Allemands avaient importées. Le nationalisme osmanli descendit à leur suite d'Arménie à Angora, les yeux fixés déjà sur Brousse, sur Smyrne et sur Andrinople.

En même temps, les soviets dépeçaient leur empire, afin d'en jeter les tronçons sur l'Asie entière à la manière d'un sanglant levain. Dès leur avènement, ils avaient proclamé l'indépendance des nationalités encloses dans la Sainte-Russie, afin d'aboutir, par la fédération, à la destruction de l'empire indien. Pendant de longs mois, cette

indépendance ne leur coûta guère que des phrases, mais la menace répétée des anciens généraux tsaristes, Youdenitch, Denikine, Koltchak, Semenov, Doukov, les incitèrent à chercher appui auprès des allogènes, — sur 140 millions d'habitants, la Russie soviétique en compte 65, — ce qui, combiné avec les idées d'offensive contre les Anglais, conféra à leur politique nationalitaire une activité forcenée.

De 1919 à 1921, c'est une pluie de décrets, organisant des républiques-sœurs chez les Kirghizes, au Turkestan, à Khiva, à Boukhara, chez les Tchérékeisses, chez les Tartares, chez les Avares, chez les Vogoules. J'en ai compté seize. Peut-être y en a-t-il davantage, gigantesques comme l'Ukhraine avec ses 30 millions d'âmes, microscopiques comme les groupements montagnards du nord du Caucase. Naturellement, ce bel élan d' « idéalisme » s'agrémenta d'intrigues répugnantes. A elle seule, l'histoire des démêlés bolchevico-socialistes, russo-indigènes au Turkestan mériterait des honneurs spéciaux. Les bolchevistes du Turkestan eurent tour à tour à leur tête un ancien graisseur de roues à la gare de Tachkent et un clown authentique. Des massacres sans nom, au cours desquels *plus d'un million* de personnes (au témoignage lui-même des commissaires spéciaux, dépêchés par Lénine) furent mises à mort. Bref, la politique nationalitaire fleurissait dans toute sa splendeur.

Des incidents comme celui-là illustrèrent fâcheusement la première période de la politique nationalitaire soviétique. Mais bientôt, l'alliance turque et les conseils berlinois aidant, des pratiques moins sommaires prévalurent. Oh ! tout ceci est passablement compliqué. Par exemple, l'homme de confiance des soviets, leur courrier entre Berlin, Moscou et le Turkestan, fut, pendant des années, le vaincu de 1918, Enver pacha, le rival de Kemal, la créature de Guillaume II. C'est avec sa collaboration que le commissariat des nationalités, créé par Lénine au début de 1918, monta, en septembre 1920, à Bakou, ce fameux *congrès des peuples de l'Orient*, où 1891 délégués (dont 235 Turcs et 192 Persans) représentèrent 30 nationalités, plus ou moins « opprimées ». Enver y fut acclamé outre mesure et donna dès lors de l'ombrage aux aventuriers moscovites. Non, tout cela n'est pas clair.

La cause de cette obscurité vaut la peine d'être dégagée. Lorsque, dans une combinaison diplomatique, la part des ténèbres est excessive, le motif en réside presque toujours dans la discordance des intérêts. A cet égard, la conjonction turco-russe crie misère et ce n'est pas, à mon avis, l'armée de Kemal sur les rives du Bosphore qui soit bien de nature à la renforcer, au cours des années qui vont venir. Avec

Kemal comme avec Enver, les affaires ne marchent pas toutes seules, et il s'en fallut de peu, en février-mars 1921, au moment où la Géorgie, attaquée au nord par les Rouges, au sud par les kemalistes, craquait de toutes parts et montrait à l'univers la tare impérialiste de ses origines nationalitaires, que la rivalité turco-russe n'éclatât dans toute sa splendeur, comme au temps d'Alexandre Ier. Il fallut des ordres catégoriques de Moscou, stylé par Berlin, pour éviter que l'alliance kemalo-soviétique ne glissât dans le sang des révolutionnaires de Géorgie, des dachnaks arméniens, outils de l'Angleterre. Le traité de Kars, conclu quelques semaines plus tard, porte la trace de ces préoccupations de haute politique touranienne, follement poursuivie par les Tamerlans universitaires d'Iéna et de Leipzig : la frontière turque reçut, en pleine Arménie, les mêmes avantageux contours qu'à Batoum en mai 1918, lorsque Ludendorff décidait du sort de l'Asie en faveur de Berlin et de Constantinople. L'avenir nous montrera, mieux peut-être que n'importe quel raisonnement, la progéniture de cette querelle, imposée par la nature. En tout cas, satisfaits aux dépens de l'Arménie, conciliés depuis le printemps de 1920 par l'indépendance de l'Azerbeidjan soviétique, les Turcs laissèrent les Rouges prendre, autour des puits de pétrole, la garde délaissée définitivement par les Anglais (1921).

Avec Enver, la querelle alla jusqu'à la rupture. Et ceci non plus n'est pas limpide. Quels changements de décors successifs dans cette Asie centrale, convulsionnée depuis 1917 ! En 1921, qu'y pouvait-on voir? On voyait à Boukhara une mission afghane extraordinaire, venue célébrer en grande pompe la Fête du Printemps, qui coïncidait avec le troisième anniversaire de l'indépendance boukhare. L'émir d'Afghanistan faisait donc toujours profession d'anglophobie militante. Les forces, conjurées avec celles des Soviets, des Turcs et d'Enver pacha, menaçaient visiblement les frontières de l'Inde.

En 1922, plus rien de cela n'existe. Un escadron de la cavalerie de Saint-Georges a chargé sans ménager ses effectifs. Brassine, l'ambassadeur bolcheviste en Afghanistan, est assassiné dans la capitale même de l'émir, qui, en mars, renoue les relations avec George V, au moment même où Enver pacha, changeant une fois de plus d'allégeance, entre en révolte ouverte contre les Soviets, délaissant ainsi Lénine pour Lloyd George, comme il avait délaissé Ludendorff pour Lénine. Mais cette fois, le changement était de plus de conséquence. Qu'adviendra-t-il de la révolte d'Enver? Pendant plusieurs mois, il a tenu Budienny en échec. A l'heure où j'écris, on le prétend en fuite poursuivi par les Rouges, qui lui auraient pris son artillerie. Si les Anglais ne le soutiennent pas mieux que Venizelos ou Constantin,

les socialistes de Géorgie ou les libéraux arméniens, l'émir d'Afghanistan pourrait bien réclamer un successeur à Brassine.

Ce qui achève de nous confondre, dans cet imbroglio turco-russe, turco-anglais, c'est l'instabilité des vues britanniques. Non que le dessein de Londres puisse varier. Il s'agit, en 1917 comme en 1922, de défendre l'accès de l'Inde, mais, depuis 1917, on a employé tour à tour, pour atteindre ce but, les procédés les plus disparates. Non seulement, en 1919, on a viré de front vis-à-vis de Moscou, mais dans le même temps, tantôt on attaque Moscou, tantôt on le soutient, tantôt on excite les Turcs, tantôt on veut les ruiner.

En Grèce, on se fait le champion du vénizélisme, puis du constantinisme, le jour où Constantin se déclare prêt à endosser l'impérialisme du Crétois, — ce qui n'empêche pas de combattre, à Chypre par exemple, la Grande Idée hellénique. On fonce donc sur Angora, quitte à subventionner, contre la France, en Cilicie, les révoltés kemalistes. De même, on fabrique de l'enthousiasme arabe à Bagdad et à la Mecque, mais à Jérusalem et au Caire on contrecarre vigoureusement les droits les plus éclatants de l'arabisme au profit de l'antique Sion ou de la Jérusalem nouvelle, *East and West-City*. Quant aux Soviets, à l'époque même où on les pilote dans le monde, à Gênes, on suscite contre eux, à Tachkent, la terrible rébellion d'Enver pacha. S'y retrouve qui pourra, en dehors de lord Curzon.

Ces indications étaient nécessaires pour faire entrevoir dans quel maquis nous nous trouverions engagés le jour où, pour une raison ou pour une autre, nos troupes seraient appelées à faire feu, peu importe sur qui, après tout, car, de ricochets en ricochets, dans cette politique tout en angles, les balles finiraient par nous transpercer nous-mêmes.

La situation des Turcs n'est pas moins délicate que la nôtre. Ils ont pu, grâce aux concours les plus mal assortis, — c'est toujours ce qui se passe en temps de crise et c'est pourquoi il est de l'essence des crises d'être brèves, — venir à bout d'une armée qui ne fut pas toujours branlante et d'un peuple qui ne fut pas toujours affalé comme aujourd'hui sur ses comptoirs. Leur orgueil, compréhensible, dépasse probablement leurs forces, mais je ne vois pas pourquoi on ne laisserait pas entendre clairement à l'Angleterre, que si l'envie la démange de poursuivre coûte que coûte les rêves appolliniens de sir Basil Zaharof, et les orgies dionysiaques de M. Venizelos, il lui est loisible d'y vaquer tout à son aise. Qu'elle entonne, s'il lui plaît, le refrain jingoe de 1900 :

We have the ships, we have the men
And we have the money too.

La « Grande Flotte » n'a pas démérité ; les hommes restent mobilisables, et la livre vaut très cher. Il serait tentant d'adjoindre quelques bonnes troupes françaises à cette nouvelle expédition des Dardanelles? Halte-là !

La France veut la paix. Certains lui disent même que, pour l'obtenir d'Angora, elle a fait, en Cilicie, et en matière de « capitulations », des concessions excessives. Raison de plus pour ne pas risquer, avec Angora, un conflit larvé, où nous perdrions le bénéfice de nos abandons. Personnellement, je crois qu'on exagère les avantages de l'accord franco-turc et je suis persuadé que M. Franklin-Bouillon n'a pas suffisamment défendu, en terre d'Islam, les besoins traditionnels de la culture occidentale. Mais encore un coup, le mal, si mal y a, est accompli. Veillons à ne pas l'augmenter outre mesure et sur un nouveau terrain, en mettant le doigt dans les petites mécaniques brevetées par lord Curzon. Regardons d'aussi loin que possible — *suave mari magno...* — l'agitation asiatique.

Le plus amusant de cette longue histoire est que probablement les Allemands, les Anglais, les Soviets et les Osmanlis eux-mêmes, sous couleur de pantouranisme, sont en train d'exercer le noble métier de dupes, sort trop commun aux entrepreneurs de nationalisme, pour que nous nous y appesantissions. A force d'être houspillés à droite, exhortés à gauche, chapitrés en haut, sermonnés en bas, tous ces excellents Tchouvaches, Khiviens, Turcmènes, Gortsi, Bachkirs et autre Kalmouks, sont en train de prendre l'idée d'une Asie vraiment asiatique, et qui déjà, dans son for intérieur, s'apprête à fausser compagnie aussi bien aux Moscovites qu'aux Anglais ou aux Osmanlis eux-mêmes, trop engagés dans l'occidentalisme, ne serait-ce que par quatre siècles de harems cosmopolites et d'annexions démographiques, pour inspirer pleine confiance. En un mot, à quelques fortes nuances près, l'Asie du vingtième siècle répétera sans doute l'évolution de l'Europe de 1760 à 1918.

Garons-nous de cette immense bagarre — autant que possible.

René Johannet.

LES LETTRES

UN DÉBAT SUR LA LITTÉRATURE ET LE CATHOLICISME

C'est un grand débat que celui où Maurice Barrès s'engage, à l'occasion des critiques qui lui sont venues d'écrivains catholiques dont les rigueurs à son endroit n'ont pas laissé de lui paraître injustes. Je n'entends pas y prendre part ici, si ce n'est pour essayer de mettre quelque discernement dans les principes que chacun invoque pour défendre son point de vue. Et, dès l'abord, que voit Barrès au fond de la querelle qu'on lui cherche ? « Si je vous comprends bien, dit-il, vous voulez réintégrer la *morale* dans l'art, dans la littérature, dans le roman et diminuer, repousser, marquer les écrivains qui la contredisent en s'en écartant. » Ainsi Barrès semble reprendre, pour son compte, la fameuse antinomie de l'art et de la morale, — et précisément à propos du catholicisme qui seul « concilie, sans leur faire subir diminution ni violence, les droits souverains de la moralité, et les revendications absolues de l'intellectualité, qu'il s'agisse de la science ou de l'art ». Pour Barrès, comme pour beaucoup d'écrivains d'aujourd'hui, en effet, *catholique* signifie *moraliste* et rien d'autre ; et ce qu'il reproche à la doctrine catholique, c'est de porter atteinte à la gratuité de l'art, alors qu'ordonnant toute notre vie à la vérité même, elle réalise d'incomparable façon l'unité supérieure du *moral* et de l'*intellectuel*.

Pour le philosophe catholique — comme pour le pur artiste — « l'art, en tant que tel, est gratuit et désintéressé ; c'est-à-dire que, dans la production même de l'œuvre, la vertu d'art ne vise qu'une

chose : le bien de l'œuvre à faire, la beauté à faire resplendir dans la matière, la chose à créer selon ses lois propres, indépendamment de tout le reste ». Jacques Maritain a rétabli ces principes de façon trop pertinente pour que nous puissions mieux faire que de reprendre son argument. Mais sans doute apparaît-il à Barrès et à d'autres artistes que, pour certains écrivains « bien pensants », les bonnes intentions morales suppléent à la qualité du métier ou de l'inspiration. Souvent aussi, des romanciers catholiques se sont laissé aller à altérer l'œuvre elle-même, telle que l'exigeaient les voies déterminées de l'art, en lui appliquant, pour la régler, des éléments étrangers : désir d'édifier, de faire œuvre de moraliste, par exemple. Pratiquement, la confusion dont Barrès témoigne, n'a pas laissé de se produire. Cet antagonisme, qu'il a tort d'ériger en doctrine, il est incontestable que beaucoup d'œuvres « catholiques » en sont secrètement travaillées. Et je songe à certains romans de Paul Bourget, où la dualité du moraliste et de l'artiste communique au récit un caractère qui ne laisse pas parfois de nous sembler factice (1).

C'est que la réalité du « docteur ès sciences sociales », comme dit Bourget, et la réalité de l'artiste ne sont pas du même ordre. N'entendez pas par là qu'il y ait deux réalités distinctes et que les choses changent en elles-mêmes, mais qu'il y a deux manières de les appréhender, de les représenter, l'une toute prise encore dans la matière et dans la forme, — c'est celle de l'artiste, — l'autre toute abstraite, dégagée de l'accident, — c'est celle du savant. L'artiste a pour fonction de faire et de montrer : il n'explique pas, il réalise. Il ne lui appartient pas de prouver, de dresser des lois, de justifier des préceptes. S'il peut agiter tout un monde d'idées en nous, c'est par sa peinture de la vie ; et le roman, par exemple, ne doit pas naître d'un problème, mais le problème du roman. Et jusqu'ici nous sommes d'accord avec Barrès.

Mais, dira-t-on, l'artiste catholique va-t-il reproduire la nature qui semble immorale, tout comme l'incroyant? ou bien sera-t-il hors des conditions de l'art, tel que vous le définissez, en ce qu'il l'aborde avec des intentions dogmatiques? Et c'est ici qu'apparaît le malentendu. La foi, pour le catholique, n'est point d'abord une doctrine, une

(1) *Un Drame dans le monde*, au contraire, est vraiment un *roman catholique* : les réalités surnaturelles de la pénitence, du rachat, de la rémission des péchés, par exemple, y agissent comme des réalités. La doctrine n'y est pas un simple didactisme moral : elle est vie, action et fait. C'est Dieu même qui intervient dans le drame : le réalisme de la Croix prend ici tout son sens. Et quelle intensité *romanesque* en acquiert le récit : si la justification de l'impie est la plus grande œuvre de Dieu, c'est aussi la plus prodigieuse « aventure » !

explication, une morale; elle l'introduit dans la réalité même et non plus limitée à celle que perçoit l'observation naturelle. L'artiste catholique devra donc reproduire la nature informée par la Grâce, et non seulement cette réalité courte et toute matérielle qui n'intéresse que la sensibilité, mais ce réel divin, vivant, autonome, qui s'impose à notre esprit et comble notre cœur; bref, il manifestera la vision catholique du réel, — vision autrement large, autrement juste que celle qui n'embrasse qu'une partie de notre nature, la partie disgraciée : vision qui n'exclut rien, embrasse tout, comprend tout, vision catholique enfin, c'est-à-dire universelle.

Que l'artiste catholique crée « catholiquement », qu'il imagine selon cette nature où il a été rétabli par la Grâce, — nul doute qu'une philosophie vraie, une morale vraie, ne se dégagent de son œuvre. Mais, le plus souvent, nous voyons les écrivains catholiques inventer hors de la vision catholique du monde, accepter les mêmes positions psychologiques, les mêmes problèmes moraux qu'un incroyant, puis ajouter à leur récit une morale, un enseignement conforme à leurs principes. La foi catholique, à les voir faire, semblerait n'être qu'une certaine interprétation de la vie et n'avoir précisément qu'une vertu, une signification interprétative, alors que pour le croyant, elle est le réel lui-même.

Ainsi beaucoup d'artistes catholiques ne sont que des moralistes religieux : leurs œuvres sont catholiques par les conclusions, par tout ce qu'il y a d'apologétique, de démonstratif en elles, mais non dans le principe créateur. Et cela tient à ce que ces écrivains ont une conception de l'art semblable, en son fond, à celle qu'ils reprochent à leurs adversaires. Par leur exemple, ils donnent raison à ceux qui affirment l'antinomie de l'art et de la morale, alors que « le Christ tire à lui tout ce qui est dans l'homme et que toutes choses sont réconciliées à la hauteur de son cœur ».

Le catholicisme, parce qu'il n'est pas seulement une morale, et que ceux qui le servent poursuivent une fin spirituelle et proprement divine, offre à l'artiste des ressources infinies, supérieures à toute autre conception du monde. L'art courant, pas plus que la morale courante, ne donne, en effet, satisfaction à ce qu'il y a d'inemployé, de meilleur et de plus profond en nous. Paul Claudel l'a jadis noté : « La morale naturelle, si étrange que cela paraisse, dit-il, n'est qu'une morale de renoncement : elle se traduit toujours par une négation. « Ne fais pas ceci, ne fais pas cela, ne vole pas, ne bois pas. » Pourquoi? Pas de réponse ou de vains bavardages. On nous laisse seuls dans l'exécution de nos petits exercices callisthéniques. De même, l'art a pris pour but unique ce que ses zélateurs appellent

la beauté : il s'agit de se placer dans une attitude agréable aux spectateurs qu'on a spécialement en vue, de fabriquer industrieusement quelque chose qui leur plaise. Art privé de tout sens et de toute vertu : art qui ne compose pas et qui, loin d'utiliser l'homme tout entier, en laisse le meilleur au rebut et n'aboutit qu'au pessimisme et aux tristesses de l'impuissance. »

La force du christianisme, tout d'abord, c'est qu'il est « un principe de contradiction ». Ses exigences en apparence démesurées et déraisonnables sont les seules cependant qui soient réellement à la mesure de nos forces et de notre raison. Elles ne mutilent rien, elles appellent à l'homme tout entier : son intelligence, sa volonté, sa sensibilité ; elles nous obligent à un état permanent de mobilisation contre les passions et les doutes faciles. Ce principe de contradiction est également nécessaire à l'art : il lui donne le moyen de composer. Le conflit essentiel que le christianisme anime en nous est le grand ressort dramatique, comme il est la grande ressource de notre vie morale et sociale. Et c'est dans ce sens que Chesterton a pu dire qu'il n'y a rien de plus *romanesque* que la vision catholique du monde. Il n'y a pas, en effet, de romans sans intrigue et sans aventures. Une philosophie qui se désintéresse des conséquences ou qui redoute d'en tirer, ne saurait fournir l'imagination d'événements dramatiques ; et comment découvrir un sens romanesque au morne désert du scepticisme moderne? L'homme, au contraire, qui traverse cette forêt de doctrines qu'est le catholicisme, y découvre sans cesse des voies insoupçonnées. Pour le chrétien, en effet, l'existence est une histoire qui peut finir bien ou mal. Le point central de tout le christianisme, c'est l'homme au carrefour du chemin. Prendra-t-il cette route ou une autre? Voilà la seule chose à savoir, à chercher : le moment est vraiment pathétique. Et c'est parce qu'il a senti avec force l'importance du *moment*, que le catholicisme parle sans cesse de dangers ; il ne permet pas la paix : c'est la crise éternelle, un combat où la défaite est payée de plus que la mort. On voit assez quelles ressources *positives* une telle conception de la vie et de l'homme offre au dramaturge, au romancier ; en les intensifiant, elle donne une signification à toutes les circonstances de la vie qu'ils ont pour mission de montrer en acte.

C'est donc singulièrement la réduire — et méconnaître sa puissance esthétique — que de n'y chercher qu'une morale. Au point de vue de l'artiste, le catholicisme est incomparablement plus fertile. Mais, le plus souvent, le critique catholique n'insiste que sur le côté *négatif* du problème, — dans la mesure où il invoque, d'abord, les justes exigences de la seule morale pour en faire un barrage à l'artiste qui

ne l'accepte pas. Loin de combattre l'antinomie qui se glisse à la faveur de la gratuité de l'art, il la fortifie à son tour en distinguant, par exemple, la valeur du talent et la valeur des idées, en rendant hommage à l'un et en condamnant les autres. Sa position serait beaucoup plus forte s'il acceptait de se placer au point de vue de l'art, s'il montrait que les déficiences de l'œuvre ne sont pas d'abord d'ordre moral ou religieux, mais d'ordre technique, et cela pour manquer aux principes mêmes de toute saine philosophie. On ne saurait, en effet, exiger de toute œuvre humaine qu'elle soit éclairée des lumières de la Révélation : mais en tant qu'elle est elle-même un objet créé, soumis au contrôle de l'intelligence, on peut vouloir qu'elle en manifeste les lois.

Le meilleur moyen d'amener l'artiste à réfléchir sur les grandes questions métaphysiques et religieuses, c'est de le persuader qu'il faut avoir pris parti dans ces problèmes pour avoir, même comme artiste, une bonne conscience ; et l'on ferait un grand pas pour l'en convaincre en surveillant, en épurant le côté artistique de la vérité. Une œuvre qui ne propage que l'erreur peut être faite de main d'ouvrier, sans doute ; mais elle n'existe comme œuvre d'art, elle ne parvient à la forme, au style, à la composition que dans la mesure où elle utilise ce qu'il y a de vérités dans les faussetés qu'elle manifeste ; car l'erreur, le mal, n'ayant pas d'*être*, ne sont jamais absolus, et pour exprimer le mal, pour lui donner de l'être, il faut nécessairement l'emprunter à ce qui n'est pas lui. C'est ainsi que des œuvres, dont la misère intellectuelle nous scandalise, ne se composent *formellement* qu'en tant qu'elles obéissent, par ailleurs, aux principes d'identité, de non-contradiction qui sont la norme de tout discours humain. Aussi l'artiste qui méditerait seulement sur les conditions de son métier, en prolongerait les lois dans l'ordre spirituel, généraliserait les leçons de sa technique, arriverait-il jusqu'aux premiers principes de toute philosophie. Ce n'est que par un étrange manquement à la méthode qu'il applique lui-même pour œuvrer, et par une sorte d'infidélité à son art, que son esprit ou son cœur peuvent épouser des chimères idéologiques négatrices de cela même qu'il produit : il y a là déviation, corruption. En dissociant l'unité spécifique de l'œuvre d'art, en opposant, comme on le fait, le talent et les idées, l'art et la pensée, on risque d'aggraver et de prolonger la mésentente. Souvent, en effet, l'idée, l'intention morale — ou immorale — que l'artiste le plus gratuit introduit à son insu dans son œuvre, vient fausser, détruire ce qu'il y a de parfaitement sain dans toute production d'art bien constituée ; mais ce qu'il y a en elle d'*être* nécessaire, indispensable, pour parvenir à la *forme*, donne une cohésion

extérieure, une architecture, une tenue, une apparente unité à des idées qui n'en ont pas et ne sont, en leur fond, qu'un gâchis intellectuel ou sensible. Ainsi le discours, fidèle à la logique, semble plus sûr que cela même qu'il exprime ; formé par des raisonneurs qui lui ont donné de fortes assises, il résiste, il se défend, quelque violence qu'on lui fasse pour déraisonner. Mais l'artiste qui prétend maintenir les lois de la beauté et manifester une pensée négatrice de toutes lois, trouble l'ordre profond des choses. Dans le réel tout se tient ; qui proscrit l'ordre et la vérité dans la pensée doit le proscrire dans le style.

Faut-il, à ce propos, rappeler les admirables pages où Maurras a montré l'analogie profonde de l'ordre politique et de l'ordre esthétique, le double accord de la nature et de la raison qu'une telle analogie manifeste (1) : « L'artiste est libre, dit-il, en ce qu'il fait ce qu'il veut, mais il ne le fait pas comme il veut. La liberté d'invention de l'art trouve sa limite normale dans la nature des choses réelles qui est leur vérité, dans la mesure des possibles qui est leur raison. Il n'a pas inventé les prescriptions de sa technique ; elles ne procèdent pas de sa volonté, mais, pour une part, de sa nature qu'il n'a pas faite, pour une part plus vaste, de la nature de l'esprit et du monde qu'il n'a pas créés. Il doit donc s'y soumettre, comme le penseur pour penser juste, pour chanter juste le chanteur. Il peut perfectionner son art, comme un bon ouvrier son outil : il ne saurait le faire sans se conformer à ses intimes lois qui président à l'échange des pensées et des sentiments entre créatures humaines. Les traits qui le limitent sont aussi ceux qui le configurent. A les aliéner tous pour de la liberté, il sacrifierait plus encore que ce qu'il a : tout ce qu'il est. Il y perdrait ce qu'il a mission de faire. »

Ainsi la critique et la raison, l'expérience et la philosophie loin de se contrarier se secourent. Ajouterai-je que la théologie, loin de les contredire, complète leur enseignement ; car ce qu'elle revendique pour la vérité, pour le bien humain, elle le revendique aussi pour la beauté, objet propre de l'art et qui a sa perfection en Dieu. Le point de vue catholique n'est donc pas étranger à l'art, comme on feint de le croire. Qu'un artiste nous dise : « Peu importe ce que je manifeste ; l'important c'est que je le manifeste *bien* », — nous sommes d'accord avec lui, et tout est dans ce petit mot immense. S'il manifeste bien, c'est-à-dire complètement, intégralement, avec les moyens que la nature lui a donnés, que sa raison reconnaît et que son art perfectionne, il reproduira l'ordre même des choses et, dans sa création, il

(1) *Romantisme et Révolution*, préface ; Nouvelle Librairie nationale.

fera nécessairement tenir une image réduite, sans doute, analogique, comme tout produit de la connaissance humaine, mais une image tout de même où Dieu reconnaîtra sa créature. « Une beauté vue ici-bas par des yeux pénétrants, dit Michel-Ange, ressemble mieux que toute autre chose à cette source mystérieuse de laquelle nous provenons tous. » Ce n'est que par déficience, par privation, par disgrâce ou par contamination de la pensée qu'une œuvre d'art n'est pas telle. Celle qui manifeste bien est celle qui manifeste tout, selon les règles et les lois qui lui sont propres, car « l'artiste est libre par la puissance sur la matière, par l'habileté à manier des outils, la connaissance profonde et l'observation aisée des préceptes de l'art. » Mais la liberté de l'artiste n'a pas de droit contre la réalité ; son honnêteté consiste à bien nommer ce qu'il nomme, à bien montrer ce qu'il montre, — pour l'écrivain, à être probe avec les mots.

C'est le fond de toute la fameuse querelle du romantisme, dont le débat réouvert aujourd'hui par Barrès n'est, au reste, qu'un épisode. Les romantiques sont essentiellement ceux qui n'appellent pas les choses par leur nom. On n'a rien dit contre eux, ou l'on dit quelque chose d'insuffisant, quand on leur a fait grief de leur individualisme. Le vrai dommage, c'est qu'ils aient nommé cet individualisme charité, qu'ils aient fait goûter l'amour humain comme divin, qu'ils aient mis l'homme à la place de Dieu et qu'ils l'aient appelé Dieu, que leur lyrisme ait partout substitué de fausses et confuses images à des notions réelles et précises. Ces confusions du langage, cette corruption des mots, signe d'un déséquilibre de la pensée et du cœur, sont d'autant plus redoutables que le langage, étant essentiellement social, a un pouvoir de contagion immédiat. Rien de plus dangereux pour une société que de ne plus savoir le sens des mots qu'elle emploie : voilà la grande perturbation romantique. Le langage classique se reconnaît à ce qu'il est honnête : *justesse* et *vérité*, sont les parois de cristal où il glisse son cours. Aussi bien s'appuie-t-il sur une philosophie saine et sur une théologie vraie. Individualiste, le siècle de Descartes le fut aussi, mais cet individualisme était encore maîtrisé par la discipline chrétienne. « Le dix-septième siècle a conçu une sorte de dieu-homme ; oui, mais réglé par la notion de l'Homme-Dieu (1). » L'individu était tempéré par la vie de société, le culte de l'intelligence, par « une adhésion motivée à l'expérience du genre humain », et l'homme intérieur tout entier était discipliné par l'Église. Telles étaient aussi bien les limites qui s'imposaient à l'artiste, celles-là mêmes où il trouvait son bonheur et la loi

(1) Charles Maurras.

de son chant : l'art de la vie servait ici de modèle à l'art tout court.

Barrès, invoquant l'exemple de Descartes, de Racine, ne manque pas de nous dire : « Mais l'artiste ne doit-il connaître et peindre que des situations édifiantes? N'existe-t-il pas des âmes enflammées, blessées et douloureuses? Faut-il écarter le monde immense des émotions, des passions de l'âme, des affections du cœur? » Il ne s'agit pas de les méconnaître. Lorsqu'un Racine nous peint les fureurs de *Phèdre*, il n'a d'autre souci que de bien peindre ; mais, pour lui, bien peindre ne veut pas dire que la sombre frénésie de son héroïne soit un signe d'élection divine ; au contraire, il s'attache à montrer les redoutables effets de son horrible folie jusqu'à voir dans son crime « une punition des dieux ». « Les faiblesses de l'amour, dit-il, y passent pour de vraies faiblesses ; les passions n'y sont présentées aux yeux que pour montrer tout le désordre dont elles sont cause ; et le vice y est peint partout avec des couleurs qui en font connaître et haïr la difformité. » Un Racine appelle les choses par leur nom.

Aussi ne s'étonnait-il pas que les théologiens ou même les honnêtes gens discutassent de la grâce à propos de sa tragédie : c'était le fond de son sujet, sa réalité pathétique. Il écrivit même toute une préface pour donner à la morale des satisfactions qu'il ne croyait pas l'artiste en droit de lui refuser. A tout le moins n'opposait-il pas l'art à la morale, les droits du poète aux exigences d'une société chrétienne. D'une manière générale, on peut dire que la théologie catholique était le climat spirituel où l'honnête homme se mouvait, que sa doctrine était la réalité même, que toute réflexion, toute peinture dont l'homme était l'objet, la présupposait en quelque façon. Allez donc voir qu'un critique aujourd'hui aille parler de la concupiscence à propos de la dernière pièce d'un Bataille ; et pourtant, on ne craint pas, en semblable occasion, de citer Nietzsche ou Freud, la doctrine du surhomme ou la psychanalyse...

Faut-il voir là encore une forme de l'individualisme moderne, une sorte de particularisme philosophique en matière de pensée, chacun se flattant d'avoir son système, comme il a son vocabulaire? Artistes et écrivains n'ont, en effet, jamais craint d'affirmer qu'il était celui-ci panthéiste, celui-là agnostique, cet autre renanien. D'où vient qu'on s'étonne qu'un critique s'inspire en ses propos de la doctrine catholique? Serait-ce que cette doctrine se présente comme la vérité et qu'elle est autre chose qu'un poème subjectif que chacun interprète à sa guise?

C'est bien, en effet, les intérêts de la vérité qui sont engagés dans le débat que Barrès vient d'ouvrir : ceux de la morale ne viennent qu'ensuite. Il ne s'agit pas de condamner l'art, mais de le maintenir

dans la dépendance de la vérité qui seule a des droits sur lui en ce qu'elle vise une fin plus haute : le bien supérieur de l'homme.

HENRI MASSIS.

Les poèmes d'André Thérive.

M. André Thérive qui est, par ailleurs, un critique particulièrement avisé, vient de publier les *Poèmes d'Aminte.* Partisan résolu d'un style lyrique et classique, il tient ferme que la poésie a un domaine, des lois qui régissent ses moyens d'expression. Aussi la forte pensée de M. Thérive enregistre un mouvement de réaction que l'on a d'ailleurs, en dehors de la poésie, senti un peu dans tous les arts. Avec un certain recul, on verra l'unité de ces justes réactions. Un retour à la tradition a suivi les leçons de Cézanne ; Maillol a redonné à la sculpture la juste notion des formes. Ainsi Moréas avait réagi aussi contre l'abus de la sensibilité et de l'instinct. Il nous a amenés à réétudier les lois du grand art des Muses.

Il ne faudrait pas cependant émettre des dogmes trop rigoureux. Ce sont les abus de la sensibilité qu'il faut réprimer, et non la sensibilité. Peut-on vraiment d'avance définir les genres qui conviennent à la poésie? faire un travail abstrait, canaliser dans de rigoureuses formules toute possibilité poétique? Il y a des sujets éternels ; il y a des façons modernes de les sentir. Si Baudelaire est si prenant, c'est qu'il y a, chez lui, un chant inentendu ; il a prodigieusement étendu le champ visuel, auditif, sensitif de la poésie. Il a pu le faire, parce qu'il était nourri d'une culture classique. C'est vrai ; mais qui aurait cru assimilables par la poésie les sujets qui l'ont tenté? Il n'y a pas de sujets absolument anti-poétiques. Le poète de génie fait rentrer dans le domaine de la poésie des sujets nouveaux ou tout à fait oubliés de ses contemporains. D'ailleurs le poète doit être, il faut le répéter sans cesse, nourri de toutes les lois de son art. Il y a dans toute belle réussite un dosage constant de tradition et d'innovation. Un poète doit être intelligent ; il est dangereux qu'avec son intelligence pure, il compose des vers. C'est un miracle qu'un beau poème. Mouvements du cœur, sentiments, tout entre en jeu et encore sensibilité, passion, tous les cris de l'âme. Ainsi chez Moréas, si divinement subtil, apparaît ce sombre et mystérieux cœur humain qui souffre vraiment, avec qui nous croyons souffrir. Moréas n'avait pas une intelligence raisonnante. Trop isolée, décantée, abstraite, l'intelligence n'est pas la poésie.

Le cas de M. Thérive est extrêmement intéressant. Il nous montre un critique qui est un jeune maître dans le domaine de l'idéologie exécutant un grand poème suivant les lois qu'il a étudiées et les formules qu'il croit justes. Livre extrêmement bien fait et intelligent au possible ; mais la volupté lassée, le frémissement, le naturel, perdent

un peu à cet excès de concentration toute intellectuelle, ou presque. Tout un livre sur la perfide Aminte ne nous la montre pas bien clairement, pas plus que les mouvements du cœur de celui qu'elle a abandonné.

Un seul être vous manque et tout est dépeuplé,

en dit beaucoup plus sur un semblable sujet.

Mais je m'aperçois que, parce que des esprits comme ceux de M. Thérive m'intéressent extrêmement, je risque en les critiquant de ne pas signaler assez des qualités lyriques de premier ordre cependant. Ce que je préfère chez M. Thérive, dans son art d'une sûreté remarquable, ce ne sont pas toujours ses vers de sept ou huit pieds, quoiqu'il en soit de beaux, mais ses robustes alexandrins. Ils sont fortement écrits ; ils ont du nombre et de la force, de la grandeur, une extrême fermeté de facture. A les relire encore, on y trouve, à défaut d'air, de lumière, un lyrisme tout psychologique et rempli d'une très vive acuité :

Sache que poursuivant des fortunes étranges
Nous descendons la pente, et tous d'un même pas
Que du vivant soleil nous délivre et nous venge
Cette commune nuit où nous n'aimerons pas.

Et ailleurs :

Mais nous qui, de l'amour, éprouvons le servage,
Sommes les ennemis l'un à l'autre enchaînés,
Voulons-nous que survive au funèbre voyage
Ce bonheur sur nos corps durement acharné?

Les vers de cette solide qualité sont inoubliables dans les *Poèmes d'Aminte*. Si l'art de M. Thérive peut paraître froid, sa syntaxe est d'une condensation particulière. La fermeté du ton est ce qui frappe surtout : grande science dont, à chaque lecture nouvelle, on sent mieux le mérite.

On croirait M. Thérive un contemporain de Malherbe. Il écrit parfois des vers aussi fortement que Malherbe. Il est un remarquable grammairien. Il faut certes l'en féliciter. Il a un style admirable et serré. Pourtant il ne faudrait pas, quelle que soit sa beauté, s'arrêter à jamais à cette formule. L'école romane a eu, je l'ai dit, je le répète, une extrême utilité. Elle a redonné le goût des plus belles traditions. Elle a apporté à Moréas des moyens d'exprimer son génie, des moyens indispensables, d'ailleurs. Mais Moréas a choisi chez les grands lyriques de 1830, et notamment dans Lamartine, de précieux apports, dont il s'est, à n'en pas douter, enrichi.

Telles sont quelques-unes des réflexions que font s'élever les *Poèmes d'Aminte*. Tout ce qu'écrit M. Thérive prête à d'utiles discussions. De lui, rien n'est indifférent.

MARC LAFARGUE.

LA PHILOSOPHIE

CONNAISSANCE DE L'ÊTRE

(Troisième cahier de Théonas. — I.)

Publiant les cahiers de Théonas dans l'ordre même où ils se suivent dans le manuscrit, et qui est en réalité un pur désordre, — mais je dois me conformer aux préceptes de la Méthode historique, qui consiste à mettre le moins d'intelligence possible dans les choses, afin qu'elles soient plus vraies, — publiant, dis-je, les cahiers de Théonas dans leur désordre naturel, je trouve à la suite du Discours sur l'art *une liasse de feuillets rangés sous le titre commun de* Connaissance de l'être. *M. Egalité Beautruchot, après les avoir mûrement examinés, pense qu'ils ne contiennent qu'une dissertation d'école, écrite par le saint homme au temps de son noviciat; car, dit-il, il n'y a là que banalités et platitudes. Mais je me demande si mon savant collaborateur ne confond pas quelquefois banalité et simplicité, et si malgré toute son impartialité critique, il ne cède pas non plus, dans son aversion pour l'ontologie, aux suggestions de sa philosophie personnelle, laquelle se résume en cette phrase significative, qu'il se plaît à répéter depuis qu'il l'a lue, je crois, dans un ouvrage de son ami M. le chef des travaux Guilleminot :* En fin de compte, nous serons conduits à chercher dans ce que jadis on appelait le néant l'origine et le siège de toutes les forces et de tous les mouvements de la nature (1).

(1) H. Guilleminot, chef des travaux de physique biologique à la Faculté de médecine de Paris, *les Nouveaux Horizons de la science*, t. I, p. 29.

Pour moi, je suis porté à croire que Théonas s'est proposé de façon très consciente de dire ici facilement des choses difficiles. Mais il ne faudrait pas trop se fier à l'apparente bonhomie de son allure.

Je dois avertir en outre qu'à en juger d'après quelques notes marginales, l'auteur avait l'intention d'écrire tout un petit précis de métaphysique, où il aurait essayé, comme il dit, de « retrouver la démarche naturelle *de l'intelligence, et la trace de ces premiers pas décisifs par lesquels l'esprit de l'homme procède vers le vrai. » Mais des neuf chapitres que devait contenir ce travail, je n'ai trouvé jusqu'à présent dans les cahiers en ma possession que le fragment que je publie ici, et qui représente à peine le contenu du premier chapitre.*

I

DE L'ÊTRE EN GÉNÉRAL

La philosophie ne se construit pas *a priori*, comme un beau palais qu'on édifierait dans le vide ; elle doit se fonder sur les faits, sur les faits les plus simples et les plus évidents.

S'appuyant sur de tels faits, et s'appliquant à tirer d'eux, à chaque relais de son discours, tout ce qu'ils peuvent donner à l'intelligence, — tout leur rendement intelligible, si je puis dire, — le philosophe part à la conquête des notions fondamentales et des premières vérités dont tout le reste dépend.

Pourtant, il ne fera pas comme Descartes, il n'imaginera pas qu'il ne sait rien, et que sa raison nue mise en face des choses suffira pour tout retrouver. La raison n'aborde jamais les choses sans mettre en œuvre quelque capital humain, et ce savant homme mentait de bonne foi, comme tous les Naturistes, — dont il est le précurseur métaphysique, car dans son domaine il fut le premier à revendiquer contre l'art les droits de la *vision ingénue*.

Mais qui m'empêche de me servir de la discipline des philosophes pour mieux voir moi-même l'objet? Ce n'est pas sans eux, ni contre eux, c'est avec leur aide que j'entreprendrai de regarder directement les choses, en me confiant dès l'origine à la vertu de l'intelligence : et sans cela pourrais-je seulement ouvrir la bouche pour parler?

Je choisirai donc pour point d'appui le fait le plus simple, et le premier perçu. Je ne feindrai pas que je ne connais que lui et que tout le reste est encore douteux ; mais parmi tout ce que je connais, c'est de lui que j'userai pour établir ma raison et assurer ses prises.

Quel est le fait le plus simple qui soit vu par mes yeux ouverts sur le monde, et saisi par mon intelligence? Quelle est, en d'autres

termes, la proposition d'ordre expérimental la plus banale, — et la plus certaine, — qu'il me soit donné de formuler? *Il y a des choses qui sont*, rien de plus banal, de plus simple et de plus certain. Ce fait est impliqué dans toute mon expérience, et dans toute expérience.

Qu'y a-t-il dans l'énoncé de ce fait? Une double affirmation :

1° *Toutes ces choses sont.* Autrement dit, je retrouve en toutes une certaine réalité qui est d'être et que j'appelle l'être. (Quoique je sache fort bien ce qu'est être, je n'aurai pas la naïveté de vouloir dire ce que c'est, ou en donner une définition, puisqu'il s'agit là d'une notion absolument première ; mais je vois tout de suite qu'être comporte deux éléments qui s'appellent l'un l'autre : *ce* qui est, ou *ce* qu'une chose est, et que je puis nommer, au sens le plus large de ce mot, l'*essence* de la chose ; et l'*acte d'être*, que je puis nommer *l'existence* de la chose.) Dans toutes ces choses donc, il y a l'être.

2° Pourtant *ces choses sont différentes* les unes des autres, puisque je les connais et les déclare comme plusieurs, et donc diverses. — Je sais bien que Parménide affirme le contraire. Puisque les choses sont, dit-il, elles ne peuvent pas être plusieurs. En toutes il y a l'être ; donc il n'y a que l'être, et le multiple est illusion. Mais je n'écouterai pas Parménide, j'écouterai ma raison, qui me dit que je ne suis pas M. Guignebert ; et j'élaborerai mon idée de l'être.

De la double affirmation que je viens de dégager, je tirerai une première conclusion : la notion d'être trouve à s'appliquer partout, elle ne convient pas à telle classe de choses à l'exclusion des autres, comme la notion de « philosophe » ou d' « artiste » convient à telle classe d'hommes à l'exclusion des autres, ou comme celle d' « homme » convient à telle classe d'animaux à l'exclusion des autres ; la notion d'être convient *en propre* et du premier coup à *toutes choses*. Je dira que la notion d'être est *transcendantale*, elle dépasse ou transcende toute limite de classe ou de catégorie : *transcendance de l'être*.

Seconde conclusion : voilà des choses qui sont, et qui sont différentes. Par quoi diffèrent-elles? Par leur être même. Si en effet elles ne différaient pas par leur être, elles différeraient par *autre chose;* or, autre chose que l'être, c'est le non-être, c'est *rien*. Et il est clair que des choses qui sont réellement différentes ne peuvent pas différer par *rien*. L'idée d'être signifie donc quelque chose d'essentiellement varié, quelque chose qui se trouve à des titres différents en les différents êtres, qui se dit d'eux « selon des raisons diverses », ou encore qui mérite *d'une façon différente* le même nom. Cette chose-ci est à sa manière, comme celle-là est à sa manière, comme cette troisième est à sa manière, et leurs différences sont de leur être même. C'est ce que j'exprimerai en disant que la notion d'être n'est que proportion-

nellement une, ou encore qu'elle est un objet de pensée *analogue.* — *Analogie de l'être.*

La notion d'être est une notion transcendantale et analogue.

Réfléchissant maintenant sur mon acte même de connaître, je vois que cet objet de pensée que j'appelle l'être est le terme auquel mon intelligence tend par nature. Ce que mes yeux vont chercher dans le monde, et ce qui les frappe, ce sont les couleurs ; mes oreilles perçoivent les sons ; ma langue, les saveurs. Mais mon intelligence va chercher *ce qui est*, c'est cela qu'elle saisit et qu'elle me dit. Connaître la cause d'une chose, sa destination, son origine, ses propriétés, ses relations avec les autres choses, autant de moyens de connaître ce qu'elle est, autant de vues sur son être. L'être est là dès que l'intelligence est là. Il est d'une manière ou d'une autre présenté à l'esprit par toute idée, et l'intelligence résout en lui toutes ses conceptions (1). Je dirai que *l'être est l'objet propre de l'intelligence.*

Dire que l'intelligence peut réellement connaître, — ou qu'elle n'est pas menteuse, — c'est donc dire que l'intelligence peut réellement connaître l'être, son objet.

Non ! me dit Kant ; il est impossible que je connaisse ce qui est hors de mon esprit et indépendant de lui, parce que ce que je connais est nécessairement dans ma pensée, non hors d'elle, et parce que l'action de connaître, comme toute action, modifie ce qu'elle touche. Mais en m'affirmant cette impossibilité, Kant ne pense-t-il pas m'affirmer ce qui est? Il fait donc le contraire de ce qu'il dit, et l'intelligence, même en lui, suit sa loi malgré lui. Je passerai sans m'arrêter

(1) « Illud quod primo intellectus concipit ut notissimum est ens, et in hoc omnes conceptiones resolvit. » (Saint Thomas, *de Verit.*, 1, 1).

De là vient que la science humaine se constitue en étendant progressivement à la multitude indéfinie des objets de connaissance la lumière ou l'évidence que l'intelligence trouve dans l'intuition de l'être.

Cette doctrine capitale de la résolution de tous les objets de pensée en l'être, suppose :

1° Que l'être imbibe tout objet de connaissance intellectuelle, et que toute idée le présente en quelque manière à l'esprit ; l'objet présenté par certaines idées étant l'être lui-même sous tel ou tel aspect, — concepts transcendantaux ; l'objet présenté par les autres idées étant l'être déterminé ou « contracté » par des différences qui sont elles-mêmes de l'être, — concepts enfermés dans une genre ;

2° Que par suite l'idée d'être, embrassant dans sa portée une pluralité indéfinie d'objets, est une idée multiple, et qui n'est une que sous un certain rapport (d'une unité de proportionnalité). Ainsi toute chose peut se résoudre en l'être sans perdre pour cela ses différences, toute chose peut être considérée selon qu'elle est, et tombe par là même sous les lois de l'être.

auprès d'un philosophe qui traite de la connaissance sans même soupçonner qu'il porte la main sur un ordre de choses à nul autre pareil, et sans comprendre que le propre de la pensée est précisément de faire exister en elle cela même qui existe en soi hors d'elle, ni que connaître n'est pas une action comme une autre, une action matérielle, qui consiste à faire, mais une action spirituelle, qui consiste à devenir immatériellement ; et je poursuivrai mon chemin.

Appelons « intelligible » ce qui *peut être objet d'intelligence.* Je vois immédiatement que tout ce qui est, est intelligible ; car s'il y avait *un être* qui fût inintelligible, c'est-à-dire qui ne pût pas être objet d'intelligence, l'intelligence n'aurait pas *l'être* pour objet propre. Et je vois aussi, et pour la même raison, que toute chose est intelligible dans la mesure où elle est.

L'être est l'objet propre de l'intelligence, et toute chose est intelligible dans la mesure où elle est.

Toute chose est intelligible dans la mesure où elle est, — je dis intelligible *en soi*, je ne dis pas intelligible *pour moi.* Car, si mon intelligence d'homme est disproportionnée à un être qui la dépasse parce que purement spirituel, cet être, bien qu'*en lui-même* plus intelligible, sera moins intelligible *pour moi.*

II

PREMIERS AXIOMES

Cette idée de l'être que je viens d'examiner, mon intelligence la tire des objets perçus par mes sens. Mais cette idée une fois formée, mon intelligence, contemplant l'être, en telle ou telle chose sensible sans doute, mais le contemplant comme être, voit immédiatement, et non pas comme une constatation de l'expérience, mais comme une pure exigence de l'objet intelligible, que toute chose est ce qu'elle est, et qu'être ne peut pas être n'être pas. Vérité très pauvre, à coup sûr, en contenu actuel, mais qui commande au ciel et sur la terre et qui m'introduit sur un plan supérieur à tout l'ordre de la perception animale, première vérité évidente par elle-même, premier principe de toute ma connaissance et de tout mon discours, car je ne peux pas me servir de ma langue pour parler, ni de mon intelligence pour connaître, sans *affirmer* ou *nier;* et sans professer par là même que l'être est, et que le non-être n'est pas.

Le principe d'identité : toute chose est ce qu'elle est, *et le principe de contradiction :* être n'est pas n'être pas, *est une vérité connue de soi, la première qui s'impose à mon intelligence.*

Non ! me dit Hegel. L'être et le non-être sont identiques, parce que l'être est pure indétermination et que la pure indétermination n'est rien, et parce que devenir, c'est précisément être et n'être pas. Mais Hegel déraisonne, car devenir, c'est passer du non-être à l'être, ou de l'être au non-être, et non pas être et n'être pas à la fois ; et loin d'être indétermination pure, l'indétermination de l'être n'est que l'enveloppement et l'indistinction, dans un même concept analogue, de tous les degrés de détermination.

Les êtres ne sont pas seulement ; ils *agissent*. Voilà un autre fait fondamental ; et voilà une idée nouvelle, l'idée de l'action, que j'ai formée dès l'éveil de mon esprit aussitôt après l'idée de l'être. Définir proprement l'*agir* est impossible, parce que c'est une notion première comme celle de l'être. Tout au plus pourrais-je dire que l'action que mes sens m'ont fait connaître (1), l'action des corps les uns sur les autres, est comme une communication dans l'être qui s'établit d'une chose à une autre.

Qu'est-ce qu'un être *qui agit* sur un autre? C'est une *cause* (une cause « efficiente » ou un « agent »). De l'expérience de l'activité des corps qui m'entourent et de mon activité propre mon intelligence a tiré, depuis longtemps, cette notion de cause. L'examinant maintenant, à la lumière des notions d'être et d'action sur lesquelles je viens de porter mon attention, je trouve que je puis définir une cause (efficiente) : ce qui, *par son action*, rend compte ou *rend raison* de l'être de quelque chose.

La notion de cause comporte ainsi deux éléments : la notion *qui agit*, et la notion *qui rend raison*.

Ce *qui rend raison* de l'être d'une chose ; c'est-à-dire : ce en quoi l'intelligence qui considère une chose trouve son repos (comme elle se repose lorsque, considérant le mouvement des aiguilles d'une montre, elle connaît le ressort et les roues de celle-ci ; ou lorsque, considérant un carré double d'un autre, elle connaît qu'il est construit sur la diagonale de celui-ci). — L'être en effet est intelligible. Et l'être en tant qu'intelligible, il faut bien que l'intelligence, qui est faite pour lui, le possède achevé et terminé. Il ne suffit donc pas à l'intelligence de considérer l'être d'une chose ; elle n'est pas satisfaite par le simple fait qu'une chose est ; elle ne se reposera qu'en ce qui achève et termine cette chose en tant qu'intelligible. Or, l'intelligibilité allant avec l'être, ce par quoi une chose est terminée quant

(1) En effet je ne parle encore, ici, que de l'action « prédicamentale » ou *transitive*, qui est la première connue parce qu'elle tombe sous les sens.

à l'intelligibilité, c'est ce par quoi elle est fondée quant à l'être, *ce par quoi elle est*. Ainsi se dégage et se précise la notion *de raison d'être*. Je disais tout à l'heure : ce en quoi l'intelligence en train de considérer une chose trouve son repos. Je dirai maintenant : *ce par quoi une chose est;* ou encore : ce qui est tel qu'une fois posé, cette chose est aussi posée.

Ce concept est plus général que celui de cause, et par suite il vient logiquement avant lui, étant supposé par lui.

Il est plus général que celui de cause : le concept de cause *ajoute* à celui de raison d'être l'idée d'action, la cause est raison d'être *par son action*, — et par suite elle a un être qui diffère réellement de celui de la chose causée, car ce qui fait l'action ne peut pas être en même temps et sous le même rapport ce qui reçoit l'action. Au contraire, le triangle par exemple est raison d'être de ses propriétés non pas par son action, mais *par lui-même* ou par son essence. C'est qu'être triangle et avoir la somme de ses angles égale à deux droits ne sont pas deux choses différentes, mais la même chose ; et semblablement être homme et exiger (je ne dis pas cette fois avoir, je dis seulement exiger) la faculté de rire, ne sont pas deux choses différentes, mais la même chose. Ce sont des aspects distincts de la même chose enclos dans deux concepts différents, et dont l'un suppose l'autre, parce que celui-ci ne peut être posé devant la pensée sans que celui-là, — étant, immédiatement ou médiatement, lisible en lui, — se trouve aussi posé devant elle. D'où il suit qu'on peut distinguer deux sortes de raison d'être : une chose peut être raison d'une autre par son être même, ou par ce qu'elle est, — et alors, elle n'est pas distincte dans le réel de la chose (prise en soi ou prise seulement dans sa racine) dont elle est raison ; une chose peut être raison d'une autre par son action, ou par ce qu'elle fait, elle est alors proprement une cause, et elle est réellement distincte de son effet. Quoi qu'il en soit de la dérivation dans l'existence réelle, procéder d'une raison d'être c'est avant tout dériver d'elle dans l'intelligibilité.

Ainsi le concept de raison d'être vient avant celui de cause. Que maintenant j'attache mon attention à ce concept, il me livre un nouveau principe ; je vois immédiatement la convenance de cet objet de pensée : *fondé à être* ou *qui a une raison d'être*, avec cet autre objet de pensée : *qui est*. « Sans *ce par quoi il est* (sans raison d'être), *ce qui est* ne serait pas », « tout ce qui est est fondé à être », le principe de raison s'étend, d'une manière absolument universelle, aussi loin qu'il y a de l'être.

Le principe de raison : tout ce qui est est fondé à être, *est une vérité connue de soi.*

Non! me disent Schopenhauer et les Pessimistes de la Volonté. Le fond de l'être est irrationnel, car on nous trompe en nous contant que la nature est en elle-même entièrement pénétrable à l'intelligence, comme un système d'idées claires ou une logique hypostasiée, et le mal au moins ne s'explique pas. Mais le tort de ces gens amers est de se laisser scandaliser par l'intellectualisme absolu des Optimistes de la Raison, d'un Leibniz ou d'un Hegel, qui les irritent à bon droit. Pour échapper aux uns comme aux autres, il suffit de comprendre que si les choses ne sont pas Dieu, elles doivent comporter de l'inintelligibilité pour autant qu'elles tiennent du non-être, ce qui explique précisément leurs déficiences; et que l'infirmité sans bornes de la matière et de la « puissance », en bas, et la liberté infinie de la Bonté transcendante, en haut, ont de quoi révéler aux anges l'ultime raison d'être du mal.

Une chose qui ne peut pas ne pas être, je dirai qu'elle est nécessaire; une chose qui peut ne pas être, je dirai qu'elle est contingente. S'il existe un être qui ait en lui-même, ou dans son essence, la raison de son existence, je dirai qu'il existe « de par soi », ou *a se;* un tel être, s'il existe, est évidemment nécessaire, nécessaire absolument et par lui-même.

Dès que ces notions se précisent, un troisième principe de la raison jaillit en mon intelligence, dans la lumière de l'être. Si en effet je pense à une chose qui *existe* et qui *n'est pas par soi*, ou qui *n'est pas nécessaire*, je vois immédiatement l'identité réelle de ce terme : *ce qui existe sans être par soi*, ou *ce qui existe en pouvant ne pas être*, et de cet autre terme : *ce qui existe par une cause*, ce qui dépend de l'*action* d'une *raison d'être* réellement distincte de soi.

Le principe de causalité : a une cause tout ce qui est sans être par soi, *ou encore* (*formule plus restreinte*) tout ce qui existe d'une existence contingente, *ou encore* (*formule plus restreinte*) tout ce qui commence d'exister, — *est une vérité connue de soi.*

Non! me dit Kant, le principe de causalité n'est pas une vérité connue de soi, c'est un jugement synthétique *a priori*, ou une forme nécessaire de notre esprit qui conjoint deux termes hétérogènes et que nous imposons aux phénomènes; car si je pense : *ce qui commence d'être*, je pense : *qui commence d'être* et non pas : *qui est causé;* ceci ne sort donc pas de cela, c'est moi qui l'y mets. — Mais Kant, égaré par la logique leibnizienne, et méconnaissant que tous nos concepts se résolvent dans l'être, croit que l'analyse consiste à constater une identité toute faite entre deux notions prises comme telles, et à dire A est A. Tout au contraire, si, non content de considérer les signes ou les for-

mules de la pensée, je pense véritablement, si je sais ce que signifie « qui commence d'être » (et donc « qui peut ne pas être », et donc « qui n'est pas à soi-même raison de son être », car ce qui est à soi-même raison de son être doit être toujours, et ne point commencer), et si je sais ce que signifie « qui est causé », alors j'ai bien dans l'esprit deux notions différentes, mais par l'acte vital du jugement je les identifie, je les dis identiques *in re*, parce que je vois dans « causé » que cela a cette propriété d'être causé qui n'est pas à soi-même la raison de son être, comme sachant ce que signifie « nombre » et ce que signifie « pair », je vois que cela a cette propriété d'être « pair ou impair », qui est « nombre » (1). Si d'ailleurs j'affirmais d'un sujet un prédicat que j'y mettrais, moi, sans qu'il y fût réellement, je ne ferais pas un « jugement synthétique *a priori* », mais un mensonge. Allons ! Le mythe des jugements synthétiques *a priori* n'est qu'un Fafner de théâtre, il n'a jamais menacé que pour la parade le principe de causalité.

Mais, me dit encore Épicure, il n'est pas vrai que tout ce qui commence d'être a une cause. Nous sommes libres dans nos actes, donc il y a dans le mouvement de certains atomes des déclinaisons sans cause, quelque chose comme ce que ce bon M. Renouvier appelle des *commencements absolus*. — Au contraire, répondrai-je, l'acte libre sort d'une cause (la volonté d'une nature intelligente) qui est tellement cause qu'elle est maîtresse de sa détermination même à son effet ; car elle agit toujours d'après un motif, mais dont elle-même fait l'efficacité.

JACQUES MARITAIN.

(*A suivre.*)

(1) Dans les deux cas il s'agit de ce que les anciens appelaient *secundus modus dicendi per se :* c'est alors le sujet qui est de la raison ou de la définition du prédicat, mais précisément à titre de *sujet*, — et donc comme ayant en lui la propriété signifiée par ce prédicat. C'est dans la notion de « causé » que je vois que « ce qui existe sans être par soi », est nécessairement « causé ».

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

M. LAURENT BONNEVAY

Lorsque M. Bonnevay entra à la Chambre en 1902, ayant reconquis sur un protestant peu notoire le siège occupé jadis par le grand manufacturier catholique Sonnery-Martin, il ne laissait pas encore croître sa barbe sur le menton, mais il avait déjà, avec des favoris, l'air appliqué et candide. Il a toujours eu, d'ailleurs, l'air appliqué et candide, avec des favoris. Ses anciens condisciples de la rue Sainte-Hélène affirment l'avoir toujours connu tel. Aujourd'hui, s'il a gardé le solennel ornement de son visage, il a perdu cet air de candeur. En 1902, la Chambre accepta le nouveau député de Tarare comme un excellent jeune homme frais émoulu de chez les bons Pères, et animé d'intentions aussi pures qu'impuissantes. Abel Bernard, qui était en ce temps-là secrétaire de l'Assemblée et qui faisait l'appel des bulletins pendant les pointages, avait coutume, cultivant le calembour et l'à peu près, d'appeler : « Bonnevay... et mœurs. » Et chacun trouvait que c'était tout à fait cela.

M. Bonnevay, qui avait l'air sage, appliqué et grave, s'attacha tout de suite à justifier ses favoris. Il se tint prudemment à l'écart de la lutte politique et se réfugia dans les questions d'assurances et de prévoyance sociale. Au temps qu'il étudiait à Lyon, il avait enquêté sur les coutumes ouvrières locales et écrit une monographie sur les ouvrières de Lyon travaillant à domicile, puis une autre sur les tisseurs en boutique de Saint-Nizier-d'Azergues. A la Commission, il se livra corps

et âme au problème de l'habitation à bon marché et fit des rapports remarqués. M. Bonnevay n'avait pas pris la mauvaise voie : il apparaissait déjà à certains qu'il était peut-être bien destiné, avec l'indulgence des gauches, et en considération de ses idées sociales, à devenir un jour vice-président de la Commission d'assurances et de prévoyance.

Les élections de 1919 mirent M. Bonnevay en lumière. Le fait d'être catholique n'était plus une cause d'ostracisme, et les idées dont se réclamait M. Bonnevay semblaient avoir été consacrées par le pays.

M. Bonnevay, quinquagénaire et comptant vingt ans ou presque de Parlement, mûri dans le labeur fécond des commissions, passait pour une « compétence ». Il fut au premier plan. Ministrable, il semblait destiné d'abord tout naturellement au portefeuille de l'hygiène et de l'assurance. Par un progrès sensible de l'opinion environnante, il fut promis à de plus hautes destinées. Mais il apparaissait déjà que M. Bonnevay n'avait rien à gagner à cette pleine lumière, et que, si ses favoris immuables, un peu grisonnants déjà, étaient d'irrécusables témoins de sa compétence juridique et de son autorité doctrinale, l'air juvénile et probe répandu naguère sur ses traits avait quelque peu disparu. Une ardeur combative, longtemps refrénée, s'exprimait maintenant sur sa physionomie, et les observateurs les plus avisés et prudents se demandaient, à le regarder faire, si tant de timide candeur n'avait pas été une apparence. Cependant la considération grandissait autour de lui.

L'Entente républicaine démocratique, qui groupait près de deux cents députés de la majorité nouvelle, n'avait su ni s'affirmer, ni couper court à la première tentative de M. Millerand pour rendre le pouvoir à l'ancien personnel, condamné par le suffrage universel. Les plus courtois objectaient à l'Entente la jeunesse politique de ses membres : « Où sont, lui demandait-on, vos hommes d'État? » Et déjà beaucoup pensaient : Bonnevay. Il était l'espoir suprême et la suprême pensée. Désintéressé dans ses propos, austère et rigide dans sa doctrine, il s'efforçait de donner à ce groupe timide et désuni une discipline et un désir d'action. L'Entente, qui n'avait point su agir, s'épuisait en vains discours : ce n'étaient que réunions, parlottes et conciliabules. M. Bonnevay n'était point tendre pour les gouvernements qui avaient dupé la majorité. Un ministre radical-socialiste, M. Steeg, ayant été maintenu à l'Intérieur, l'Entente n'y fit point de réelle opposition, mais récrimina et chargea M. Bonnevay d'exprimer, à la tribune, son sentiment. M. Bonnevay le fit. Son intervention fut applaudie, et cette ovation sembla à la majorité une revanche suffisante. Par ailleurs, un député de l'Entente, ayant accepté de servir d'otage et d'entrer seul dans le ministère radical, M. Bonnevay ne cacha point qu'il le désapprouvait

et, comme ce ministre était un de ses collègues du Rhône, M. Isaac, cela parut héroïque. Cet héroïsme enflammait les ardents, qui voulaient conquérir le pouvoir, et qui rêvaient de secouer la trop paternelle et trop molle tutelle du bon François Arago, modéré par essence, mais par essence aussi et bien plus encore, ministériel, et qui rêvait un groupe à son image. Aussi ceux-là déploraient-ils que M. Arago fût leur chef, et soupiraient : « Ah! si nous avions Bonnevay! » Hélas! l'histoire devait nous enseigner que M. Bonnevay n'était pas héroïque. On s'en aperçut lorsque les radicaux, le bloc de gauche, les malvystes ou les caillautistes jetèrent le masque et obtinrent le ministère Briand. M. Briand, subtil, comprit qu'il fallait, pour diviser l'Entente, faire de larges concessions sur les personnes, afin d'en obtenir sur les principes. Il embaucha donc des ministres de l'Entente comme s'il en pleuvait. Il aurait embauché toute l'Entente, à condition de ne pas lâcher l'Intérieur. Il eut ainsi l'excellent Leredu, ami intime de son intime Guist'hau, et qui devait se dévouer à lui corps et âme; Dior, ingénieux et souple, mais peu sévère sur les principes et soucieux d'ailleurs, comme il convient, de paraître « homme de gauche ». Lefebvre du Prey, honnête homme, trop loyal pour démêler des ficelles aussi compliquées que celles de son président Aristide, crut à une victoire de la politique d'apaisement et donna de tout son cœur son concours à cette victoire tant attendue. Auguste Puis, enfin, ce singulier membre de l'Entente, déconcertant, même pour ses nouveaux amis, et qui depuis déclare que les programmes se résument ainsi : guerre aux cléricaux et aux réactionnaires, et triomphe du bloc de gauche.

Mais on entend bien que tous ces hommes n'étaient que menue monnaie. M. Briand, sachant où il voulait aller, déclara : « J'aurai Bonnevay. » Et il ajouta : « Je lui offrirai les Sceaux. L'Entente n'aura pas l'Intérieur, mais elle aura les Sceaux et la vice-présidence du Conseil. Ainsi, je n'ai plus à craindre d'opposition à droite et je pourrai travailler tranquillement... »

A dire vrai, ceux qui entendirent ce propos savaient que M. Aristide Briand aime rire. Ils ne pensèrent pas une minute qu'il parlât sérieusement. Non seulement M. Bonnevay représentait la droite de l'Entente, le droite irréductible et clairvoyante, mais il avait affirmé — et comment — qu'il n'était point homme à se laisser duper, ni lui ni son groupe. Et surtout, il n'aimait point du tout M. Aristide Briand. Il avait certainement pensé, non sans une certaine hauteur puritaine et lyonnaise, au discours que le pauvre Painlevé avait prononcé un jour sur le « triomphe de l'immoralité ». Hélas! M. Painlevé lui-même avait fini par entrer dans un ministère Briand. Mais M. Painlevé n'est point M. Bonnevay, et la comparaison eût alors semblé indécente,

plus qu'indécente : sacrilège. M. Briand, il est vrai, est une sirène. Mais Laurent Bonnevay n'écoute pas les sirènes : ce sont de damnables tentatrices auxquelles Tarare a fermé sa porte une fois pour toutes.

Cependant M. Bonnevay accepta sans difficulté d'être Garde des Sceaux et vice-président du ministère Briand. Alors seulement certains prirent garde que M. Bonnevay était ambitieux, mais que son ambition n'était pas d'une qualité parfaite. A la vérité, M. Bonnevay était surtout vaniteux. Sous sa froideur de doctrinaire, couvait un impétueux désir des hautes fonctions, des hauts emplois représentatifs. Il avait méprisé le pouvoir lorsque le pouvoir et ses pompes ne s'offraient pas à lui. Aux premières ouvertures de M. Briand, il laissait entendre à demi-mot à ceux qui voulaient pour lui un portefeuille considérable, que son rôle utile et modeste serait à la Prévoyance sociale. Certains se sont demandé si M. Bonnevay, ébloui tout à coup par l'idée de siéger place Vendôme, dans le fauteuil de Thévenet, n'avait pas eu le jugement obscurci au point de méconnaître qu'il venait de gâcher sa vie. Ceux-là ne connaissent pas M. Bonnevay. Nous l'avons vu, un jour d'été, sortir de la Madeleine où il venait de marier sa fille. En haut de l'escalier monumental, sous le soleil glorieux, il embrassait d'un coup d'œil les vagues humanités qui s'agitaient à ses pieds. Rouge, vaste, gonflé d'orgueil, M. Bonnevay s'était arrêté un instant avant de descendre vers sa limousine. Ce jour-là, nous comprîmes que M. Bonnevay n'avait pas eu besoin de se faire violence pour aller place Vendôme, et qu'il aurait accepté au même prix le même fauteuil dans un ministère Caillaux ou dans un ministère Cachin. Le pays n'était-il pas garanti contre tous les risques puisque l'immense mérite, trop longtemps humilié, de M. Bonnevay était enfin reconnu?

On en a voulu de bonne foi à M. Léon Daudet d'avoir bafoué en lui un de ces grands hommes dont la Providence est assez avare pour la France républicaine. Il est fâcheux qu'il ait cru lui-même que M. Léon Daudet avait pu lui porter préjudice au point de briser sa carrière. Si M. Bonnevay avait conservé la faculté de lire en lui, il aurait compris qu'il avait cessé d'exister le jour où il avait accepté les Sceaux. Contre M. Léon Daudet, dans son entourage même, personne ne prit sa défense. C'est que le polémiste s'amusait d'un fantoche, d'une vaine apparence de ministre, de ce qui avait été une enveloppe humaine un peu ridicule, mais qui n'était en réalité plus rien.

M. Bonnevay a donc tort d'en vouloir à M. Daudet. Mais il lui en veut. Et M. Bonnevay, dont la carrière politique est finie, puise dans son fiel la force d'accomplir certaines vilenies dont il ne s'aperçoit même plus qu'elles sont un reniement de son passé. Il a réussi à revenir dans sa petite patrie lyonnaise, au premier rang de l'actualité,

en votant l'amnistie de Marty, avec ses collègues radicaux et socialistes. Ainsi M. Bonnevay, en compagnie de M. Moutet et de M. Godart, s'emploie à la grâce du cher et grand « martyr » de l'Humanité. *Ceux qui ont deviné les replis secrets de son cœur savent que dans cette besogne, qui met une marque suprême à sa vie publique, il savoure le plaisir de la vengeance. Et comme sa personnalité satisfaite se soucie aussi peu du bien public que du dommage d'autrui, il a entraîné dans cette aventure un vieux père noble lyonnais, M. Gourju, dont l'excuse doit être de n'avoir rien compris à cette affaire, et de croire qu'il s'agit sans doute avec Marty d'un tisseur en boutique de Saint-Nizier-d'Azergues, poursuivi pour faits connexes à l'insurrection de* 1831.

Le Nouvelliste *de Lyon, dont M. Bonnevay a été pendant vingt ans l'enfant chéri, a écrit à ce sujet une phrase sévère et sobre qui vaut les plus longs commentaires et rend oiseuses les plus diffuses vibrations : « M. Bonnevay a trahi ses électeurs. »*

M. Laurent Bonnevay a été corrompu pour avoir été treize mois garde des Sceaux. Inconsolable de ne pas le redevenir, il ne pardonne ni à son parti ni à sa patrie. Telle est la triste histoire de ce Coriolan de Tarare.

***

Pedrell et le nationalisme musical.

Si, dans un salon, la conversation tombe sur la musique espagnole, quelqu'un dit : : « Ah ! cet Albeniz » et se tait, au bout de son rouleau. Sur quoi un autre riposte par un « Granados » qui fait fougasse. Et l'on passe à la question, plus vivante, des pesetas.

Albeniz a disparu en 1909, Granados en 1915. Ils viennent d'être suivis dans la mort (août 1922) par Felipe Pedrell qui avait fêté en février dernier son quatre-vingt-unième anniversaire. En lui l'Espagne vient de perdre sa plus importante personnalité musicale, l'artisan jamais las de sa renaissance sonore, dont, selon le mot de M. Jean Aubry dans son livre récent (1), il a été « la conscience ».

Durant sa maladie, qui fut longue et cruelle, les plus hauts personnages, les représentants les plus éminents des corps artistiques de toute l'Espagne lui vinrent rendre visite. La ville entière de Barcelone, où il était si populaire, suivait avec angoisse les phases du mal. Il était né à Tortosa le 19 février 1841. Dès l'âge de sept ans, enfant de chœur à la cathédrale, il commençait ses études de musique avec le maître de chapelle Juan Antonio Nin Serra. C'est ce digne professeur qui, en lui faisant transcrire des mélodies populaires, fit

(1) *La Musique et les nations* (La Sirène et Chester, édit.).

naître en Pedrell une des idées les plus fécondes et les plus décisives pour l'avenir de la musique espagnole : concevoir la chanson populaire comme la base d'un style de musique nationale.

Sans doute, les premières œuvres de Pedrell ne portaient pas la marque de cette originalité. Son opus 1, qui date de 1856, fut un *Stabat Mater* que plus tard il traitait plaisamment lui-même d' « attentat musical ». En 1859, il apprend à connaître les œuvres de Bellini, de Donizetti, puis les lieder de Schubert et les pièces de Chopin : de là des *Fantaisies*, une *Marche funèbre*, une *Sonate*, des *Etudes mélodiques* et quelques *Messes* où il ne s'affirme guère encore. Mais déjà l'écho des voix nationales retentit dans son inspiration, sinon dans son style : de 1860 à 1879, il compose *La voz de España* pour chœur et orchestre, un *Himno a los voluntarios catalanes* et des *Danses* pour orchestre.

Son œuvre devient rapidement considérable et considérée. Elle ne comprend pas moins de trois cents ouvrages, tour à tour musicaux, historiques et didactiques. A trente-quatre ans, en 1876, il aborde le domaine de l'opéra avec *le Dernier Abencérage*, suivi en 1875 de *Quasimodo*, en 1881 de *Cléopâtre*, de *Mazeppa* et du *Tasse à Ferrare*. Ces œuvres, qui créaient vraiment un opéra national espagnol, lui donnaient assez d'autorité pour inciter Wagner à écrire une lettre célèbre où la musique d'Espagne était mise au rang des meilleures musiques européennes. La trilogie des *Pyrénées* en 1902, puis la *Celestina* (1904) et la *Matinada* (1905) élevaient Pedrell à la première place de la composition dramatique.

En même temps, ses études sur la musique sacrée et sur la musique lyrique du seizième et du dix-septième siècle, ses Anthologies d'organistes liturgiques et classiques, les journaux musicaux qu'il fonda, les bibliographies et les dictionnaires qu'il édita témoignaient d'une de ces activités merveilleuses et multiples que l'on ne connaissait plus guère depuis les grands humanistes de la Renaissance. On le voit s'essayer à faire revivre la *zarzuela*, l'opéra-comique populaire espagnol : à partir de 1873 (il est alors second chef d'orchestre de la Compagnie d'opérettes au théâtre Circo Barcelonés), il écrit, parmi beaucoup d'autres, *Las aventuras de Cocardy*, *El diplomático*, *Lo Rey Tranquil*, *La Veritat*, *la Mentiola* : veine comique qu'il fait à nouveau couler en 1899. A Valence, en 1876, il compose sa collection de mélodies : *Orientales* et *Consolations;* à Paris, en 1877, les scènes symphoniques nationales *Lo Cant de les Muntanyes*.

De 1887 date le commencement de ses recherches bibliographiques avec les *Estudios de Bibliografia musical*, suivies par un Dictionnaire « biographique et bibliographique des musiciens et écrivains musicaux espagnols, portugais et hispano-américains anciens et modernes », qui n'a malheureusement pas été terminé. Puis paraît, à partir de 1892, une série d'articles sur *Los Músicos anónimos*, qui contiennent de précieux documents sur le folklore espagnol. Les

recherches de Pedrell s'orientent alors vers le seizième siècle. De là l'Anthologie *Hispaniæ Schola musica sacra*, dédiée à Cristobal Morales, l'*Emporio cientifico e histórico de Organografia musical antigua española* et *El Teatro lirico español anterior al siglo XIX*. Depuis 1900, son activité d'artisan du folklore espagnol redouble. Il prépare l'édition complète des œuvres de Victoria, publie le *Folklore musical castillan du seizième siècle*, poursuit dans toutes les grandes revues musicales d'Europe et d'Amérique sa campagne sur « l'Indigénisme musical espagnol (1) », et fait se succéder des conférences sur la chanson populaire catalane, des études sur les anciens compositeurs Vila et Brudieu et un cours complet sur l'Histoire musicale et ethnique de la chanson populaire.

En tout cela, nulle trace de ce pédantisme morose ni de cette agressive érudition qui gâte les considérables travaux des chercheurs germains. La science de Pedrell s'est vivifiée au souffle d'une idée, celle-ci : « La musique de chaque pays doit se retremper aux sources populaires. » Toutes les musiques de tous les pays se soumettent présentement, sous peine d'alexandrinisme, à cette nécessité que Pedrell, le premier en Europe, a sinon démêlée, du moins prêchée. Et pour illustrer sa thèse, et pour montrer quelles richesses recèle le folklore populaire, il a, de 1919 à 1921, réuni en un recueil monumental, le *Cancionero musical popular* (dont il nous envoyait il y a quelques semaines le troisième volume), d'admirables chansons andalouses, mauresques, catalanes, provençales, asturiennes et basques. Par là, il ouvrait la voie au seul vrai nationalisme musical, celui qui se fonde sur les traditions mélodiques et harmonieuses d'une race, sur des formes de pensée sonore que l'on peut presque dire congénitales. Nationalisme sain qui n'est nullement hostile aux valeurs étrangères. Pedrell ne l'a-t-il pas prouvé lui-même en défendant, de 1860 à 1883, l'œuvre wagnérienne avec une passion éclairée qui lui fait honneur?

Longtemps l'on a cru que la musique était un langage international. Mais chaque race a son style musical. Parce que durant des siècles ce fut la langue musicale allemande ou la langue musicale italienne qui fut parlée par les compositeurs du monde entier, on en voulait conclure hâtivement à l'internationalisme des sons. Mais cette tyrannie exercée par des formes étrangères n'empêchait point la source indigène de couler en chaque pays sans que l'on y prît garde. Elle coulait dans les mélodies du peuple. On reconnaît aujourd'hui, comme nous avons tâché de l'indiquer ailleurs (2), que les chansons populaires ne naissent pas d'une poussée unanime et

(1) Le dernier de ces articles a paru, il y a quelques mois, dans la *Revue musicale* sous le titre : « Les Artisans du folklore musical espagnol. »

(2) André Cœuroy, *la Musique française moderne* (Delagrave, édit.).

impersonnelle. L'œuvre d'art populaire est toujours l'œuvre d'un créateur déterminé, mais anonyme. Si elle répond à un sentiment de la collectivité, celle-ci s'en empare, l'adapte à ses fantaisies individuelles et lui impose la richesse de variations spontanées.

Mais il n'y a guère plus de cent cinquante ans que les musicologues ont pressenti la valeur ethnographique de ces mélodies, et c'est à peine depuis un demi-siècle que les musiciens de chaque pays vont puiser dans le folklore ainsi constitué une inspiration neuve. En France, c'est dans la seconde moitié du dix-huitième siècle que l'on a commencé à réunir de vieilles chansons languedociennes ; peu à peu la recherche s'est étendue à toutes les provinces et, à côté des chercheurs de profession, les poètes et les écrivains n'ont pas été les derniers à seconder leurs efforts, avec plus de ferveur souvent que d'habileté, depuis Rousseau jusqu'à Bouchor, en passant par Sand, Nerval, Max Buchon et Champfleury. En Angleterre, dès 1742, John Parry rassemblait ses *Ancient british musics* et des mélodies anglaises, écossaises et gaéliques. Autant en faisait la Scandinavie et autant l'Allemagne. Les musiciens comprirent l'importance de ces recherches, mais sans les rattacher encore à l'idée nationale. Ils succombaient plutôt à l'attrait exotique des mélodies étrangères : de là, dans les Suites du dix-huitième siècle ou dans tant d'œuvres classiques, tant de pièces intitulées *a l'ungarese, a la polacca, alla turca.* Chopin, en Pologne, paraît être le premier compositeur qui ait senti d'instinct la valeur rénovatrice des chansons nationales. Depuis lors ont fleuri en chaque pays les compositions de style populaire, et, pour ne citer que la France, on connaît assez la floraison bretonne avec Ropartz ou Le Flem, vivaraise avec Vincent d'Indy ou languedocienne avec Déodat de Séverac. C'est pour eux que l'obscur labeur du langage a créé les mots saveur et terroir, pour leurs mélodies où la poésie ancestrale chatoie sous le réseau des rythmes et des harmonies. A l'âme fidèle aux clochers d'enfance, l'esprit vivant apporte des richesses renouvelées sous la poussée des forces séculaires au fond des provinces silencieuses.

Cette floraison est celle que Pedrell a réussi à créer en Espagne. Avant de réunir les chansons du *Cancionero*, il avait exposé, en 1891, sa doctrine dans un opuscule *Per nostra musica* dont le titre indiquait déjà tout le programme. Il y déplorait la décadence de l'art lyrique en Espagne et dénonçait la redoutable invasion de l'italianisme. Les compositeurs espagnols n'avaient réussi, jusque-là, qu'à lui opposer la *zarzuela*, genre qui n'est point évidemment méprisable, mais duquel on ne pouvait guère espérer la rénovation de la musique espagnole tout entière. C'est pourquoi Pedrell concluait : « Le drame lyrique national n'est autre chose qu'un chant populaire développé dans les proportions voulues pour le drame : c'est le chant populaire transformé. » L'œuvre musicale de Pedrell a illustré cette

thèse, avec la trilogie catalane des *Pyrénées* sur de solides légendes nationales, avec le festival lyrique catalan *El Comte Arnau* sur un poème du catalan Maragall, avec les publications musicologiques dont la dernière *Els Madrigals à la Missa de difunts d'En Brudieu* (1921), accompagnée de précieuses notes historiques et critiques, est un témoignage incomparable de science et de goût.

Ce nationalisme musical, qui plonge aux sources, assure à Pedrell l'avenir. Et déjà l'on voit bien quelle a été pour son pays son importance. C'est la rançon des précurseurs que, pour assurer le triomphe de leur idée, il leur faut se donner à elle tout entiers et la considérer, comme dit cet autre, *sub specie æterni*. Cependant le temps coule et le précurseur est dépassé. Ce sont les élèves de Pedrell qui ont recueilli déjà les fruits que sema le maître. Ils les ont accommodés au goût du jour et c'est vers eux qu'iront les admirations et les louanges. Outre Albeniz et Granados, Louis Millet et Tomas Breton en ont pris leur part. Et les jeunes, les Turina, les Manuel de Falla, les Salazar ne seraient pas ce qu'ils sont si l'ancêtre à barbe blanche ne les avait guidés.

Mais Pedrell, dédaigneux des gloires populaires, aura connu la plus pure joie qui puisse être départie aux annonciateurs : celle d'avoir assisté vivant au triomphe de son idée.

André Cœuroy.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

La question des réparations. — *Le gouvernement français accepte provisoirement la décision de la Commission des réparations du 31 août qui refuse le moratorium à l'Allemagne et lui accorde le droit de se libérer en bons de caisse du trésor pour les échéances de l'année* (1er *septembre*).

Il arrête, le même jour, la réponse à la note Balfour du 8 *août. On ne saurait, dit-il, assimiler les dettes entre Alliés et les dettes de réparations nées de l'agression allemande. Celles-ci doivent être réglées les premières.*

— *A une lettre de M. Klotz, M. Poincaré répond que le gouvernement français ne saurait admettre aucune réduction de la dette allemande, sauf dans le cas d'un règlement général de toutes les dettes* (2 *septembre*).

Le 6 *septembre, publication d'un accord particulier concernant les livraisons en nature entre M. de Lubersac et M. Hugo Stinnes.*

Le 10, *discours de M. Poincaré sur l'ossuaire des morts de la Marne,*

terminé par ce serment : « Il faut, de gré ou de force, que l'Allemagne remplisse ses engagements. »

Pour le moment, la France se contente donc d'observer si la Belgique obtiendra des garanties de l'Allemagne.

Le 4 septembre, le gouvernement belge envoie des délégués à Berlin, afin de négocier ces garanties avec le Reich. Les pourparlers durent jusqu'au 9 et n'aboutissent pas.

Le gouvernement belge signifie, le 12, au Reich, la rupture des négociations et expose les conditions dans lesquelles devront être remis, le 15 septembre, les bons du Trésor garantis par des dépôts d'or de la Reichsbank.

LA SOCIÉTÉ DES NATIONS. — *La troisième assemblée de la Société des Nations s'ouvre à Genève le 4 septembre.*

— M. Edwards, délégué du Chili, est élu président, ce qui amène, le 5 septembre, le Pérou à se retirer de l'assemblée.

— Mgr Seippel, chef du gouvernement autrichien, expose à l'assemblée la situation lamentable de son pays. La S. D. N. décide qu'il y a lieu de venir au secours de l'Autriche. Reste à savoir comment (6 septembre).

— Invité par la S. D. N. à faire connaître ses besoins militaires, en vue d'un projet de désarmement universel, le gouvernement français répond en donnant les raisons (tirées de la situation politique de l'Europe) qui l'obligent à conserver une armée de 690 000 hommes (8 septembre).

— A la séance du 11, M. de Jouvenel, délégué français, expose notre point de vue sur la question du désarmement et répond à la proposition de lord Robert Cecil tendant à instituer un pacte de garantie entre les nations.

LE DÉSASTRE GREC EN ANATOLIE. — *L'offensive de Mustapha-Kemal Pacha, commencée le 25 août contre les lignes grecques d'Eski-Cheir à Afioum-Karahissar, donne des résultats foudroyants : Eski-Cheir tombe, le 29, aux mains des Turcs. Ouchak est occupé le 1er septembre. L'armée hellénique est coupée en deux tronçons qui se débandent et refluent en désordre vers Brousse et vers Smyrne. La cavalerie ottomane entre à Brousse le 6.*

Le cabinet d'Athènes annonce que la Grèce va évacuer l'Asie Mineure et supplie les Alliés d'intervenir auprès du gouvernement d'Angora pour obtenir un armistice. Il destitue le généralissime Hadjianesti et le remplace par le général Tricoupis, qu'il ignore avoir été fait prisonnier trois jours auparavant dans la déroute.

Puis, débordé par les événements et par l'afflux des soldats débandés, il annonce sa démission (7 septembre).

Le 9, Smyrne tombe aux mains des Turcs. En moins de quinze jours, la domination hellénique en Asie Mineure s'est effondrée.

La victoire des Turcs pose à nouveau la question d'Orient et la question des détroits. C'est un grave échec pour la politique anglaise.

Après s'être concertés entre eux, les Alliés tombent d'accord pour décider de maintenir à l'entrée des Dardanelles et à Scutari les zones neutres qui garantissent la liberté des détroits, et pour interdire aux Turcs l'entrée de la Thrace.

Une conférence se réunira le plus tôt possible pour discuter les conditions de la paix et l'établissement d'un statut définitif (15 *septembre*).

FRANCE. — *Démission de M. Marcel Laurent, secrétaire adjoint de la C. G. T.* (4 *septembre*).

— *M. Marcel Sembat, député socialiste de la Seine, meurt subitement à Chamonix* (5 *septembre*). *Mme Sembat se suicide quelques heures après* (6 *septembre*).

— L'Officiel *publie les deux nouveaux décrets sur les huit heures dans les chemins de fer et les ports. Les inscrits maritimes décident une grève de vingt-trois heures* (15 *septembre*).

ALLEMAGNE. — *Un plébiscite dans la partie de la Haute-Silésie attribuée à l'Allemagne donne une majorité favorable au rattachement à la Prusse* (3 *septembre*).

ANGLETERRE. — *Le gouvernement britannique rencontre des difficultés en Mésopotamie et en Palestine, où il a obtenu le mandat de la S. D. N. et que travaille le nationalisme arabe.*

Le 12 *septembre, le comité exécutif du congrès arabe d'Haïffa proteste contre le mandat britannique qui est proclamé le même jour.*

FINLANDE. — *Démission du cabinet d'affaires au pouvoir depuis la crise ministérielle de juin* (11 *septembre*).

IRLANDE. — *M. Cosgrave est nommé président du gouvernement irlandais* (9 *septembre*).

A. M.

Le Gérant : GEORGES MOREAU.

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 28373.